

h o p a l a !

débats de bretagne et d'ailleurs

Femmes
de Bretagne

S. Baur,
M.-J. Christien,
A. Guillou,
C. Nicole-Laurent,
D. Prungnaud,
A. Vazel

Récits

A.-G. Monot,
G. Prémel

Poésie

Le printemps
des poètes ;
C. Ar Gall,
G. Prémel,
S. Thomé

Revue invitée

Place Aux Sens

Témoignage

P. Mériaux

Jacques Chérel, A.-M. Kervern-Quefféléant, J.-Y. Le Disez

Identités
culturelles

Artiste invitée

Michèle Le Braz

n°8
juillet - novembre
2001

hopala !

débats de bretagne et d'ailleurs

n° 8

juillet – octobre 2001

"La pire des choses est l'indifférence."
Ned Thomas

DIRECTEUR

Jean-Yves Le Disez

DIRECTEUR ADJOINT

Andrew Lincoln

COMITÉ DE RÉDACTION

Mary-Ann Constantine
Alain Kervern
Jean-Yves Le Disez
Andrew Lincoln
Gérard Prémel

**SECRÉTAIRE
DE RÉDACTION/
MAQUETTISTE**

Manuel Cortella

**COMITÉ
DE LECTURE**

Jean-Yves Bauge
Didier Caraës
Gary German
Anne Guillou
Philippe Jarnoux
Brigitte Kloareg
Roland Michon
Alain Monot
Fañch Morvannou
Yann Orveillon
Joseph Rio
Thierry Sellin
Annette Vazel

Librairies partenaires

Vous trouverez *hopala !* dans les librairies dont les noms suivent :

- Ar Bed Keltiek (Brest - Quimper)
- Dialogues (Brest)
- Ar Vro (Douarnenez)
- Cap'An & Co (Guimaëc)
- Gwalarn (Lannion)
- Librairie-papeterie du Conquet (Le Conquet)
- Coop Breizh (Lorient)
- Librairie L'Imaginaire (Lorient)
- Librairie André (Morbihan)
- La Nuit Bleue (Morbihan)
- Vent d'Ouest (Nantes)
- Coop Breizh (Paris)
- Le Champ des livres (Plougastel-Daoulas)
- Calligrammes (Quimper)
- Espace culturel (Quimper)
- Penn da Benn (Quimper)
- Coop Breizh (Rennes)
- Les Nourritures Terrestres (Rennes)
- Librairie Lenn ha Dilenn (Vannes)

Cette liste n'est pas définitive. Toutes les librairies qui souhaitent nous rejoindre sont naturellement les bienvenues.

hopala ! - débats de Bretagne et d'ailleurs paraît trois fois l'an.
Éditée par l'Association *hopala !*

Publiée avec le soutien des Conseils Généraux des Côtes-d'Armor et du Finistère et avec la participation de l'association Focale Iroise Èlorn (Landerneau)
ISSN 1296-2031

Rédaction : *hopala !*,
BP 27, 29470 Plougastel-Daoulas
Tél. 02 98 37 81 88 - Fax 02 98 30 60 30
courriel : hopala@wanadoo.fr

Les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs.
La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont confiés.

© Association *hopala !* pour la traduction des textes en français.
© Les auteurs pour les textes.

Merci aux auteurs de nous faire parvenir leurs textes sur papier et disquette.
La revue se réserve le droit de refuser les articles qui lui seront soumis. Les auteurs ne seront pas rémunérés.

hopala !

Sommaire

Parler aussi des trains qui arrivent à l'heure	5
IDENTITÉS CULTURELLES	
Anne-Marie Kervern-Quefféléant, De la contribution du cinéma américain au débat sur l'identité	7
Jean-Yves Le Dizez, Du décentrement...	11
Jacques Chérel, À propos du Festival Interceltique de Lorient	15
LIEUX ET RENCONTRES	
Gérard Prémel, Fenêtre II	19
Alain-Gabriel Monot, Pour J. K.	21
FEMMES DE BRETAGNE	
Entretien avec Marie-Josée Christien	24
Annette Vazel, À propos de Rien Sans Elles	30
Danièle Prungnaud, Chroniques de l'air du temps	34
Anne Guillou, Figures féminines de Bretagne	40
Séverine Baur, Je rassemble mon corps	52
Catrice Nicole-Laurent, Être femme et poète	55
Michèle Le Braz, Photos	60
Le printemps des poètes/Nevez-amzer ar Varzhed	64
DE LA BRIÈVETÉ EN POÉSIE	
Chanig Ar Gall, Arabad fazia	66
Gérard Prémel, Du haïku à la fatrasie	68
Serge Thomé, Vacances 2000...	71
Entretien avec Jean-Yves Guigot, de <i>Place aux sens</i>	74
Paul Mériaux, Mizab	77
Lu et relu par les Voleurs de Feu	86
Pèle-Mêle, la rubrique d'Alain Monot	88
Impressions	91
À venir	93

ÉDITORIAL

DEBATS

IDENTITÉ & CINÉMA

IDENTITÉ & TRADUCTION

IDENTITÉ & FESTIVALS

RECITS

DOSSIER

ENTRETIEN/POÉSIE

ENTRETIEN

REPORTAGE

EXCURSION

RECIT

TÉMOIGNAGE

ARTISTE INVITÉE

ÈVEN/BREZHONEG

POÉSIE

DEBAT/BREZHONEG

HISTOIRE

HAÏKU

REVUE INVITÉE

TÉMOIGNAGE

COMPTES RENDUS

COMPTES RENDUS

COMPTES RENDUS

Parler aussi des trains qui arrivent à l'heure

"[...] passer d'une opposition entre identité et altérité à la reconnaissance d'une interaction entre l'identité et l'altérité, telle que l'identité apparaît comme n'advenant que par l'altérité."

Henri Meschonnic¹

¹ *Poétique du Traduire*, Éditions Verdier, 1999, p. 73.

"Nous/sommes/tous/des Kanaks/palestiniens !" Ce slogan est né spontanément lors des manifestations en faveur des Kanaks, à l'époque du grand Jean-Marie Djibao. Moi qui ne suis pas un grand fan de la manif, ce droit essentiel qui s'use si on s'en sert trop, je me rappelle le plaisir que j'avais à scander ces mots dans les rues de Paris avec ceux – souviens-toi Espéria, nous n'étions que quelques dizaines au début – qui se retrouvaient dans ce combat anti-colonialiste de la dernière heure. Je sais aujourd'hui que je suis redevenu breton grâce aux Kanaks et que j'ai été sensible à la cause des Kanaks parce que j'avais pas complètement oublié que j'étais breton. Djibao chez Polac : le choc d'une parole vraie, malgré la médiation de la télévision, le charme incroyable d'un homme bon, juste dans tous les sens du terme, le trouble jeté par ce sauvage éminemment civilisé dans les consciences sauvages des héritiers de ceux qui un siècle plus tôt se croyaient les seuls représentants de la 'Civilisation'. Et puis les Accords de Matignon, des négociations intelligentes fondées sur une réelle prise en compte de la culture par le politique (importance de l'oralité, respect de la coutume, etc.), l'étonnant et remarquable revirement de Jacques Lafleur... C'est bien connu : on ne parle pas des trains qui arrivent à l'heure. Et pourtant, lentement mais sûrement, ce train-là, alors qu'on croyait la locomotive Rocard restée en gare, a fait son chemin. On l'a vu récemment en gare d'Ajaccio. On a cru l'apercevoir à Rennes, on l'annonce à Nantes.

Le 9 juin, Place de la Liberté à Brest, nous étions tous des Kanaks kabyles, un peu tchéchènes et vaguement somalis. Et bretons. Et brestois. *hopala !* est fière d'avoir été, avec trois autres associations, à l'initiative de cette fête de la diversité linguistique. La revue se sentait chez elle sur cette place transformée en tour de babel heureuse. Comme dans la revue, le débat d'idées et la création artistique s'épaulaient l'un l'autre sans autre ambition que de partager et d'échanger en faisant avancer un peu le schmilblick... Imaginez : pendant quinze minutes, on a entendu du Saramago en portugais sur toute la place ! À un autre moment, quatre jeunes filles turques de "Ponta" ont fait danser sur des rythmes endiablés des... marins turcs de passage (ça ne s'invente pas !), bientôt rejoints par des badauds incrédules... Et puis, à la fête de quartier de Ponta, une semaine plus tard, nous avons découvert la musique interactive des Fabulous Trobadors. Une révélation pour beaucoup.





Dans l'espace Jeux du monde, place de la Liberté à Brest, le 9 6 2001



L'Afrique par écrits...



Les Fabulous Trobadors, le 16 6 2001 à Pontanézen (Brest)



Cinq des quinze débatteurs du Forum
De gauche à droite, Michaël Baudu, Michel Alessio, Gérard Prémel, Andrew Lincoln, Anna Vari Chapalain



Les danses turques

Photos Jean-Paul Quioec (Peuple et Culture)

Aussi avec Claude Sicre, fabuleux troubadour moderne inventeur, avec d'autres, du concept de Forum des Langues du Monde, nous avons imaginé un TGL (Train à Très Grande Lenteur), reliant entre elles les villes (souvent périphériques) organisatrices de Forums des Langues, un train à l'itinéraire fâché avec la ligne droite, où l'on prendrait le temps de parler, d'écouter, de débattre, de lire et de faire de la poésie...

Les premières années de ma vie d'adulte ont été placées sous le signe de l'Europe et de l'antiracisme. Ces deux choses étaient présentées à l'époque comme des biens en soi. Ce qu'elles sont. Mais je crois aujourd'hui que les 'dérèter' telles *a priori* était une erreur, qui pouvait comme on l'a vu conduire au contraire du but recherché. Je préfère infiniment aux grandes messes de SOS racisme, par exemple, les manifestations à plus petite échelle où l'on prend le temps de parler avec son voisin, cet étranger, avec l'étranger, ce voisin. La tolérance vraie n'est pas de l'ordre de l'intellect seul, elle s'éprouve dans le vivre-ensemble et le faire-ensemble. Je ne connais pas de meilleur moyen de faire tomber les préjugés que de préparer une fête, même (surtout) une modeste fête de quartier, de monter un stand, de faire le ménage après la fête.

Comme promis (cf. n°7, rubrique Impressions) ce numéro comporte un dossier (à suivre dans le n° 9) sur les identités culturelles. Il est aussi largement consacré aux femmes. Identités multiples, croisées. Et il se clôt par des pages fortes sur la guerre qui n'osa pas dire son nom. L'Autre féminin et colonial comme figures privilégiées de l'altérité par laquelle advient l'identité.

Et quelle meilleure image de cet Autre, qui est aussi soi, et de ce fait aimé et haï à la fois, que le cochon, surtout quand celui-ci est photographié par Michèle Le Braz ?

Jean-Yves Le Dizé



De la contribution du cinéma américain au débat sur l'identité

Anne-Marie Kervern-Quefféléant

C'était le Brest de la Reconstruction, des baraques en bois et du trolley-bus.

En ce temps-là, il arrivait qu'on aille encore chercher de l'eau à la pompe, on jouait dans la rue et, de temps en temps, on allait au cinéma du patronage voir des films américains.

J'aimais les films noirs, avec des hommes en chapeau mou, des pavés lui-sants sous les réverbères, des femmes aux bouches cruelles qui enlevaient leurs gants comme des mues de serpents, des acteurs avec des yeux comme des fjords, des musiciens qui se prenaient pour Charlie Parker, des policiers irlandais, des juges qu'on appelait "Votre Honneur"... J'aimais particulièrement le moment où le prévenu déclarait à la barre : "Je fais confiance à la justice de mon pays". J'avais dix ans et j'aurais traversé toute la ville à pied, jusqu'au Stella de Lambézellec, pour avoir la chance d'entendre cette phrase belle et fascinante.

Aujourd'hui, je m'étonne qu'elle me fascine encore et je me demande pourquoi. Je comprendrais qu'on puisse en rire parce que c'est si typiquement série B et si typiquement américain... mais non, depuis l'âge de dix ans, je prends ces mots très au sérieux.

"Je fais confiance à la justice de mon pays"... Il me semblait qu'il y avait là quelque chose d'exotique et d'inaccessible, une déclaration que personne dans mon entourage n'aurait pu prononcer avec sincérité et naturel, une valeur profondément désirable.

Le prévenu que toutes les apparences condamnaient, exprimait de la confiance. De la confiance ! Nous - il faudrait plutôt dire nous autres - nous n'éprouvions pas plus de confiance que n'en éprouvent aujourd'hui les jeunes des banlieues. Je veux parler de cette assurance de celui qui croit en lui-même, de la créance tranquille en des références choisies, de ce rapport serein au pouvoir qui naît de la réciprocité des engagements... je veux parler de la réjouissante vitalité de ceux-là dont parle Gracq qui "nous rendent le senti-

ment perdu d'une sève humaine accordée en profondeur aux saisons, aux rythmes de la planète", de la clarté des êtres réconciliés avec le monde, de la turbulence inspirée des inventeurs de possibles et des transgresseurs de frontières.

Pour cela, il nous manquait d'être reconnus tels que nous étions, pour ce que nous étions. Émigrés du Piémont, de Chateaulin ou de Poullaouën, citadins de fraîche date, descendants du petit peuple de Brest depuis trois cents ans à la subordination du Château, nous n'étions pas assez comme il faut, nous étions à trop grande distance de la norme implicite. Il fallait d'abord changer de manières, intégrer d'autres valeurs, pour mériter la reconnaissance. Et que d'efforts pour y parvenir ! Notre langage venait des autres, mais les mots ne convenaient pas pour exprimer ce que nous étions. Ceux qui le pouvaient bricolaient dans la douleur une nouvelle façon de dire et de concevoir, les plus chanceux forgeaient leurs outils dans l'éducation populaire dont il faut reconnaître la force d'intégration. Les autres ? Eh bien, si je ferme les yeux, je peux voir encore ceux qui roulent dans le ruisseau le dimanche soir, j'entends les cris, les sirènes de pompiers, la police... les mêmes, aujourd'hui, mettent le feu aux poubelles et taguent à tout va.

Et puis, le prévenu en appelait à la justice ! C'était donc qu'elle était faite pour lui, qu'elle le protégeait et qu'il pouvait en être fier parce que, d'une certaine manière, il y était pour quelque chose.

À dix ans, je n'aurais pas pu dire pourquoi il y était pour quelque chose, ni pourquoi il avait des raisons d'être fier. J'ai compris, longtemps plus tard, que mon héros s'affirmait à travers une vie démocratique partagée avec ses semblables, qu'il exprimait une sorte d'orgueil à l'idée que la justice soit le fruit de cette vie démocratique. À l'entendre, on aurait pu croire que les Institutions et le Droit étaient sous la surveillance du citoyen – sous sa surveillance !

À Keruscun, on ne savait pas vraiment que penser de la justice et je n'ai jamais entendu exprimer de fierté à ce sujet. Peut-être parce qu'on avait emprisonné Henri Martin et tiré à vue sur les grévistes de l'Arsenal. Les vieux, quelquefois, évoquaient les mutineries de la mer Noire, les boucheries de Nivelle, d'autres, plus jeunes, l'air gêné, disaient avoir vu des choses qu'il n'aurait pas fallu voir, à Poulo-Condor, Sétif, Madagascar. Dans les repas de famille, les plus hardis dénonçaient le refus pour les Musulmans de la citoyenneté égalitaire, réclamaient que justice leur soit rendue... et, après tout, allaient-ils jusqu'à murmurer, pourquoi pas une Algérie autonome dans la République française fédérale suggérée par Ferrat-Abbas ? On sait ce qui suivit : l'insurrection de la Toussaint 54, la répression et la torture que certains feignent de découvrir. Le mensonge, la censure, la criminalisation des objecteurs cautionnés par l'État, au nom de l'intérêt de la Nation, ça ne collait pas bien avec l'image d'une France prédestinée à universaliser les droits de l'Homme, et on n'était pas fier.

Maintenant, je sais que cette justice revendiquée que je trouvais si belle, ce n'était pas l'égalité de tous devant la loi ou l'équité qui donne à chacun ce

qui lui est dû, non, c'était encore au-delà, c'était la défense institutionnalisée des libertés, une sorte de passion éthique où l'idée de la démocratie, longtemps engluee dans la défense de la bourgeoisie, rayonnait avec la force entraînant des révolutions.

Et cette manière de dire "mon pays" ! On y sentait une sorte de délectation, avec le possessif tout rond, tellement gros que l'acteur en avait plein la bouche. Je ne trouvais pas ça grandiloquent, je trouvais ça grandiose. J'entendais une déclaration d'amour : "Je lui appartiens et il m'appartient". C'était un homme du peuple qui s'exprimait à la barre, et il parlait comme un héritier.

Dans mon quartier, on hésitait à exprimer cette sorte de patriotisme. À vrai dire, c'était même une faute de goût, mieux valait éviter la question qui ressemblait par trop à celle – embarrassante – qu'on pose aux enfants sur la préférence qu'ils ont pour l'un de leurs parents. Par exemple, on ne pavaisait pas. Qui se serait risqué à le faire, aurait récolté sourires et moqueries, ou pire, se serait fait traiter de fayot. Il arrivait qu'un combattant de la Grande guerre pendre un drapeau français à sa fenêtre le 11 novembre. Ça passait. C'était si près de la Toussaint qu'on pouvait confondre les deux fêtes, et le drapeau prenait alors le sens d'une visite au cimetière. Certes, il y avait bien des associations patriotiques, mais comme leurs membres étaient presque tous dans la Marine, c'était, en quelque sorte, du patriotisme professionnel.

Et pourtant, ce n'était pas l'anti-France. Oh que non ! Chacun avait, sur une stèle de Brest ou d'ailleurs, une part de sa famille dans "le piétinement silencieux du grand troupeau" ; c'est ainsi qu'Yves Le Gallo désigne le peuple des monuments. Tous savaient qu'ils avaient payé le prix fort. Aucun ne le regrettait, mais sous la gouaille, on pouvait percevoir l'amertume, celle de sentir, qu'en retour, il y avait peu de solidarité, celle de devoir choisir ce qu'on aurait pu cumuler, celle d'être contraint d'éliminer une part de soi pour faire bonne figure.

"Je fais confiance à la justice de mon pays". Sortie de son contexte de cinéma américain, cette phrase a-t-elle un sens, autre que comique, un sens qui justifie le sentiment de plénitude qu'elle m'inspire ? Peut-être...

Les flambées agressives vécues dans ce qu'on nomme "les banlieues" ou "les cités", comme d'ailleurs les violences liées sporadiquement, de manière plus explicite, à certaines revendications identitaires, pointent du doigt les échecs de l'intégration républicaine. Elles sont le fruit de frustrations diverses et complexes, parmi lesquelles la confiance, la justice et l'appartenance occupent une place centrale.

Le sentiment de confiance est au cœur de l'aptitude à vivre en société. L'intégration, et donc l'exercice de la citoyenneté, ne sont possibles que si une relation de confiance s'installe entre les groupes significatifs présents dans l'environnement, entre la majorité et les minorités. Et cette confiance, cette merveilleuse sécurité ontologique qui donne du sens à ce qu'on fait, ne peut s'installer sans une reconnaissance réciproque. Il convient donc, d'urgence, d'organiser cette reconnaissance de la diversité, si l'on veut transformer le repli en volonté de participer à la vie collective.

La conception de la justice, comme principe moral et comme fonction souveraine de l'État, réduite à l'égalitarisme autoritaire imposé par l'État Jacobin depuis plus de deux cents ans, ne peut être que frustrante. Le droit français, qui ne reconnaît pas d'existence publique à ce qui n'est pas conforme au modèle central, est destructeur d'initiatives et de richesses ; pire, il suscite la violence dans la mesure où lui-même génère la formation de politiques répressives, au nom des menaces qui pèsent sur le modèle unitaire. L'État républicain peut-il, aujourd'hui, entendre cette aspiration de plus en plus précise à une autre conception, plus démocratique, qui accorderait à chacun le droit de se constituer, en combinant sa spécificité culturelle, son expérience particulière avec l'aspiration universaliste contenue dans toute culture ?

Et que dire de son pays, sinon que le sentiment d'appartenance qu'il génère est un fabuleux réservoir d'énergie pour la démocratie, parce que celle-ci ne peut se passer de la participation de tous à la vie sociale (seules les dictatures s'en passent), et parce que cette participation n'existe pas sans identification. Cependant, cette identification ne s'opère que si l'identité politique au sein de laquelle nous évoluons en tant que citoyens est un cadre hospitalier pour notre identité, ou pour les identités diverses qui pourraient coexister. "Pour que j'endosse cette identité politique", rappelle Charles Taylor, "il faut que j'aie le sentiment que ma voix peut être entendue et que je fais partie du tout".

Mais enfin, pourquoi cette histoire sur le cinéma américain, mon enfance à Keruscun et toutes ces salades autobiographiques ? Sans doute, oui, sûrement, parce que "nous avons besoin de faire de notre vie un récit pour qu'elle ait un sens".

Charles Taylor

Du décentrement, ou la traduction comme expérience de la démocratie

Jean-Yves Le Dizé

Je n'ai pas immédiatement compris ce qui me fascinait dans le n° 1 de la revue *Comprendre*, entièrement consacré aux "identités culturelles". Je crois que j'ai d'abord attribué cette fascination au plaisir mêlé d'étonnement de voir une revue, en France, consacrer tout un numéro, son premier qui plus est, à ce thème, dont je me suis au moins qu'on puisse dire qu'il ne va pas de soi dans l'hexagone¹. La lecture de l'ouvrage n'a en rien entamé cette fascination car on en sort tout étourdi par la façon dont, peu à peu, depuis une trentaine d'années, on s'est mis à penser à nouveaux frais l'identité et la différence, révélant, à la force du concept, de nouveaux territoires pour la liberté et l'épanouissement humains. L'émergence de ce qu'on appelle la "politique de l'identité"² ressemble à rien moins qu'à un changement de paradigme (dire que certains ont pu parler de fin de l'histoire !). Ma fascination, pourtant, venait d'ailleurs, de plus loin encore. Elle venait d'une troublante impression de déjà vu, comme si les quelque quatre cents pages de l'ouvrage, et notamment la section centrale intitulée "débat" (pp. 141-339), me parlaient, à moi, d'autre chose que de droit, de politique, d'institutions, de sociologie, de philosophie, comme si cette histoire m'était familière, intime presque.

Voici l'extrait de l'article de James Tully qui m'a mis la puce à l'oreille :

Les citoyens ont besoin de parvenir à une certaine compréhension des différentes identités culturelles, des récits dans les termes desquels ces identités prennent sens et valeur chez ceux qui en sont porteurs, etc. À travers ces échanges, les citoyens sont capables de se décentrer et de percevoir dans une certaine mesure leur association politique commune à partir de l'identité des autres cultures, nations, orientations sexuelles, etc. Dans ce mouvement de décentrement, ils prennent conscience que leurs propres identités sont tout aussi partiales et limitées que celles des autres (pp. 211-212).

"compréhension", "sens", "valeur" et, surtout, "décentrement" : ce sont là quelques-uns des termes clés d'une discipline qui s'est elle aussi développée au cours des trente dernières années³, à savoir la traductologie⁴. Il suffirait presque de remplacer le mot "citoyens" par le mot "traducteurs" pour obtenir un texte de Meschonnic :

Le décentrement est un rapport textuel entre deux textes dans deux langues-cultures jusque dans la structure linguistique de la langue, cette structure linguistique étant valeur dans le système du texte⁵.

Meschonnic attribue la paternité de mot clé de "décentrement" à L. Massignon :

¹ "Les identités culturelles", *Comprendre*, n° 1, sous la direction de Will Kymlicka et Sylvie Mesure, PUF, 2000.

² À contrario, on admirera le mot "évidemment" dans la remarque que fait en note W. Kymlicka à propos de l'exception française devant la tendance actuelle à la reconnaissance des droits minoritaires : "si la France est évidemment une exception importante vis-à-vis de cette tendance, il n'en reste pas moins que quasiment toutes les démocraties occidentales se sont engagées dans la voie de la reconnaissance" (*Comprendre*, n° 1, p. 158).

³ Le terme désigne selon James Tully (*Comprendre*, n° 1, p. 93), "un ensemble d'activités politiques comprenant des luttes engagées en vue d'une reconnaissance et d'une prise en compte (accommodation) politiques des individus, immigrants, réfugiés, femmes, homosexuels, minorités linguistiques,

ethniques, culturelles et religieuses, nations existant au sein d'États-nations, peuples autochtones ainsi que les cultures et religions islamistes ou non-européennes dressées contre l'impérialisme occidental et l'eurocentrisme".

⁴ En 1976, à Louvain, pour être précis.

⁵ L'anglais dit plus simplement

"translation studies".

La discipline vise l'étude de la production et de la réception des traductions.

⁶ Henri Meschonnic,

Pour la Poétique II,

Gallimard, 1973,

p. 308.

⁷ Op. cit., pp. 411-12.

⁸ "Translation is one of the most obvious forms of image making,

of manipulation, that we have (la traduction est l'un des moyens

les plus évidents dont nous disposons pour

forger des images, pour

manipuler [la réalité]",

écrit ainsi André

Lefevere, l'un des pères

de la traductologie

("Translation :

Its genealogy

in the West", dans

Translation, History,

Culture, S. Bassnett

and A. Lefevere (eds.),

London and New York :

Pinter Publishers, 1990,

p. 26).

⁹ *Pour la poétique II*,

p. 309.

¹⁰ Notamment James

Holmes, Gideon Toury,

Robert de Beaugrande,

Antoine Berman...

Le mouvement de la compréhension linguistique et culturelle est défini [chez Massignon] comme un décentrement : "Hallaj le disait : Comprendre quelque chose d'autre ce n'est pas s'annexer la chose, c'est se transférer par un décentrement au centre même de l'autre. (...) L'essence du Langage doit être une espèce de décentrement, nous ne pouvons nous faire comprendre qu'en entrant dans le système de l'autre" ("l'involution sémantique du symbole dans les cultures sémitiques") [dans *Opera minora*].

Si j'ai donc un reproche à faire à cette première et superbe livraison de la revue *Comprendre*, c'est d'avoir confié le traitement de la question des identités culturelles aux seuls juristes, institutionnalistes, sociologues et philosophes, dont certains font mine de découvrir ce que les traducteurs (comme tous ceux qui écrivent) savent depuis toujours, à savoir que c'est dans la langue et le discours que se forment avant tout les identités, vraies ou fausses⁴. La révolution de la pensée politique et juridique décrite dans ces pages me paraît découler directement du travail d'auteurs comme Malinowski, Benjamin, Foucault et Derrida, qui ont tous mis l'accent sur la construction et la déconstruction du discours. Prenons par exemple la célèbre formule de Rawls, citée par James Tully :

Les questions centrales de la politique de l'identité sont, premièrement : qui détermine, s'il y a lieu, parmi les identités appartenant aux membres de l'association politique, celles qui se trouvent imposées et celles qui méritent d'être reconnues et prises en compte ? Deuxièmement : selon quelles procédures décident-ils et révisent-ils leurs décisions ? La réponse à la première question signale une révolution dans la pensée et la pratique politiques du 20^e siècle. On ne présuppose plus que les identités dignes d'être reconnues, et par suite constitutives de l'identité citoyenne, sont identiques et peuvent être déterminées en dehors du processus politique lui-même, par une raison théorique découvrant quelque identité citoyenne transculturelle et universelle. On admet généralement, désormais, que les identités dignes d'être reconnues sont repérées par les membres de l'association eux-mêmes, exerçant leur raison pratique dans la négociation et l'élaboration d'accords. Comme l'exprime la formule bien connue de John Rawls : "le problème est politique, il n'est pas métaphysique" (*Comprendre*, n°1, pp. 205-206).

Cette formule, qui date de 1993, a son exact pendant chez Meschonnic, qui écrivait en 1973 déjà : "l'intraduisible est social et historique, non métaphysique"⁵.

On pourrait multiplier les exemples, citer encore l'importance prise, dans ces questions relatives aux identités, par de "nouvelles disciplines portant sur la négociation, la médiation et la résolution de conflits [qui] se sont créées [...] dans les universités afin d'enseigner aux experts comment parvenir à un accord et comment réfléchir de manière critique aux pratiques naissantes de négociation démocratique des rapports institués de reconnaissance mutuelle dans bon nombre de secteurs de la société" (J. Tully, *Comprendre*, n°1, p. 207) et faire observer que toute une branche de la traductologie, et non des moindres, définissant le traduire comme un processus essentiellement décisionnel, a produit une abondante littérature⁶ autour des notions de choix, de négociation (du sens), de stratégie (traductive) qui pourrait éclairer utilement les débats qui nous occupent.

L'ouvrage doit pourtant beaucoup au travail d'un traducteur, Patrick Savidan, qui a traduit les contributions de W. Kymlicka, J. Waldron et J. Tully. Prodigious travail qui mériterait une étude à lui seul. Traduire ces textes, qui se réfèrent pour l'essentiel à l'histoire récente de la question des minorités dans le monde anglo-américain, c'est se heurter de plein fouet au refus français, inscrit dans la langue, des termes mêmes du débat, c'est intervenir silencieusement mais sûrement dans le débat. Savidan adopte une large gamme de moyens. Sa traduction permet de mesurer le degré d'acceptabilité en français de concepts pour la plupart issus de l'anglais (et des sociétés britannique et américaine). On peut distinguer trois types : les mots et expressions jugés parfaitement acceptables, donnés sans guillemets (minorités, minorités ethnoculturelles, groupes ethnoculturels, minorités nationales, peuples autochtones, communautés, multiculturalisme, multiculturalisme libéral, revendications identitaires, sociétés multiculturelles, ethnicité), les mots ou expressions pour lesquels les guillemets sont encore jugés nécessaires ("libéraux", "communautariens", "intégrationnistes" et "séparatistes" (ces deux derniers termes à propos des Afro-Américains), États "multinationaux", associations "multipeuples", "culturalisme libéral", "indigénité") ; enfin, les termes pour lesquels des équivalents français sont proposés, généralement entre guillemets, mais avec l'original anglais (en italiques) entre parenthèses : "enchâssées" (*embedded*), groupes intégrés (*incorporated*) à un État plus important, "appartenance culturelle" (*cultural membership*), la nationalité (*nationhood*), "racialement neutres" (*color blind*), l'indifférence aux différences (*difference blind*), la société dominante (*larger society*), prise en compte - par ex. politique des minorités - (*accommodation*), l'autonomie gouvernementale (*self-government*), l'être-autre (*otherness*), l'être-même (*sameness*), politiques d'équité (*Equity policies*). Il est étonnant que la présence de ce traducteur, qui rassemble par ailleurs de remarquables "repères bibliographiques" en fin d'ouvrage, n'ait pas suffi à garantir à la traduction une autre place que celle, ancillaire comme toujours, du traducteur au service des Auteurs, alors que, comme on l'a vu, sa pratique, systématique et réfléchie, est en soi une intervention essentielle dans le débat.

Tout ceci m'amène à la question que je me suis posée en tant que traducteur et pédagogue en refermant ce livre : la traduction est-elle, de façon inhérente, une pratique démocratique ?

Rien n'est moins sûr. Poser la question de la sorte, c'est essentialiser une pratique qui, comme toutes les activités humaines, a une histoire, est profondément historique. Ici encore, traduction et identités culturelles sont intimement liées. Il se trouve en effet que parmi tous les paradigmes qui se sont succédés dans l'histoire, le plus violemment ethnocentrique et annexionniste est sans doute celui des "belles infidèles", apparu en France à la fin du 17^e siècle. Influencés par Malherbe puis Boileau, les traducteurs (Mme Dacier traduisant Homère, Rivarol traduisant Dante, Perrot d'Abancourt traduisant *L'Histoire véritable de Lucien*⁷), débarrassent les textes de toutes les expressions basses, patoises, etc., allant jusqu'à modifier le contenu des œuvres au nom de la bienséance et de l'élégance. Ce modèle français a été le modèle prédominant en Europe pendant près de deux siècles, avant d'être contesté par les Allemands,

⁷ Traduction qu'Actes Sud a eu l'excellente idée de rééditer en 1988 (y compris l'*Épître dédicatoire* où le traducteur défend sa conception de la traduction).

⁸ Une rue de Brest porte le nom d'un des plus grands traducteurs français mais combien de Brestoises savent qu'il était traducteur ?

Combien de noms de traducteurs le bachelier moyen peut-il citer ? À noter que Le Gonidec, qui cumule il est vrai

les handicaps étant 1) traducteur (de la Bible) et 2) traducteur en breton, ne figure pas dans *Le Robert II*. Parlant des dommages que peut faire subir la société dominante à ses minorités, W. Kymlicka écrit : "Ces dommages peuvent être assez directs et coercitifs [...]. Mais ces atteintes peuvent également être plus indirectes et plus subtiles, par exemple lorsque l'État met en avant les héros, les symboles et jours de fête du groupe majoritaire dans le calendrier officiel et dans le cursus scolaire..." (*Comprendre*, n°1, p. 155).

¹³ Comme l'a par exemple montré l'impressionnant travail d'André Markowicz traducteur de Dostoïevski.

¹⁴ Je voudrais insister sur l'importance de la pratique, du faire (la traduction est moins transfert que trans-faire, faire par et à travers). Le savoir de type "expérientiel" (Mary-Louise Pratt) qu'est la traduction, c'est-à-dire reposant sur l'expérience (et l'expérimentation) est une forme de connaissance particulièrement appropriée, me semble-t-il, à l'apprentissage de la démocratie, qui ne saurait s'enseigner ni s'apprendre (sérieusement) de façon exclusivement théorique et abstraite.

de Goethe à Benjamin. Je suis pour ma part persuadé que l'exception française (notée par Kimlicka) eu égard aux minorités trouve en partie son origine dans ce paradigme puissamment relayé par l'ensemble des institutions culturelles d'État et, plus récemment, par l'institution scolaire, particulièrement par l'enseignement de la littérature comme littérature nationale (et non, par exemple, comme écriture). Ce paradigme s'est caractérisé par la sacralisation de l'original et de l'Auteur et par l'effacement concomitant du rôle pourtant fondamental de la traduction dans l'histoire littéraire¹³, d'une part et, d'autre part, par sa pratique, non pas de la traduction, mais du thème et de la version, qui, en privilégiant l'extrait, décontextualisé, invite l'élève ou l'étudiant non pas à entrer dans une relation dialogique avec le texte, mais à se l'approprier, à l'instrumentaliser, à l'utiliser pour apporter la preuve de sa propre compétence linguistique (non pas poétique ni même textuelle : linguistique), pour briller, pour "bien écrire", "varier son vocabulaire", etc., et ce même si l'original est (délibérément) maladroit et répétitif.

Je crois pourtant qu'aujourd'hui la traduction est l'un des moyens par lesquels la France peut s'ouvrir à ses Autres et rejoindre les autres démocraties occidentales. À une condition cependant : que l'opération de traduction ne soit pas effacée, rendue invisible, mais au contraire soulignée (une traduction, tout en étant parfaitement lisible, peut rappeler par divers moyens au lecteur qu'il lit un texte écrit dans une autre langue-culture¹⁴) et qu'elle soit l'objet d'une réflexion éthique poussée : oui aux panneaux bilingues mais attention aux polices de caractères différentes pour les deux langues (la plus sobre, la plus neutre revenant presque toujours comme par hasard à la langue dominante), oui à l'édition de documents administratifs bilingues ou multilingues (accepter de voir la langue de l'Autre, c'est déjà un peu l'accepter), oui au sous-titrage, préférable au doublage ou au voice-over qui sont aujourd'hui pratique courante dans les actualités télévisées, non au sous-titrage (à mon sens scandaleux) des personnes parlant d'autres français que le français standard. La démocratie, ça s'apprend. On ne peut pas, d'un côté, nier la différence, c'est-à-dire décourager le nécessaire effort pour entendre et comprendre l'Autre et, de l'autre, s'étonner du racisme ambiant.

La pratique¹⁴, à l'école et à l'université, de la traduction comme décentrement, qui passe par la critique du modèle encore largement prédominant, pourrait être un puissant outil au service des individus, des groupes et de la société tout entière. Aux premiers, elle enseignerait, entre autres, l'hérnéneutique des textes, l'écriture (et non simplement le bien écrire), l'art d'opérer des choix en conscience et en fonction d'une stratégie ; aux seconds, le respect mutuel, l'art difficile de l'écoute et de l'échange (par exemple dans le cadre d'ateliers de traduction dans des classes multiculturelles) ; à la société dans son ensemble, enfin, l'art de faire cohabiter au mieux les différences, toutes les différences dignes de respect parce que respectueuses elle-mêmes des valeurs démocratiques.

À propos du Festival Interceltique de Lorient : celtitude, incertitude

Jacques Chérel

Avec 400 000 visiteurs en 1999 et 500 000 en août 2000, Lorient produit sans conteste le plus grand festival européen. Il a été reconnu par les médias et par les ministres qui s'y sont "bousculés" : "Du gigantisme officiel et de la spontanéité populaire" titrait *Le Monde* du 13 août 1999. Les genres y sont variés : parades, bagadou, concerts, exposition sur l'art contemporain "breton", musique traditionnelle, "celtotechno" et même une vitrine sur la vie économique de la Bretagne... Un vent de liberté et de dynamisme souffle à l'Ouest ! Le festival de Lorient répond au besoin général de rencontres, d'affirmation de liens et de temps forts festifs, sorte d'antidote à l'individualisme roi, mais reconnaissons-lui, en plus, son ancienneté, son professionnalisme et son "exotisme".

Reste qu'au-delà de ce succès, il faut bien se poser la question du lien avec la celtitude.

Simple prétexte, n'hésite pas à écrire la presse parisienne. De son côté la presse régionale vibre au son des accents celtiques devant "le show onirique d'une nuit magique" ou "la grande parade". "Certains viendraient pour avoir une meilleure conscience de leur identité celte" (*Le Monde* du 9.8.2000). Alors ?

En 1999, la fête a été émaillée d'incidents : incendie du stand de l'U.D.B. et sa disparition (quel symbole !), manifestation-prétexte en faveur de la langue bretonne, distributions répétées de tracts "révisionnistes" bretons... et même cette année une petite alerte à la bombe au Village celte. Si ces faits ont laissé indifférents la majorité des festivaliers, ils ne sont pas sans signification.

On assiste aujourd'hui à la résurgence du vieux fond nationaliste teinté de révisionnisme. Un club Brittia rediffuse les œuvres de Y. Fouéré et de Perrot, ou encore des n° de *Feiz ha Breiz*, d'*Olole*... Le pardon de Saint-Yves est l'occasion pour un mystérieux mouvement, Gouël san Erwan, de tenter de transformer cette fête de principe universel en fête de la "conscience bretonne"... tandis que des ultra-conservateurs s'emparent de l'abbaye Boquen et que les Jeunesses toulonnaises débarquent à Binic (été 1999). Une bande-dessinée, reprise par *Ouest-France*, est un "remake revancharde" du petit *Lavisse*, mis à la mode bretonne. Au delà des apparences, elle contribue à entretenir la confusion en banalisant les thèses nationalistes et collaborationnistes de mouvements bretons durant la seconde Guerre mondiale... Certains retrouvent goût à la guérilla et à l'attentat avec même mort d'homme.

Universitaire, breton d'origine, Jacques Chérel vit et travaille actuellement aux Comores.

Pourtant d'autres, comme le musicien Dan Ar Bras, affirment que "se retrouver soi-même, c'est ce qui permet de s'ouvrir encore plus vers l'autre...", "Que ce soit au niveau des bagadoù, des chanteurs, des musiciens, les Bretons sont vachement plus ouverts que d'autres au métissage". La culture française est ressentie comme un élément d'ouverture, qui manque aux cousins Gallois, Irlandais, Écossais (*Chorus et O.F.*, août 1999)... Un disque remarquable associé par ailleurs des artistes bretons au chanteur algérien Idir ; tandis qu'Érik Marchand a connu un immense succès lors de son concert avec un groupe de musiciens roumains.

S'il existe un dynamisme breton, sa grande diversité dénote autant sa richesse que le flou de ses fondements. Pour certains, le projet paraît sur/out d'ordre conservatoire et patrimonial, alors que pour d'autres, l'idée d'indépendance n'est pas à exclure : 25% de Bretons y seraient favorables (*Le Triègramme*, septembre 2000). Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'aujourd'hui la référence à la celtitude est brouillée.

Quels sont donc les enjeux de cette celtitude retrouvée en ce début du 21^e siècle? Prenons du recul : que pouvons-nous observer au-delà du micocosme breton? La mondialisation s'accompagne d'une explosion des particularismes. Le renforcement des pouvoirs économiques et financiers mondiaux affaiblit les États et leurs gouvernements, qui ne semblent plus guère faire le poids pour imposer une politique de justice sociale ou d'aménagement du territoire. La construction de l'Europe accentue encore cette atonie des pouvoirs centraux. En un mot, le modèle français de l'État-Nation paraît remis en cause. "Cela laisse le champ libre à une poussée de micro-nationalismes souvent soutenus par des forces économiques régionales en quête de label identitaire (breton ici, catalan là) ou même de groupes internationaux ; le capitalisme récupère parfaitement le marché du disque breton ou raï..." Cela accompagne une nouvelle logique des "régions qui gagnent".

Or, précisément, il existe aujourd'hui un mouvement de balkanisation qui menace la planète¹. Il ne s'agit plus d'émancipation ou de solidarité comme au 19^e siècle, mais plutôt de mouvement de repli, de protection ou de défense de privilèges (en Lombardie, par exemple). Il correspond à un fort courant de communautarisme en provenance des Anglo-Saxons balayant à contre-courant de l'Esprit des Lumières. Il vise à imposer "une communauté imaginée sur le sang et la race, non sur la citoyenneté"². La crise de l'État permettrait la revanche et la victoire des peuples contre l'universalisme républicain enfin remplacé par un communautarisme. Sans doute l'historien P. Birnbaum analyse-t-il surtout les fondements des mouvements lepennistes et d'extrême droite (le club de l'Horloge, la revue *Identité*) etc., mais il note combien cette logique conduit à "l'affirmation d'identités rivales", à "l'affirmation de revendications identitaires fictives, réinventées telles celles de l'Alsace riche, paisible mais inquiète". L'Arabe chrétien Amin Maalouf remet en cause "les identités meurtrières" qui déchaînent la violence, le crime, les génocides comme l'ont montré les événements de l'ex-Yougoslavie ou du Rwanda. Pourquoi faut-il qu'en cette fin de siècle, l'affirmation de soi s'accompagne si souvent de la négation d'autrui ?

Cela est d'autant plus remarquable qu'en France on assiste à la fin d'une "République absolue". Face au communautarisme ethnique ou à l'exacerbation des "nationalismes minoritaires", il n'y aurait pas d'autre choix que celui d'une "République plurielle" : "mieux vaut une différence reconnue qu'une fausse uniformité oppressive"³. Simple opportunisme ou réponse fondée ?

D'importantes mutations se sont opérées, notamment sous l'impulsion de divers mouvements et attentes sociales. Les revendications égalitaires des femmes ou des sans-papiers, l'émergence d'une laïcité plurielle avec la place nouvelle prise par l'Islam dans notre société... jettent des lumières nouvelles, notamment sur la citoyenneté, la nation, la culture et le territoire. La diversité doit désormais être vécue comme une richesse : chaque langue, chaque culture, chaque histoire est "l'aboutissement d'une expérience pour comprendre le monde".

Il est essentiel pour une société démocratique aujourd'hui de reconnaître l'autre. Il est "essentiel que soit établi clairement sans la moindre ambiguïté, et que soit surveillé sans relâche, le droit de tout homme à conserver sa langue identitaire, et à s'en servir librement" écrit Maalouf. Le temps du rêve d'une société homogène serait donc révolu.

L'écrivain antillais P. Chamoiseau s'inscrit dans le même courant quand il écrit au sujet de la Corse que "[...] le monde a changé. Les vieilles centralisations en nations closes, en empires sourds et en métropoles orgueilleuses ont vécu... Le divers des identités devenues fluides, des langues et des peuples qui se rencontrent et s'informent mutuellement, est une donnée active de nos consciences. Nous pouvons désormais penser une unité humaine qui n'est pas l'unicité... Nous pouvons concevoir des communautés harmonieuses qui tirent leur cohésion complexe et leur solidité du respect de leurs diversités, qui se nourrissent du chatoïement des langues et des manières, des terroirs, des histoires et des richesses identitaires".

L'identification de la République à l'État-nation apparaît comme un simple héritage historique d'une III^e République ; "or, ce qu'elle portait d'émancipateur fut contredit par une réalité d'oppression et d'exploitation pour d'autres peuples et pour des classes sociales. Nous ne sommes pas républicains par naissance ou héritage... Elle est une invention incessante et un inachèvement permanent"⁴. Ou, "Comme la démocratie est un organe vivant ou il n'y a pas d'acquis, mais la lutte, la vigilance, le souci d'être attentif au juste, au bon, au vrai" (P. Chamoiseau), "La France ne perd rien à se repenser en revenant sur son contrat fondateur"⁵.

Tout un travail de recomposition de l'histoire est donc nécessaire. "L'histoire de France doit être plurielle". Il faut penser l'identité par l'altérité, la pluralité dans l'unité. Or, pas plus que les souverainistes, les "régionalistes" ne pensent l'unité comme pluralité. Il s'agit d'étudier les rapports et les interactions entre la France et la Bretagne, reconnaître la mort des soldats bretons en 14-18 parce qu'ils comprenaient mal les ordres, mais aussi étudier l'art des enclos et des calvaires comme l'expression d'une intéressante "pensée métisse"⁶. Plutôt que de prétendre définir une identité qui conduit à une

¹M. Rocard, *Le Monde*, 31 août 2000

²J.-M. Colombani, *Le Monde*, 25 août 2000

³Bruno Étienne, Henri Giordan, Robert Lafont, *La France dans l'Europe multiculturelle, ou le temps du Pluriel*, L'Aube-Intervention, 1999

⁴S. Gruzinski, *La pensée métisse*, Ed. Fayard

approche raciale ou figée (folklorisée), c'est le changement, la transformation et la continuelle "disparition" qu'il convient d'étudier : "explorer l'émergence d'une nouvelle subjectivité" (Gruzinski). "L'identité, écrit encore Ronan Le Coadic, n'existe pas de façon palpable. En réalité, toutes les identités, la permanence et l'unité sont des mythes". La construction du mythe celtique a d'ailleurs été très bien analysée par J. Rio⁹.

Il faut donc ouvrir le chantier d'une refondation de l'État français : déjà en 1965, Y. Person parlait de "la France in créée". Le territoire n'est plus "la raison politique mais l'instrument d'identités culturelles, il faut donc redéfinir et recomposer le contrat politique, en reconnaissant l'hétérogénéité et non plus l'homogénéité comme mode d'état". S'il y a un courant de plus en plus fort pour abandonner la République uniforme de la pureté ethnique, il faut éviter de sombrer dans les mythes d'une identité totalitaire et autochtone : or, imaginer la France ne va plus de soi, tant les identifications rivales, les allégeances locales aux "pays", ou encore les mémoires et les cultures se heurtent. Chacun a droit aujourd'hui à des appartenances multiples¹⁰.

La démocratie est devenue la politique du sujet, c'est-à-dire le régime qui donne le plus de chances possibles au plus grand nombre de réussir leur "individuation", de vivre comme des sujets avec les différences et non plus la soumission à la volonté générale. "Pourrions-nous vivre ensemble ?" s'interroge A. Touraine). Un double danger menace l'individu et la liberté aujourd'hui : celui des forcenés du progrès technologique et rationnel allié aux impératifs de profit (cf. la crise de la vache folle ou les effets de "l'effet de serre") et, d'autre part, comme le souligne encore Alain Touraine, "le volontarisme nationaliste qui appelle à l'homogénéité culturelle de la société et ne reconnaît l'individu qu'en tant que porteur d'une appartenance collective" (A. Touraine).

Alors vive un festival interceltique de la diversité, du métissage. Vive un festival d'intervention, de la recomposition du monde et des relations Bretagne-France pour la refondation d'un nouveau type d'État.

Mayotte, novembre 2000

⁹ R. Le Coadic, *Ouest France*, 7 septembre 2000

¹⁰ J. Rio, *Mythes fondateurs de la Bretagne*, Éd. Ouest France, 2000

¹¹ B. Étienne, Op. cit.

¹² "J'ai appris le français à l'école laïque où l'on ne m'a forcé à rien d'autre qu'à être moi-même, à penser juste, à raisonner librement. N'en déplaît... aux défenseurs d'une authenticité recroquevillée sur ses cactus, je n'ai jamais été déchiré par mes deux cultures, et aucune ne cherche à s'emparer des droits de l'autre." J.-E. Bencheikh, *Marianne et le prophète*, cité par P. Birnbaum, Op. cit.

Fenêtre II

extrait

Gérard Prémel

La porte à peine ouverte, le bruit de l'altercation venant de la rue m'avait sauté à la figure. (C'est juste sous la fenêtre de Pull-Over-Rouge que se trouve celle de Setifi Silencieux – je ne me souviens plus comment, mais j'ai su très vite qu'il venait de Sétif. Nos deux fenêtres se font pratiquement face, quoique la sienne légèrement décalée sur la gauche par rapport à la mienne. Sa fenêtre est plus grande que celle de Pull-Over-Rouge, mais moins haute que la mienne : j'occupe l'un des étages les plus hauts sous plafond – l'étage noble – d'une bâtisse dont il est fait mention dans le cadastre de 1654, et qui est à peu près aussi dépourvue de confort que lorsqu'elle a été bâtie. Setifi Silencieux et moi avons quelque temps adopté le parti de nous ignorer. Mais la rue ne fait guère plus de six mètres de large et cela ne pouvait pas durer. Lorsque nos regards se croisaient, et même en les détournant aussi promptement que possible, on ne pouvait pas ne pas se sentir perturbé par cette sorte de frôlement qu'il ressentait autant que moi, j'en suis sûr. Une fois, relevant la tête de ma table de travail, je m'étais trouvé face à face avec l'intensité dévorante de son regard tout proche : il me dévisageait. Surpris dans son observation, il était resté raide, les yeux fixes. Je lui avais alors fait un grand signe de la main, avec un sourire, et j'avais dit "es Salam". Il ne pouvait pas m'entendre à cause des klaxons des bagnoles mais il avait sûrement compris : en plus du salut compulsif – et véritablement libérateur – et de l'éclatant sourire dont il m'avait sur le champ gratifié, j'avais lu sur ses lèvres, je les ai lus j'en suis sûr ces mots : "es salam alaïk".) Ce jour-là donc, je venais de chez madame Weismann, la voisine du dessous. Elle m'avait appelé pour l'aider à transporter son mari parkinsonien – il a ça depuis le retour des camps – des chiottes du pallier, où il venait d'avoir un malaise, jusqu'à son lit. Et c'est en ouvrant ma porte que j'ai entendu, venant de la rue, les éclats de voix. Le contraste était d'autant plus frappant que, dans la journée, la cour sur laquelle donnent le pallier et la pièce sur cour de mon logement est très calme, habitée seulement par le vrombissement des machines à coudre des Chinois. En quelques enjambées j'étais dans la grande pièce, près de ma table. Les éclats de voix traversaient la vitre et je ne pouvais détacher mes yeux de Setifi, le torse littéralement projeté hors de sa fenêtre. Il criait – criait d'une voix haut-perchée – des bégaiements incompréhensibles (sans doute à cause de son

mauvais français) à un interlocuteur que je ne pouvais voir, mais dont j'entendais la voix forte, assurée, presque tranquille, provenant de l'une des fenêtres de l'immeuble mitoyen au mien, débitant à jet continu des torrents d'accusations dont je saisisais mal le sens. À un moment, j'ai entendu, parce que proféré un ton plus haut : "Retourne dans ton pays de sauvage hétérosexuel..." J'ai vu alors Sétifi se redresser, reculer comme un que l'on a frappé en plein visage, puis reprendre son souffle. Son hurlement est sorti d'un seul jet, sans bégaiement : "ENCULÉ". Le mot s'est répercuté dans ma tête comme un écho. Puis, les mâchoires serrées, il a fermé sa fenêtre. Nos yeux se sont rencontrés. Son regard était meurtrier. Je me souviens d'avoir pensé "sans meurtrier", il y a 'meurtri'". Le lendemain et les jours qui ont suivi, nous avons continué à nous saluer, lorsque nos regards se croisaient. Mais ce n'était plus tout à fait la même chose. Faisait défaut la secrète présence de l'ange qui préside aux petits miracles quotidiens.

Pour J. K.

Alain-Gabriel Monot

"Les magasins changent de propriétaire. C'est le commerce. On finit par ne plus savoir très bien la place exacte qu'occupaient les choses."

Patrick Modiano, *Livret de famille*

À Brest, la rue Victor-Hugo descend tout droit dans la mer. L'hôtel Bellevue est au 53. Je suis entré à l'Hôtel Bellevue à cinq heures et c'était une soirée de décembre. Il faisait déjà nuit. J'avais un livre à la main, *Satori à Paris*, et j'ai expliqué à la propriétaire que je ne venais pas louer une chambre mais chercher Jack Kerouac, l'auteur du livre. Elle n'avait jamais entendu ce nom et ne voyait pas de qui il pouvait s'agir. Il y a trente-cinq ou trente-six ans qu'il est venu, ai-je dit, et un peu plus de trente ans qu'il est mort, c'est complexe en effet, mais quand même je le cherche. L'hôtière a paru intéressée. Mon livre au demeurant est formel – je le brandissais pour preuve de ma bonne foi. Vers 1965, il y avait là au rez-de-chaussée une "chambre qui jouxte le bureau de réception". Mon romancier y a dormi et pensé que c'était "là que viennent les clients pour une entrevue rapide avec la petite amie". L'hôtière a souri encore, un demi-sourire cette fois. Elle m'a dit qu'elle n'était là que depuis dix-huit mois, qu'il n'y avait plus de chambre au rez-de-chaussée, qu'elle n'avait jamais connu que ce hall d'entrée élargi, ces fauteuils larges et modernes, des hebdomadaires sur une table basse, des plantes ici et là, un ordinateur neuf. C'était tout.

Dehors, sous la pluie fine, je regardais encore cette porte vitrée, la haute façade austère, les immeubles placides alentour, la mer immobile plus bas.

Je savais maintenant que l'Hôtel Bellevue existait sous cette forme depuis le 13 février 1963, aux termes d'un acte reçu par Maître Colcanap, notaire à Brest, qu'il avait été revendu le 26 janvier 1977 moyennant le prix principal de 140 000 francs, payé comptant et quittancé en l'acte.

Mais de Jack Kerouac, de ceux qui l'avaient croisé, rien.

Je pensais qu'il avait dormi là dans cette rue en pente, et que trois ou quatre heures seulement – sa nuit avait été courte – il avait posé sa tête lourde de voyageur fatigué sur un oreiller sans doute rêche mais qu'il croyait être doux.

Je me souvenais que, plus tôt, au cœur de la nuit, il avait marché rue de Siam, trois cents dollars en poche, et les jeunes Brestois qui à cette heure tardive passaient dans de petites voitures vrombissantes (des 2 CV, des Dauphine, des Ami 6) faisaient peur à cet Américain qui avait vagabondé partout, à Long Island, à San Francisco, à Denver, à La Nouvelle Orléans, à Miami, à Tanger, à Mexico.

J'imaginai le Brest de 1965, immeubles fraîchement sortis de la terre labourée de bombes, relief aplani, je voyais lever sur les champs de ruines les édifices ventrus, mairie, Banque de France, tribunal, temple, église Saint-Louis. Les mauvais garçons alors portent des chemises violettes et des vestes de cuir, des souliers brillants. Les filles sont belles, je sais qu'elles sont belles et qu'elles ont

des talons pointus. On travaille tôt, un petit tour d'école et c'est fini et les noms des métiers d'alors – commis, employé de commerce, charbonnier, instituteur public – sont, déjà, incroyablement désuets.

"Ici le Satori, à l'auberge Victor-Hugo ?"

Après le petit pot de terre cuite, large, plein de "bon beurre breton", la compagnie bourru du patron – celui qui était parti peut-être en 1977 et dont la trace se perd – Kerouac était allé un peu plus bas :

"Bon, payez votre chambre et descendez la rue Victor-Hugo. Au carrefour vous trouverez du cognac. [...] À chacun son lot ; moi j'ai une femme et des gosses là-haut, et si j'avais un millier de Syriens qui foutaient tout à feu et sang, vêtus des tuniques brunes de Nominoë, ils me laisseraient quand même me taper tout le boulot, car cette mer, vous le savez, c'est une mer celtique, et le coup de filet est dur."

Plus bas, c'était sans doute le Sporting-Bar. Un petit café de carrefour. Un comptoir en fer à cheval, la lumière pâle du matin qui entrant, chétive, par le vitrage terne de la porte étroite. C'était le rendez-vous des boxeurs brestoïses. On y parlait combats, rings, uppercuts, sueur. C'est Roger Traon qui me dit cela depuis si longtemps qu'il tient son cabinet "toutes assurances", au 63, derrière le pas de porte voisin.

Maillot – on ne sait plus son prénom – tenait alors le Sporting, me dit Roger Traon, mais Maillot est parti en Touraine vers 68. Il est mort depuis. Pierrot Brehier peut-être pourrait me renseigner, on le rencontre facilement ; le boxeur des années 60 termine sa carrière de directeur commercial au grand garage Renault de la rue de Paris. Mais Pierrot Brehier faisait le jeune homme aux États-Unis en 65 ; cette histoire lui plaît, mais que peut-il me dire puisque Kerouac et lui ont fait un peu le même voyage – mais à l'envers ?

À moins que Jean-Claude Le Roy, il était boxeur lui aussi, il vit maintenant au bord de l'Elorn, pourra se souvenir. Il venait toujours au Sporting. Chez Le Roy, la sonnerie de téléphone cogne contre les murs, rebondit dans la maison vide – cloche de fin de round.

Le Sporting d'ailleurs a fermé, on entre au Blue Note maintenant. Une façade bleu-nuit, pas une fenêtre, une grille à oeillets au milieu de la porte opaque. Le Blue Note n'ouvre qu'à 17 heures. Il faut sonner. Un homme jeune ouvre et referme. Nuit. Un puits de lumière laisse tomber son peu de clarté sur chaque table. On a gardé le comptoir en fer à cheval, des tabourets hauts. Mais c'est tout. Le vieux décor est pulvérisé. Je ne reconnais rien des descriptions de Roger Traon. Kerouac a bu du cognac là dans la "France du matin" avec "un jeune facteur, sa sacoche de cuir pendant sur son épaule". Ils ont échangé quelques mots puis il est parti pour toujours voir "le port, les pots de fleurs derrière les cuisines, le vieux Brest, les bateaux, deux pétroliers là-bas, et les promontoires sauvages dans le ciel gris qui galope".

Il est dit que je ne le trouverai pas, ni lui, ni son ombre, ni même un peu de sa légende, au Blue Note. Maillot est dans la terre de Touraine. Les boxeurs sont vieux. Sur les tabourets hauts, des jeunes femmes qui n'étaient pas nées en 1965. Elles ont des jambes de soie sombre, des lèvres de velours rouge, des cigarettes longues. Elles savent que des hommes viendront tout à l'heure pour des jeux compliqués et tristes. Mais dehors le ciel gris continue de galoper.

Femmes de Bretagne



Identité passagère
© Photo Patrice Motte,
association
Focale Iroise Elorn

Entretien avec Marie-Josée Christien

Propos recueillis par Jean-Yves Le Dizéz

Jean-Yves Le Dizéz : Marie-Josée Christien, comment êtes-vous venue à l'écriture ?

Marie-Josée Christien : J'ai toujours écrit, depuis que je sais tenir un crayon. Quand j'y réfléchis, cela me paraît à la fois évident et étrange. Évident, parce que j'ai toujours su que l'écriture serait indissociable de ma vie, qu'elle me serait indispensable comme manger, dormir, respirer. Bien sûr, écrire m'est plus difficile, les mots me viennent lentement, parfois douloureusement. Mais c'est néanmoins étrange, car je viens d'un milieu modeste, où le seul livre de la maison était le dictionnaire, où la seule lecture familiale était celle du quotidien régional. Mais je crois qu'en dépit de l'absence de livres, mon enfance a été imprégnée d'un fonds de culture orale. Ma grand-mère paternelle m'a appris à regarder, à écouter, à aimer les mots et aussi le silence qui, avec elle, n'était jamais pesant mais régénérant. Elle me parlait des plantes sauvages, des arbres, me disait les noms des champs ; elle me racontait des légendes incroyables, qu'elle inventait peut-être. En breton, car elle ne parlait que breton. Je dois beaucoup à l'école également, à des enseignants qui ont su me faire aimer la lecture et qui m'ont appris à développer ma curiosité et mon imaginaire, mon appétit pour la culture. J'écris peut-être avant tout parce que j'aime lire. Tout simplement.

J-Y L D : Pourquoi écrivez-vous ?

M-J C : Pour moi, la poésie (j'écris surtout de la poésie) est le point de convergence entre toutes les catégories de la connaissance humaine. Elle est l'alliance des sens et de l'intelligence, du regard et de l'esprit. Écrire me permet donc de sédimer et de condenser tout cela, d'avancer avec rigueur dans la connaissance de mon rapport au monde qui m'entoure. J'ai un besoin vital de capter ces éclairs de lucidité et d'énergie qui traversent parfois ma vie. L'écriture est pour moi un échange vivifiant entre le dedans et le dehors, entre mon intérieur intime et l'extérieur ouvert sur l'univers. C'est une impérieuse nécessité intérieure. Rien à voir avec un divertissement, ou un simple supplément d'âme.

J-Y L D : Pour qui ?

M-J C : Il m'arrive bien sûr lors de signatures ou de manifestations culturelles (que je ne fréquente qu'avec parcimonie en tant qu'auteur), de rencontrer certains de mes lecteurs, ou que des lecteurs m'écrivent. Certains sont



© Photo, Julien Darcel

Marie-Josée Christien est née en 1957 à Guiscriff et exerce la profession d'institutrice à Quimper. Elle est cofondatrice et responsable de publication de *Spered Gouez* depuis 1991. Elle a publié *Les extraits du temps 1*, *les extraits du temps 2*, *Temps composés*, *Temps morts* ; *Le carnet des métamorphoses* est à ce jour inédit. Elle a participé à plusieurs ouvrages collectifs et anthologies (notamment belges et allemands) et publié articles et critiques dans plusieurs revues (dont *Rimbaud-Revue*, *Interventions à Haute Voix...*). Elle a également exposé son travail à plusieurs reprises en Bretagne.

d'ailleurs devenus des amis, parce que nous partageons une même vision de la poésie. À part ceux-là, ceux qui peut-être me lisent représentent pour moi une réalité abstraite, voire incertaine, mais j'ai besoin de croire à l'existence d'un regard extérieur, d'un échange possible. Il me plaît d'imaginer ces liens invisibles qui se tissent. Je ne peux envisager l'écriture sans publication. La publication permet d'avancer, de mettre enfin un point final sur une période de travail et de recherche, pour aller encore plus loin. Je pense que les lecteurs sont très divers, ont des approches variées, multiples de mes textes, car il y a dans ce que j'écris plusieurs niveaux de lecture possibles. Il y a la première approche qui doit être immédiate, limpide, évidente. On peut d'ailleurs en rester là. Les autres lectures, plus obscures, plus secrètes, ne se dévoilent qu'au fur et à mesure des relectures. Pour moi un texte n'a de valeur que s'il ne s'épuise pas à la première lecture, s'il offre une liberté d'approches. Il doit permettre au lecteur de trouver SA lecture propre du texte, mieux, SES lectures du texte, de mettre en éveil ce qu'il possède en lui. C'est ce que je recherche quand je lis également. Je suis agacée lorsque l'auteur ne présente qu'un sens restreint possible, qu'il m'impose son seul choix. J'essaie d'employer les mots les plus simples possibles, avec un champ sémantique large. Plus un mot est sophistiqué ou précis, plus son sens est unique, pauvre, restreint. Je condense également mes textes, afin de garder une respiration large autour des mots. Un texte bavard offre peu de possibles en général.

J-Y L D : Vous dirigez aussi une revue. Pourquoi avoir créé une revue ? Les deux activités sont-elles compatibles ?

M-J C : J'ai ressenti fortement le besoin de dépasser ma propre écriture, de sortir de moi, d'"océaniser ma goutte d'eau", pour reprendre une expression d'Armand Robin. Peut-être pour ne pas sombrer dans une sorte de nombrilisme qui est pour moi aux antipodes de la poésie. Cela n'a rien d'extraordinaire. Parmi les auteurs que j'apprécie, beaucoup ont ressenti cette nécessité intérieure. Je pense à Max-Pol Fouchet et à sa revue *Fontaine*, à Paol Keineg et *Bretagnes*, à Paul Quéré et *Écritures*, à Jacques Josse et *Foldaan*. On pourrait trouver bien d'autres exemples. C'est un certain équilibre que je recherche, entre la méditation, l'expérience inté-

Cairn de gavrinis

La pierre a bu
comme une source éteinte
le scintillement des ombres

Il y a une pesanteur
légère
délivrée des inquiétudes

prise entre l'homme
et la mémoire de l'homme.

L'étincelle et l'ombre
ancienne
échantent leurs horizons
plus vagabonds que les saisons

J'écoute le frémissement
éphémère
qui nous sert de destin.

rieure, et l' action, l'aventure collective. Mais l'équilibre est précaire et source de tensions, sans doute bénéfiques mais inconfortables. La responsabilité et l'animation d'une revue exigent beaucoup de temps, d'énergie et de disponibilité. Le rythme annuel de *Spered Gouez* me permet de concilier, avec plus ou moins de bonheur, cette responsabilité avec mon travail d'institutrice, ma vie de famille, mes responsabilités associatives (à la Fédération des Associations, Revues et Éditeurs de Poésie en Bretagne et au Centre Culturel Breton Egin de Carhaix) et mon travail d'écriture. Mais ce n'est pas simple. Je n'y parviens pas toujours : je ne suis pas une "super-woman"! Cela demande une organisation rigoureuse. J'écris peu (depuis toujours), très lentement et par périodes. J'ai besoin de longues périodes de jachère. Le moment venu, je trouve toujours le temps d'écrire, parce que c'est pour moi indispensable, essentiel. J'ai remarqué que les périodes où j'écris ne sont pas celles où j'ai le plus de temps. Mais il est évident que je publie moins, par manque de temps pour prendre des contacts avec des revues ou des éditeurs, pour faire une saisie correcte et présenter les tapuscrits de mes recueils. C'est cela qui demeure surtout en souffrance, ainsi que le courrier aux amis. Je suis peu présente sur les salons et les manifestations culturelles. Mais là c'est peut-être mon côté "ermite", mon côté "sauvage" qui l'imposent.

Le milieu culturel a aussi tendance à mettre rapidement une étiquette sur chacun. Et lorsque les circonstances vous mettent en avant comme responsable de revue, on oublie bien vite que vous êtes aussi auteur. Je suis ainsi plus souvent invitée à des manifestations culturelles en tant que responsable de *Spered Gouez* que comme auteur. J'avoue que cela m'agace parfois.

Contrairement à d'autres (Gérard Fauchoux d'*Interventions à Haute Voix*, Jacques Morin de *Décharge...*), je ne pense pas être une revuiste, ni avoir les qualités personnelles pour l'être. C'est seulement une étape dans mon itinéraire d'écriture, un prolongement de mon parcours d'auteur, une expérience collective enrichissante. J'arrêterai dès que la routine se fera sentir.

J-Y L D : À ce propos, pouvez-vous expliquer le choix du nom de *Spered Gouez* (L'esprit sauvage) ? Pensez-vous comme Wyndham Lewis¹, d'une part que le sauvage, et particulièrement le "corps" sauvage, soit une source d'énergie toujours à redécouvrir et, d'autre part (toujours comme Lewis, que la Bretagne soit un lieu privilégié pour cette éventuelle redécouverte ?

La matrice de pierre confiée aux pulsations de l'origine retrouve son sommeil natal

Les ondes lentes ouvrent en moi ciel et terre.

Les ondes se resserrent et divergent en infinies variations filigranées de spires

comme un monde qui se dilate.

M-J C : On peut comprendre *Spered Gouez* comme un clin d'œil, car, nous les Bretons et encore plus nous Bretons de l'intérieur des terres, nous sommes encore souvent vus par un certain microcosme politico-intellectuel, comme des sauvages et des barbares. Mais en fait, "sauvage" a plus précisément le sens où l'entendait Gauguin, lorsqu'il parlait du "ton sourd, mat et puissant" de la Bretagne sauvage et primitive et lorsqu'il se définissait lui-même comme un sauvage. "L'esprit sauvage" a également une parenté certaine avec "l'œil sauvage" d'André Breton. C'est avant tout une relation tangible et physique avec le monde qui nous entoure, une spiritualité portée par la terre, la mémoire, l'organique, le végétal, le minéral et l'humain. Cette connivence avec la Bretagne comme univers mental est un acte poétique. C'est une démarche qui ne fait que suivre les traces d'Armand Robin lorsqu'il affirme que la Bretagne est "le lieu parfait du génie poétique", de Saint-Pol Roux également qui dit que "Bretagne est univers", et de quelques autres écrivains ou artistes, bretons ou non, qui ont su débusquer ici l'immensité du monde. Malheureusement je n'ai pas lu Lewis. Je ne sais si cela correspond à ce qu'il dit. La Bretagne est pour moi le port d'attache qui me permet de larguer les amarres. Elle s'oppose absolument à l'enfermement, au repli sur soi. Je suis également très intéressée par la démarche de Kenneth White et les recherches de l'Institut International de Géopoétique. Il est d'ailleurs intéressant de noter que certains territoires, et la Bretagne est du nombre de ceux-ci, ont de tous temps su captiver et retenir les hommes.

J-Y L D : Dans mes travaux sur les récits de voyages britanniques en Bretagne au 19^e siècle, j'ai montré que la fascination de la Bretagne se résumait à un oxymore : "wildly sweet"². Diriez-vous que la Bretagne est d'une douceur toute sauvage ? d'une douce sauvagerie ? douce-sauvage ?

M-J C : Le terme "sauvagerie" a des connotations lexicales plus restrictives que celui de "sauvage", me semble-t-il. J'opterai donc plutôt pour la "douceur sauvage". Car la Bretagne, en tant qu'épicentre entre la géographie, les éléments, la mémoire et l'humain, permet de retrouver un regard sensible, un certain plaisir des sens, trop souvent oubliés dans l'art d'aujourd'hui, et en particulier dans la poésie.

J-Y L D : Lorsque nous avons imaginé ce dossier sur les "Femmes de Bretagne", nous avons tout de suite pensé à vous. Qu'est-ce que cela signifie pour vous d'être une femme en Bretagne aujourd'hui ?

M-J C : Il ne viendrait à l'idée de personne de demander à un auteur de sexe masculin comment il se définit en tant qu'homme. C'est donc significatif.

La pulsation du flux et du reflux fait jaillir le magma génital qui anime toute naissance

Les échos concentriques qui naissent de nos cendres ruissellent.

tif. Cela appuie là où cela fait mal. On pense périodiquement aux femmes pour une "Journée de la Femme" par-ci, pour une manifestation sur le thème des femmes par-là, mais n'est-ce pas pour encore nous enfermer dans un ghetto ?

Je vais peut-être choquer ici ceux qui croient à un progrès linéaire et croissant : s'il est indéniable que nous avons bénéficié, contrairement à nos mères et aux générations précédentes, de la maîtrise des naissances, des technologies au service du travail domestique, de la libération des carcans et des tabous, en Bretagne nous assistons pourtant à une certaine régression de l'image culturelle et symbolique des femmes, apportée par une uniformisation des mœurs et des cultures, notamment dans les médias. Il faut bien sûr se garder d'idéaliser, mais les femmes avaient ici une place, moindrement que celles des hommes certes, mais qu'elles n'avaient pas forcément dans le reste de l'hexagone.

Traditionnellement, – et pas, comme on le dit souvent, cliché bien pratique, en raison de l'absence à certaines époques des hommes (sur le front de guerre ou en mer) –, les femmes ici ont eu un rôle important dans la vie sociale et familiale, la vie culturelle et symbolique. Mes grands-mères, bien qu'extrêmement pauvres et ayant des conditions de vie très dures, avaient une sérénité et une joie de vivre que je ne retrouve pas chez les femmes que je côtoie. Détail significatif : en breton, tous les noms de métier permettent les genres masculins et féminins. Ce qui est loin d'être le cas du français, moins souple, témoignage d'une réalité sociale et culturelle où la place faite aux femmes est comptée. Actuellement, la presse s'extasie par exemple de la présence de nouvelles voix féminines dans la chanson traditionnelle bretonne. En fait, c'est seulement un juste retour des choses, une continuité après des périodes d'absence : Les Frères Morvan affirment que dans leur jeunesse, il y avait autant de femmes que d'hommes à chanter dans les fêtes.

Il y a certainement une perte de respect et de dignité dans les attitudes et les propos à l'égard des femmes, que je ressens fortement, et je constate une accélération du phénomène depuis une dizaine d'années.

Pour revenir à mon expérience personnelle, je dois avouer que le milieu de l'édition est un monde particulièrement masculin, en Bretagne comme ailleurs, (sans doute parce que ce n'est pas une activité traditionnelle), voire parfois misogyne. C'est donc un milieu qui s'auto-reproduit avec ses règles tacites, ses centres d'intérêts, son carcan. Il y a encore peu d'années, certaines maisons d'édition bretonnes n'avaient aucune femme à

La palpitation
infuse
des processions volatiles
qui font trembler les ondes

En mourant
elles se renouvellent
pour des rendez-vous
devenus illisibles à notre mémoire.

leur catalogue. J'ai remarqué qu'au Québec et dans d'autres pays francophones, il y avait moins de réticences à parler d'auteures et à les publier. Mais cela change un peu, doucement. Les revues notamment sont plus ouvertes aux écrits féminins. Les jeunes maisons d'édition également.

J-Y L D : Poète, femme, bretonne : comment se fait l'articulation entre ces trois "identités" ?

M-J C : Je ne me pose pas la question : c'est un tout. Je n'ai pas l'habitude de diviser et de morceler ma vie. J'ai plutôt un esprit de synthèse. C'est peut-être un avantage d'être femme, car nous avons l'habitude de mener plusieurs choses à la fois. J'ai également un bon sens terrien et une certaine intuition, sans doute hérités de mes origines bretonnes, qui me permettent d'appréhender le réel avec pragmatisme. Ma poésie est le creuset, l'alliance de tout cela.

On ne recommandera jamais assez la lecture des textes de Lewis qui ont pour thème la théorie (formulée à partir de son expérience bretonne) du "corps sauvage" et qui s'échelonne entre 1910 et 1928. Voir *The complete Wild Body*, éd. B. Lafourcade (Black Sparrow Press, Santa Barbara, 1982) et *Le corps Sauvage* (Wyndham Lewis et la France, Tome 1, L'Âge d'Homme, 1982) (Note de la Rédaction).

² L'expression est de Miss Norton, dans son long (une centaine de pages) et célèbre poème *The Lady of Garay* (1861).



Cairn de Gavrinis
(golfe du Morbihan).
© Marie-Josée
Christien

Le monde
semble se clore

refluer
vers la mémoire

afin que surgisse
ce qui ne peut s'effacer.

M.-J. Christien

Poème extrait
de *Un monde de pierres*
(suite mégalithique),
préface de Pierre
Gouletquer,
archéologue et
chercheur, à paraître
aux éditions
Blanc-Silex, dernier
trimestre 2001 (65F
en souscription)

Rien Sans Elles

Rien Sans Elles : c'est le nom – bien trouvé ! – d'une association qui fait beaucoup de bruit à Brest. Rencontre avec sa présidente, Annette Vazel.



hopala ! : Pourquoi, comment, quand est née Rien Sans Elles ?

Annette Vazel : il y a deux ans, d'un constat raisonné mais aussi d'une forte envie de la part d'un petit groupe de huit femmes !

Le constat tout d'abord : les regroupements de femmes nés dans les années 70 avaient tous disparu, en province du moins, au profit de lieux institutionnels, capables certes d'apporter une aide et une information efficaces, mais pas de créer ces libres lieux de parole et d'échange où des femmes avançaient ensemble. Il y avait eu des victoires indiscutables dans l'égalité entre les femmes et les hommes, mais aussi des stagnations (rôles dans la sphère domestique), voire des reculs (échecs de la contraception chez les jeunes, difficulté des femmes sur un marché du travail réduit), dans une société qui avait trop vite et à tort considéré la question de l'égalité des sexes comme une affaire entendue.

L'envie ensuite : celle de construire un lieu où se retrouvent des femmes d'origine la plus diverse possible, des femmes dans la galère et d'autres pas, des femmes à histoire militante et d'autres sans même un passé associatif, pour agir et se parler, dans le plaisir que donne le flux constant entre le débat, l'action et la parole intime.

Rien Sans Elles a pris nom en juillet 99, mieux défini ses contours en l'an 2000, après une marche mondiale des femmes réussie, et cette année, a commencé à occuper vraiment toute sa place.

hopala ! : Rien Sans Elles, c'est qui ? Que des femmes ?

A. V. : Avant tout des femmes, mais également quelques hommes, "féministes", sans doute plus radicalement que nous d'ailleurs ! Ces hommes trouvent sans doute dans nos groupes une liberté de parole individuelle, une tolérance à l'écoute et au temps que l'on gagne en acceptant de le perdre, introuvables dans des lieux militants à règles majoritairement masculines ! L'une de nos motivations à créer Rien Sans Elles aujourd'hui, c'était justement la conviction qu'il était désormais possible d'avancer vers une égalité entre les sexes, avec les hommes et pas du tout contre eux. Le choc de la remise en cause du dogme de la domination masculine a déjà eu lieu, même si la réalité de la domination demeure pour une large part. Et il y a des hommes, assez jeunes le plus souvent, qui voient du bonheur à gagner dans la remise en cause des rôles traditionnels !

Quelles femmes ? une grande diversité socioprofessionnelle : employées, ouvrières, retraitées, chômeuses, enseignantes, agricultrices, mères au foyer, chefs

d'entreprise... ; de tous les âges, de 26 à 72 ans ; et d'un degré d'investissement dans la vie de l'association à géographie variable, selon les périodes vécues par les unes et les autres, selon les espaces que chacune a envie d'investir.

Longtemps, Rien Sans Elles a pris des initiatives plutôt brestoises, parfois finisériennes. Mais depuis mars, un groupe s'est formé dans le sud du département, d'une vingtaine de femmes. Et sont en train de se mettre à vivre un peu partout, par "pays", des réseaux de femmes élues, tout à fait en dehors de Rien Sans Elles, mais nés grâce à son impulsion...

hopala ! : Quelle est la nature de votre combat ? Vous situez-vous sur le terrain politique, culturel, social ? Quelles sont vos priorités aujourd'hui, les terrains sur lesquels vous souhaitez intervenir ?

A. V. : Tous les terrains à la fois ! Il est clair qu'un bon nombre d'avancées indispensables pour les femmes ne se gagneront que sur un terrain politique : une aide concrète aux femmes afghanes par exemple, par le refus radical de collaboration avec le gouvernement taliban ; une prise en charge enfin sérieuse des différents modes de garde d'enfants permettant aux femmes de ne pas être pénalisées dans leur vie professionnelle et publique par leur parentalité, etc... Dans tous ces domaines, Rien Sans Elles rejoint le combat d'autres associations de femmes, ou prend ses propres initiatives...

Mais il est tout aussi évident que notre rôle est d'ordre social. Il y a des solidarités de proximité à mettre en place dans les villes, les quartiers, dans les zones rurales. Le taux de violences subies par les femmes, particulièrement dans les couples est littéralement effrayant, et le silence qui les recouvre encore largement à la mesure de la détresse qu'elles font vivre aux victimes. Des femmes militantes de la solidarité entre femmes peuvent écouter, accompagner, informer sur les compétences auxquelles recourir. Enfin, nul doute que le cœur du combat en faveur des femmes soit aussi d'ordre culturel : bien des tabous ne sont pas tombés, dans l'esprit des hommes comme dans celui des femmes. Une campagne d'affichage sur un slogan humoristique entraîne des discussions sur la non-parité domestique plus sûrement que bien des analyses très sérieuses sur la question. Nous avons pu constater à quel point le cours public sur les femmes de l'an dernier avait donné une culture commune à des femmes arrivées à Rien Sans Elles sur des bases très diverses. Et nous sommes convaincues qu'une bibliothèque ouverte à tous sur les femmes contribuerait également à faire évoluer les mentalités !

Nos terrains d'intervention ? Nous avons sans doute donné trop de temps à la parité politique, portées par l'intérêt que notre action a suscitée. Nous ne définissons pas de plate-forme *a priori*, mais simplement des axes prioritaires annuels forts (en 2000-2001 la révision de la loi Veil et la parité domestique...). Pour le reste, nous réagissons à l'actualité, nous répondons à nos coups de révolte, lorsqu'ils sont suffisamment partagés dans l'association.

hopala ! : Pouvez-vous décrire l'action de l'association, son quotidien ?

A. V. : L'association propose une rencontre mensuelle, annoncée dans la presse, le premier jeudi du mois à Brest, le dernier lundi du mois à Pont l'Abbé. Une proportion importante du temps – trop importante sans doute parfois – y est

consacrée au tour de table et au "dégueuloir" où toutes et tous, anciens comme nouveaux sont amenés à s'exprimer. Et cette dualité entre fonctions d'échange fortement convivial et d'action militante se retrouve dans tous les groupes de travail : représentation publique, parité domestique, vieillir ?, images du corps. Même caractéristique dans l'initiative de "table ouverte", chaque vendredi, certaines femmes choisissant éventuellement de ne participer qu'à ce type de rencontres, généralement d'ailleurs très créatives ! Les groupes de travail se réunissent au minimum une fois par mois, lisent, réfléchissent, discutent, rédigent et demandent l'appui de toute l'association lors des réalisations, comme pour l'initiative du 8 mars dernier "les femmes occupent la rue, les hommes se mobilisent au foyer". Le défilé n'a pas réuni des foules mais il a été fortement médiatisé et l'échec a fait beaucoup parler dans les couples, ce qui était notre objectif !

hopala ! : vous n'avez pas de locaux, de permanence ?

A. V. : Nous aurons travaillé deux ans sans aucun moyen matériel, même pas une étagère où déposer des bouquins ! La Ferme Jestin n'a été qu'un lieu de réunions et une adresse postale. Il est clair qu'une telle situation maintient le poids excessif de l'animateur principal le plus investi et ne facilite pas le partage des tâches. Elle a également beaucoup limité les prises de contact spontanées avec l'association ! Les quelques jours où nous avons occupé, en toute illégalité, et pour pouvoir préparer le 8 mars, un magasin de la rive droite (abandonné depuis 5 ans !) nous ont démontré et la facilité du contact avec des femmes qui poussent tout simplement la porte, et l'investissement accru des adhérent(e)s.

La mairie vient enfin de nous proposer l'utilisation provisoire d'un local promis à la démolition, mais dont l'état et la situation nous conviennent parfaitement. Quant à son caractère provisoire... qui peut dire ce qu'il en sera de Rien Sans Elles dans 3 ou 4 ans ? De toute façon probablement autre chose que l'association d'aujourd'hui !

hopala ! : La presse a évoqué votre combat, au plan local, pour la parité hommes-femmes en politique. Pouvez-vous nous dire pourquoi Rien Sans Elles défend la parité et si le bilan après les municipales vous paraît satisfaisant ?

A. V. : La loi sur la parité a fait l'objet de nombreux débats dans l'association et d'une évolution nette des positions majoritaires vers une reconnaissance de son intérêt. Elle a provoqué un vrai déclic dans la tête des femmes, qui ont brusquement moins avancé leur prétendue incompétence ou leur indisponibilité familiale à l'encontre de leur investissement public. Et, nous en sommes convaincues, leur présence en politique permettra à terme de repenser pour tous, hommes et femmes, le rapport vie publique-vie privée que leur entrée dans la sphère professionnelle n'a pas véritablement remis en cause.

Pour ce qui est de l'impact de la loi sur les conseils municipaux, il est indéniable, surtout là où la loi justement ne s'appliquait pas ! 37% de femmes dans les conseils du Finistère alors que seulement 49 communes sur 283 avaient l'obligation de la parité. L'obligation paritaire a parfois entraîné le recours à des candidatures féminines le moins dérangeantes possible. Quand ce n'était pas tout simple-



Tisseuse du Var
© Photo Patrice Motte,
association
Focale Iroise Élom

ment le remplacement d'hommes évincés par leurs épouses ! En revanche, dans des communes de moins de 3500 habitants, on a vu des femmes "partir au charbon", des listes majoritairement féminines parfois. Elles continuent à trouver souvent le costume de maire "trop grand pour elles", mais ça aussi, ça leur passera, avec un peu d'habitude des affaires. En tout cas le Finistère est à 4 ou 5 points au-dessus de la moyenne nationale en ce qui concerne la présence des femmes dans les conseils et dans les postes d'adjoints. Reste à ce qu'elles ne se découragent pas dans des fonctionnements où elles se reconnaissent mal. D'où l'importance de réseaux où mettre en commun leurs questionnements, on l'a bien vu à l'UBO les 18 et 19 mai.

hopala ! Votre combat est de type identitaire, non ? Et l'identité bretonne ? Vous arrive-t-il de croiser ces problématiques ? Plus généralement, avez-vous conscience de certaines spécificités bretonnes dans le combat que vous menez ?

A. V. : En tout cas nous constatons régulièrement, dans nos rencontres avec les médias, qu'aucune des adhérentes brestoises ne s'exprime en breton ! Il n'est cependant pas fortuit qu'une association comme Rien Sans Elles se soit construite dans le Finistère. Et le groupe du Sud est davantage traversé que le nôtre par les engagements identitaires de certaines de ses adhérentes. Au moment de la marche mondiale, nous avons tenté, sans résultat, de nous connecter avec des Irlandaises. Cependant l'idée même d'un collectif Femmes d'un bout du monde qui tendrait régulièrement la main à d'autres femmes davantage victimes de violences et de privation de droits est fortement marquée par notre identité finistérienne. Notre combat peut à l'occasion se colorer d'une spécificité bretonne, particulièrement dans les formes conviviales qu'il adopte. Mais il ne prend pas sa source dans une analyse d'une condition particulière de la femme en Bretagne.

Chroniques de l'air du temps

De Porto Alegre à Brest

Danièle Prunnaud

Danièle Prunnaud vit à Brest depuis une dizaine d'années. Elle est jardinière indépendante.

"La lumière est une brouette que pousse
pousse un nouveau-né."

Camille Bryen.

De retour de Porto Alegre, la question récurrente est : pourquoi est-on allé là-bas ? Pourquoi le 1^{er} Forum Social Mondial s'y est-il tenu ? Pourquoi la démocratie participative y est-elle active ? Pourquoi ? Pourquoi ? Autant demander pourquoi l'air est du temps ? Et continuer pêle-mêle pourquoi la résurgence des langues minoritaires, pourquoi brûla-t-on avec des sourires moustachus les semences d'OGM dans ce champ brésilien, dans un lieu-dit Não me toque ("Ne me touche pas" sic), pourquoi relit-on *Encore* et voit-on rééditer de nouveaux écrits de Lacan, pourquoi cesse-t-on de manger certain bœuf, ou certains yaourts, manifeste-t-on pour l'eau ici comme au Brésil, fait-on un jeûne contre un changement de POS, pourquoi se fédèrent-elles, au plan européen, les associations qui remettent à l'honneur les jeux traditionnels, pourquoi la progression géométrique des cours de danses bretonnes et des lieux de Festou-Noz, pourquoi ce questionnement pertinent, loufoque et joyeux sur soi, ce réapprovisionnement de l'espace communautaire, de la revendication, et de la fête, et cette mondialisation de la citoyenneté ?

L'être humain serait-il enfin en train de ne plus perdre la mémoire, en train de "défendre son patrimoine et matrimoine", de voir que le roi est nu, et que l'union fait la force ? À condition que cette force, mobilisée, marie "gagner" avec "grotesque", comme dans le jeu du tir à la corde où précisément ceux qui l'ont emporté, dans l'élan, tombent sur les fesses !

Au Brésil, à Porto Alegre, on n'est pas sitôt arrivé que chacun vous demande avec espièglerie : "...alors : vous allez vouloir rester !?" Ils sont si à l'aise avec leurs métissages, ils aiment tellement leur ville, leur gestion participative du budget municipal, qu'ils espèrent faire des émules. En janvier c'était le plein été de l'hémisphère austral, 33° à l'ombre, de violents orages vers le soir qui faisaient reluire les feuilles vernissées des magnolias, et chassaient les minuscules oiseaux hors des corolles pourpre ou corail des hibiscus. Ces hibiscus qui bordent les rues avec opulence.

Porto Alegre, ville moderne de plus de un million d'habitants, où les lotissements essaient de battre de vitesse l'établissement sauvage des abris de tôle et de carton...

Des douze jours que j'ai passés, je suis marquée de manière indélébile.

Par les images de la faim

C'était un jour de fête ; repas populaires en plein air, à l'ombre d'un pont. Dans la chaleur et la soif, nos assiettes étaient encore pleines, laissées. Brusquement une femme jeune, debout devant moi. Elle était si près, j'ai sursauté. Le plat de côte, que j'avais tronçonné en gros morceaux, gisait quasi intact dans le sang, sur l'assiette en carton blanc. Elle avait un garçon un peu grand, quatre ans peut-être, dans les bras, à califourchon sur sa hanche déjetée. Elle a tendu la main. Je n'ai pas réfléchi, je lui ai tendu l'assiette qu'elle a prise.

Là, cette jeune femme, qui portait sur la hanche un enfant, comme il m'arrivait de porter les miens, quand, devenus un peu lourds le creux des bras ne suffisait plus pour les transporter par jeu. Elle, le portait une partie du jour. Il avait l'air absent ; le regard éteint ; apparemment nulle envie de descendre, de courir ; elle, mêtisse foncée, cheveux très courts, crépus, une mâchoire si préminente, un air si sauvage, que j'imaginai avec douleur des générations d'errance.

Elle a reculé à plusieurs mètres et, à son tour, m'a dévisagée, visage de côté.

Avec impudeur, avec idiotie, je me posai la question : pourquoi ne me regarde-t-elle pas avec autant de respect que moi ?... de respect ? est-ce que regarder est respectueux... ?

L'assiette, qu'elle semblait oublier, tenue serrée contre sa poitrine, à l'oblique, dégoulinait sur son T-shirt clair. Elle me lançait un regard à la fois vide et violent ; une revendication aigüe à une question informulable.

Complètement impréparée, me raccrochant à des structures mentales autres et familières, je pensai : quel dommage : un si bon jus, et un T-shirt sali. Et je la regardais hébétée.

Elle a détourné son regard, a saisi un morceau au hasard et l'a porté à sa bouche avec une voracité brutale et dédaigneuse, puis plus lentement en a donné un à son enfant.

Gardant la même distance, elle est passée devant nous. Elle s'est éloignée sans nous voir davantage.

Par la désinformation

Deux jours avant le Forum Social Mondial les médias en faisaient toujours l'impasse ; il faut dire qu'ici en Europe, à part certaines radios (Daniel Mermet), *Le Monde*, *Libération* et *La Vie*, on a assisté à la même dichotomie de l'information, certains journaux ne parlant que du Forum Économique de



Une rue au centre de Porto Alegre



Couverture d'un des programmes de présentation du Forum de Porto Alegre

Davos. Deux jours après le départ des milliers de délégués et journalistes étrangers de Porto Alegre, l'un des quotidiens les plus lus proposait à ses lecteurs une "compréhension objective" du Forum Social, et à ce sujet donnait une adresse de site internet, identique... sauf deux lettres finales en moins... ce qui faisait automatiquement tomber sur leur site fallacieux, au contenu que l'on imagine...

De même les agendas des réunions de budget participatif ne sont pas relayées par la presse locale...

Par la violence

Les deux seules familles françaises que je rencontrai, revenant de Brésil m'avaient averties : voitures volées. Je laissai donc caméscope, appareil photo ; je choisis d'être involable, ne partant qu'avec un magnéto de poche, une paire d'espadrilles aux pieds, tout juste ce qu'il me fallait pour me laver et me changer, et le passeport collé au ventre. Néanmoins les grilles au moindre bâtiment, les gardiens aux villas les plus simples, les agents à cheval innombrables dans tous les parcs, les précautions, recommandations, récits... on se dit : est-ce cela demain, partout... ?

Mais c'est aussi l'avertissement de la violence que j'ai trouvé.

Exemple : Je demande à Vilma, après qu'elle a raconté les sept années de luttes et l'obtention, au travers des communautés de quartier, de la construction, enfin, d'un lotissement avec égouts et eau potable : "Vous partiez gagnante ?" Elle éclate de rire : "Je parlais le dos au mur !" À cinquante ans elle et son mari vivent aisément, mais partagent ce coin de chaussée défoncée avec celles et ceux qu'elle connaissait avant que sa situation financière ne s'améliore : avec ses voisins de squatt. Que fait-elle ? "J'étais couturière ; puis je me suis spécialisée [...]" Elle est couturière de "fantasia", et me montre avec émotion une vidéo de "ses" carnavales...

Je veux assister à une réunion de délégués de communautés qui se tient ce soir dans une lointaine banlieue ; jusqu'à tard dans la nuit je serai escortée, pour raisons de sécurité, par deux jeunes femmes brésiliennes, inconnues la veille ; nous prendrons trois autobus (car elles non plus ne connaissent pas bien le coin), nous serons accompagnées par une troisième, inconnue un quart d'heure avant, qui au lieu de rentrer chez elle à la sortie de son travail, cherchera joyeusement dans un dédale de collines sur une vingtaine de kilomètres, et nous déposera en voiture au lieu-dit.

Mon avis est partisan, subjectif ; en quoi ai-je une juste intuition ? Il ne fait, pour moi, aucun doute, quittant Porto Alegre, que le 1^{er} Forum Social Mondial ne s'y est pas tenu par hasard.

Coup de projecteur sur les organisateurs : le Mouvement des Sans-Terre, Via Campesina, le Monde Diplomatique, la municipalité de Porto Alegre. Ce qui ressort des ateliers et assemblées animés par les deux premières organisations, c'est que le Brésil est emblématique de la nécessaire réforme agraire qui puisse permettre l'émergence d'une population en autosuffisance alimentaire et la fin de l'exode rural vers les bidonvilles des mégapoles. Ce qu'a réa-

lisé le Monde Diplomatique ? L'accélération de l'information. Ce que présente la municipalité de Porto Alegre, c'est l'exemple éclairant d'une démocratie participative. C'est-à-dire non pas de mesures sociales qui préviennent avec plus ou moins d'à-propos, et avec paternalisme, des menaces de rupture de l'ordre social, mais qui redonnent systématiquement parole et pouvoir de décision aux communautés de quartiers, ou aux assemblées thématiques¹. Toutes ces assemblées sont composées de délégués élus des communautés ; fonctionnaires, techniciens de la ville viennent les former, les informer et leur rendre des comptes, à la demande des quartiers, forme politique mise en place et suivie de près par le maire et ses adjoints, qui se rendent plusieurs soirs par semaine (!) à ces réunions disséminées en 16 secteurs géographiques découverts suivant les desiderata populaires.

Ainsi la violence, les revendications urbaines et sociales se verbalisent et sont régulées et hiérarchisées par la population elle-même. De surcroît une éducation politique est à l'œuvre : puisqu'il faut bien rechercher les causes des dysfonctionnements restants.

Résonance :

à Brest, à la Fac Segalen aussi ont lieu de bien passionnants débats : ce 30 mai Ricardo Petrella, évoquant le Forum Social Mondial, le définissait comme la première conscience citoyenne mondiale réagissant contre la mercantilisation des rapports humains, et en résumait la signification : "c'est la revendication au droit à la vie" ! Allant plus loin avec le public il épingla "la gargarisation incantatoire" et la manipulation par lesquelles le "Marché" tente de transformer la masse d'acheteurs potentiels : les images publicitaires donnent à celui qui les voit une image telle que de citoyen il n'existe plus qu'en tant que "consommateur (solvable), actionnaire (capitalisable), producteur de revenus qui seuls lui confèrent son statut social".

Autre actualité ; simplement littéraire ? Avant qu'on ne réédite d'autres *Écrits* de Jacques Lacan, (dans une typographie serrée, grise, et assez peu "jouissive", ce qui est une injure à l'auteur...), quelques lignes de *Encore*² :

[...] savoir la différence qu'il y a de l'utile à la jouissance. L'utile, ça sert à quoi ? C'est ce qui n'a jamais été bien défini en fonction du respect prodigieux que, du fait du langage, l'être parlant a pour le moyen. L'utilisateur veut dire qu'on peut jouir de ses moyens, mais qu'il ne faut pas les gaspiller. Quand on a l'usufruit d'un héritage, on peut en jouir à condition de ne pas trop en user. C'est bien là qu'est l'essence du droit - répartir, distribuer, rétribuer ce qu'il en est de la jouissance.

Qu'est-ce que c'est que la jouissance ? Elle se réduit ici à n'être qu'une instance négative. La jouissance, c'est ce qui ne sert à rien.

Je pointe là la réserve qu'implique le champ du droit-à-la-jouissance. Le droit n'est pas le devoir. Rien ne force personne à jouir, sauf [...]

Un glissement au cours des âges s'est fait, glissement qui n'est pas

¹ Sur les problèmes transversaux d'une municipalité, tels que les transports, la gestion des déchets, l'eau, etc.

² Editions du Seuil, collection Champ Freudien, 1975, p 10

progrès, mais contour, qui, de la considération de l'être qui était celle d'Aristote, a conduit à l'utilitarisme de Bentham, c'est-à-dire à la théorie des fictions, démontrant du langage la valeur d'usage, soit le statut d'outil. C'est de là que je suis revenu interroger ce qu'il en est de l'être, du souverain bien [...].

Quelques semaines auparavant, fin avril, à Lesneven, avait eu lieu une rencontre entre des responsables européens désireux de créer un bureau de coordination européenne pour les jeux traditionnels et populaires. Un livre, édité par la FALSAB, interpelle en écho :

"Le combat culturel n'est pas entre le palet breton et le tsan de la vallée d'Aoste, ni entre le gouren et la capoeira. L'opposition actuelle est plutôt entre les jeux populaires et le principe de l'accomplissement sportif, de la même façon qu'entre la fête populaire et la parade..."

Et aussi : "intellectuels et administratifs [...] déniaient] au concept de l'identité populaire une base réelle". Il y aurait "seulement la culture de l'élite d'un côté, et de l'autre la culture industrialisée des masses, et les deux sont sur la voie de la mondialisation vers une uniformité globale où "n'importe quoi fonctionne" ("anything goes"). Les massacres ethniques récents ont été une conséquence de systèmes antérieurs où l'on déniait aux peuples leurs identités culturelles, et où on voulait les remplacer par des images uniformes d'êtres humains abstraits, l'Homo Sovieticus référé explicitement à l'Homo Olympicus. En contraste, le jeu populaire est caractérisé par la rencontre de la différence, par la rencontre de l'autre. C'est ici que l'on trouve la capacité à contrôler la violence (et non dans le sport mondialisé qui exacerbe les chauvinismes)". C'est au contraire "le droit à la différence [qui] est une voie alternative de paix [...]".

Dans la fête populaire, "le jeu nous dit l'histoire de l'élévation et du changement [...] donne la chance d'entrer dans la peau d'un autre.

Par la festività, les gens célèbrent que la vie a une signification" [...]"

À Porto Alegre, fin janvier, on préparait le carnaval, "a fantasia" comme ils l'appellent. La chorégraphie, contrairement à ce qu'il subsiste ici de carnavales, en est très élaborée, laps de temps (70 à 80 mn) par "écoles", espace (rues et croisements), thèmes, personnages, chars, interprétation ; ce qui implique une mobilisation pluri-hebdomadaire pendant un an, une rigueur, une gestion des conflits sérieuse et festive ! Les Écoles de Samba de chaque quartier rivalisant avec les autres sont des écoles de la joie, de la discipline, du dialogue pour organiser, gérer l'argent et le temps, répartir les tâches collectives et individuelles dans les ballets de la "fantasia". On y apprend à réussir un projet, à faire confiance à l'imprévisible improvisation de chacun.

On a travaillé "um ano inteiro, p'ra fazer a fantasia, e tudo se acabar na quarta feira..." ("on a économisé une année entière, pour la samba du carnaval, et que tout s'achève le mercredi..." extrait de la chanson du film "Orfeu Negro").

Un après-midi dans l'Université catholique qui accueillait le Forum Social Mondial, un jeune couple silencieux attendait, comme moi, l'ouverture d'un atelier sur la réforme agraire. J'engage la conversation ; ils sont uruguayens ; je découvre avec stupeur leur rage contre la PAC européenne qui introduit un

³ Les Jeux traditionnels en Europe. Ed. FALSAB, 2001, pp. 258-252. Voir, dans ce n°, la note de lecture concernant cet ouvrage.

protectionnisme que les marchés par ailleurs refusent aux pays pauvres ; brusquement le jeune homme se tourne vers moi et, lâche, sec : "Vous, les Occidentaux, vous n'avez de tout temps cherché qu'à conquérir..."

Aujourd'hui, je repense à eux, aux paysans sans terre rencontrés sur les champs qu'ils squattent au risque de leur vie, à mes amies brésiliennes inconcuses, solidaires, rieuses, partageant alors qu'on ne se reverrait plus, préparant dans les quartiers qu'elles habitent le retour des réunions annuelles du budget participatif, triant pour le dîner du soir les haricots rouges des cailloux mêlés, riant aux éclats, encore.



"ORÇAMENTO PARTICIPATIVO" : budget participatif. "A CONQUISTA DO ESPAÇO DEMOCRÁTICO" : La conquête de l'espace démocratique. "Regimento Interno" : règlement intérieur. "Critérios Gerais, Técnicos e Regionais" : Critères Généraux, Techniques et de Secteurs Géographiques. Ce règlement intérieur du budget participatif de la municipalité de Porto Alegre est édité à chaque fin d'année pour l'année suivante et distribué à tous ses habitants. Il contient notamment : La charte de Porto Alegre, le Règlement intérieur du conseil du budget participatif, les Critères généraux (population, carence de services...), les Priorités thématiques des secteurs (assainissement, crèches...), En 4^e de couverture, on peut lire : "Municipalité de Porto Alegre ; Là où la participation crée la démocratie".

Figures féminines de Bretagne

Anne Guillou

Marion Dutour est étudiante en sociologie à l'Université de Laval au Québec. Elle vient d'obtenir une bourse doctorale du Centre de Coopération Universitaire franco-québécoise à Paris pour mener, durant six mois, une recherche sur la femme bretonne. Son professeur, Alain Dumas, lui a recommandé de prendre contact avec le laboratoire de Sociologie, et me voilà chargée d'une doctorante affichant un projet ambitieux. Je crains que le temps imparti à la jeune femme ne la laisse sur un sentiment d'insatisfaction. Sa présence en Bretagne lui permettra seulement de passer en revue les images et les prénotions qui s'attachent à la femme bretonne, sans lui donner le temps nécessaire pour construire une recherche innovante...

Dès le premier entretien, je lui ai fait part de mes doutes : après vingt-cinq années d'observations, de lectures, de conversations, d'interrogations sur les femmes bretonnes, je ne suis plus sûre de rien. Ont-elles une identité particulière, ou bien, entretenant une représentation commune à tout être féminin, se distinguent-elles seulement par un ensemble de traits culturels dus à l'histoire, la géographie, les modes de vie, les rapports sociaux, les idéologies propres à la société bretonne ?

Lorsqu'il s'agit d'étudier les conditions d'existence d'un groupe particulier, les agricultrices ou les ouvrières, les femmes de pêcheurs ou d'artisans, les religieuses ou les assistantes sociales, je suis moins démunie. Car, dans cette approche de groupes vivants et bien repérés dans la géographie sociale, on ne risque pas de s'enliser dans une vaine recherche de l'essence féminine bretonne du fait qu'on s'applique surtout à mettre en lumière ce qui fait l'originalité de leur vie commune. Comment les voit-on ? Quels modes de vie privilégient-elles ? Quelles ressources ont-elles mobilisées pour obtenir un statut, voire une place au soleil ? De quels atouts bénéficient-elles dans leurs négociations privées et publiques ? Quel bénéfice retirent-elles d'un état de dépendance passé sous silence, avoué ou affiché ?

Marion la Québécoise affirme qu'elle veut aller au cœur de la question, dépasser les contingences, déshabiller les femmes et les structures qui les enveloppent, pour atteindre "la femme", la permanence de l'être féminin qui vit dans cette aire culturelle qu'on nomme la Bretagne. Ceci ne simplifie pas ma tâche.

Je sais seulement que les écrivains, les érudits, les militants, les chercheurs parfois, ont beaucoup écrit sur la femme bretonne et son aïeule la femme celte. Ont été érigés en vérités des stéréotypes qui tiennent lieu aujourd'hui d'éléments constitutifs de l'identité féminine bretonne. C'est ainsi que

l'on mêle fiction et réalité. Mais, entre Marion et moi, se met en place un point d'accord, un point d'accord sur les mots : l'identité est une représentation, une manière de voir, de dire, de décrire. Grâce à cette convergence de vues, un cheminement devient possible, sans risque de s'enliser dans la poursuite de "l'âme féminine bretonne". Une fois ce point admis, on peut s'adonner à l'étude des représentations. Comment voit-on la femme bretonne ? Comment la décrit-on ? Comment souhaite-t-on qu'elle soit ? qu'elle se comporte ?

Je propose à notre Québécoise l'étude de quatre figures qui s'inscrivent dans l'espace et le temps bretons : dans leur diversité, elles incarnent certains aspects de la représentation féminine en Bretagne. Un peu comme si j'invitais la voyageuse à entrer dans quatre foyers de mes amis, en lui recommandant l'observation et l'interrogation méthodiques des personnes. Le souvenir de telles figures féminines, puisé dans le florilège des femmes bretonnes remarquables, nous est parvenu à travers les siècles. Construites et produites à une époque donnée, dans un contexte donné, elles inspirent encore aujourd'hui, malgré le temps écoulé, une sorte d'intérêt, voire d'empathie. Elles témoignent de conduites, de convictions, de dispositions, d'idéaux pour le moins étranges, et ont su attirer sur elles l'admiration, voire une certaine vénération, ou, au contraire, la dénégation ou le rejet. Passons donc en revue nos quatre figures, nos "icônes" de femmes bretonnes.

La sainte

Éclipsée plus tard par des émules laïques, la sainte mérite évocation, tant il apparaît que la société bretonne l'a reconnue dans ses apparitions multiples. Certains vont même répétant que la société bretonne d'aujourd'hui résiste, mieux que les autres, à l'effacement des empreintes spirituelles et des croyances. Malgré la multitude des entreprises de désacralisation, de laïcisation, la sécularisation des esprits est loin d'être achevée. On est même entré, affirmation d'autres, dans une nouvelle ère de sacralisation des objets, des lieux et des personnes.

La figure de la sainte ouvre la galerie des portraits soumis à l'étude de Marion Dutour. Et, pour amorcer notre investigation, nous nous rendons au sud de la commune de Guiclan, dans le pays de Léon, appelé plus prosaïquement Nord-Finistère, où se dresse une fontaine dédiée à Marie-Amice Picart. Le souvenir de cette femme, née dans le sud de cette paroisse en 1599, a résisté au temps, puisque les personnes âgées disent avoir toujours voué un culte à cette sainte locale. C'est à ce modeste lieu sacré que les croyants, en quête de santé et de guérison, se rendaient. Ils y exprimaient leurs vœux et leurs espoirs. Aux abords de la fontaine, nouvellement restaurée dans la prairie où la pieuse fillette gardait le troupeau de vaches, Marion Dutour s'imprègne du récit. On doit au Père Maunoir, un missionnaire prédicateur du 17^e siècle, qui l'aurait rencontrée en 1649, une courte biographie rédigée dans le but exprès d'édifier les femmes. Récemment, Yves Miossec, né lui aussi à Guiclan, a repris les données fournies par Maunoir et a livré une monographie

intitulée *Guiclan, une vieille paroisse bretonne*¹ : la figure de Marie-Amice Picart réapparaît là dans toute son exemplarité. On parle d'une "humble fille de la campagne, qui fut connue dans le diocèse de Léon, dans celui de Cornouaille, et même dans la France entière, puisque sa mort fut relatée dans la Gazette de France du 24 septembre 1653".

"Cette fille étrange, à la foi inébranlable, au caractère fortement trempé, austère et dure pour elle-même, pleine de courage et de patience, d'abord dans la pauvreté et la misère, puis dans la souffrance physique et morale qui dura pas moins de dix-huit ans, connut un destin extraordinaire : par sa piété, par son dévouement, par sa charité, par son intelligence et son bon sens, elle attira sur elle l'admiration d'un grand nombre de gens de toutes les conditions sociales, tout en provoquant, au même degré, le mépris et la haine d'un aussi grand nombre de gens qui ne lui ménagèrent, des années durant, ni les calomnies, ni les persécutions" (Miossec, p. 105).

De 1599 à 1635, Marie-Amice partage la condition des paysannes. Placée comme servante à sept ans, elle garde le troupeau de vaches de son maître, Christophe Abgrall, paysan-marchand toilier. Adolescente, elle revient chez ses parents et y mène une vie de labeur et de prière, se gardant de la danse et des plaisirs faciles, assistant chaque jour à la messe. Robuste, elle aime les travaux durs, apprend le tissage du fil de lin en méditant le sermon entendu le dimanche dans l'église de Guimiliau, plus proche de son village que celle de sa paroisse, Guiclan. Elle se confesse au recteur de Guimiliau, qu'on sait docteur en Sorbonne, et elle l'interroge sur des questions de théologie, sans jamais avoir entrepris de telles études. À vingt ans, elle repousse les riches prétendants qui demandent sa main, car elle a fait le vœu de rester vierge. Elle se rend chaque année aux pardons du Folgoët, de Lambader, et à d'autres encore. C'est en rentrant de l'une de ces pieuses démarches qu'elle fut victime d'une grave agression, infligée par un jeune noble débauché, et qui la laissa meurtrie de profondes blessures physiques et morales.

Pour la paysanne, commence alors une vie étrange. Un dimanche, elle s'évanouit durant la messe et, revenue à elle, refuse toute nourriture. C'est le début d'une période de troubles, faite de visions, d'apparitions : la sainte fille est marginalisée. Un religieux de Saint-Pol-de-Léon lui recommande de quitter son village et de s'installer dans cette ville épiscopale où elle pourra bénéficier des conseils de prélats disposés à répondre à ses interrogations.

Malgré ses réticences à quitter sa mère (son père est mort depuis de longues années), elle s'y rend et poursuit sa vie de mystique. Refusant toute nourriture, s'alimentant de la seule communion, elle est prise en charge par des dames pieuses auxquelles les prêtres l'ont recommandée. Son existence se consume en méditations et, la veille des fêtes des saints martyrs, son corps se couvre des stigmates et des blessures qu'ils ont endurés. Après la souffrance physique vient le temps de l'exaltation spirituelle, suivie de jours d'accablement où le doute l'habite. Les dignitaires de l'Église sont attentifs aux faits étranges qu'elle endure ; ils la protègent contre les sceptiques et d'éventuels persécuteurs. Qui ne vont pas manquer de se manifester, à la fois parmi les servantes tentées de crier à l'affabulation, et en la personne de certains prêtres contrariés par les révélations de cette femme.

À 53 ans, après une longue agonie et dans un état d'angoisse profonde, Marie-Amice meurt et sa dépouille est inhumée dans la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon. Plus tard, une plaque commémorative sera fixée sur le mur de la maison de Kergam où elle est née. Sa renommée grandit encore après sa mort et son culte a traversé les siècles. Une fontaine fut dressée dans la prairie, sur le lieu même de sa vie laborieuse et méditative. S'il est vrai que des travaux agricoles ont ébranlé l'édifice, il a été reconstruit au nom du souvenir.

Nous quittons la fontaine de Marie-Amice pour Saint-Pol-de-Léon. Pendant tout le trajet, Marion Dutour est intarissable sur les phénomènes psychiques imputables à un jeûne prolongé. Elle a connaissance des ouvrages de médecins et de psychiatres qui traitent des effets de la sous-alimentation ; elle tente alors de donner à l'état de la mystique bretonne une explication de nature psycho-physiologique. Dans un état de sous-nutrition aggravée, l'imagination et l'inconscient se libèrent : dans le cas de cette femme, ses délires ne pouvaient porter que sur sa culture religieuse.

Le message que les prélats ont voulu transmettre à travers elle n'est pas dénué d'une réelle force, puisque la mémoire de notre mystique n'est pas tout à fait tombée dans l'oubli. Pareille figure, promue par le clergé, illustre bien le processus de construction de l'exemplarité. Toute la panoplie des saints, célèbres ou méconnus, relève du même cheminement. Mettre en exergue des vies exemplaires est l'un des ressorts de la pédagogie religieuse et renvoie au mode d'apprentissage habituel des sociétés paysannes : "Regarde, et fais comme moi", qu'il s'agisse d'habileté manuelle ou d'élévation de l'âme. L'exemplarité ici est dans le renoncement à la vie. Une vie exemplaire, c'est une vie de ferveur spirituelle. Le corps est tout juste bon à être éreinté par le travail - c'est le sort de la plupart des femmes -, ou alors il disparaît dans un jeûne sans fin. La fécondité elle-même, pourtant exaltée par un clergé soucieux de peupler le Royaume de Dieu, est concurrencée par un état supérieur, la virginité et le renoncement à toute œuvre de chair.

Nous nous penchons sur la dalle humide qui recouvre la sépulture de la sainte et que le peuple des fidèles et la foule des visiteurs d'aujourd'hui piétinent distraitement. La figure de Marie-Amice est l'illustration d'un idéal fabriqué à l'intention des femmes : la fécondité spirituelle au prix d'une stérilité charnelle, la fréquentation des clercs au prix de l'éloignement des gens de sa condition. À l'époque, Michel Le Nobletz et le Père Maunoir entreprenaient une action de christianisation des masses paysannes : cette croisade religieuse supposait des relais pour la diffusion de leurs messages. Des historiens ont souligné que l'on a pu faire appel aux femmes, les meilleures initiatrices de la foi chez les jeunes enfants. Certains prédicateurs ont vu en elles des médiatrices et des auxiliaires de l'enseignement religieux. Des femmes pieuses ont été appelées à commenter les *taolennou*, ces tableaux d'instruction chrétienne destinées à encourager les conduites vertueuses et à condamner les comportements païens et délictueux.

Le modèle proposé et transmis par les prêtres, par les biographies qu'ils ont composées, fut entendu en Basse-Bretagne. Je remarque que ce sont des

hommes qui ont inventé le mythe de Marie-Amice. Ce sont des hommes qui ont rebâti la fontaine démolie. C'est un homme qui, récemment, a mis en place un pèlerinage de Guimiliau à Saint-Pol-de-Léon, sur les pas de Marie-Amice Picard. À croire que cette figure sublime leur plaît profondément.

Sans aller jusqu'aux extrémités atteintes par Marie-Amice Picart, beaucoup de jeunes Bretonnes, jusqu'au milieu du vingtième siècle, s'engagèrent dans la vie religieuse. Renonçant à fonder une famille, elles se dévouèrent à l'éducation des enfants de celles qui ne pouvaient atteindre cet état supérieur.



Le destin de Marie-Amice révèle un autre message donné par la société bretonne et qui conserve encore aujourd'hui quelque écho. Ce message, le voici : il y a du bonheur à servir le Maître. Mieux, il y a un réel profit. Et c'est là la véritable vocation des femmes. Certes, au cours des siècles, le Maître a changé d'identité, mais la force des recommandations destinées aux femmes est encore perceptible. On les estime à leur place de médiatrices, d'intermédiaires, de répétitrices, de réparatrices des divergences d'une société parfois difficile à contenir. Plus qu'elles ne contestent l'ordre social, elles le servent. Et si elles s'accrochent de cette position, c'est que, depuis la nuit des temps, leur parvient cet écho : servir comporte des récompenses, des gratifications insignes. C'est l'une des raisons de la convergence de leurs engagements professionnels. Et si elles ont renoncé aujourd'hui au bonheur posthume d'être inhumées dans la cathédrale, elles apprécient de leur vivant de se placer aux carrefours des jeux de pouvoir.

La "brigande", chef de bande

Marion Dutour, l'étudiante québécoise, ne savait pas grand-chose de sa célèbre homonyme, Marion Tromel, dite du Faouët. Après la sainte, elle consent à se pencher sur la dévoyée, et une promenade dans la ville de Quimper fut l'occasion de brosser le portrait de cette femme peu commune qui séduit encore. C'est à Quimper en effet que prend fin la vie aventureuse de Marion du Faouët, pillieuse de maquignons et de négociants aux bourses rebondies et inspiratrice de plusieurs biographes dont deux femmes qui lui ont consacré, récemment, un ouvrage chacune. À la plume d'Agnès Audibert-Pain, ethnologue et psychologue, l'on doit *Marion du Faouët*² et à celle de Margot Bruyère, *Les aventures de Marion du Faouët*³. En 1755, condamnée à être pendue et brûlée, Marion affronte la mort réservée aux errants qui vivaient de rapines et bafouaient l'ordre des choses. On remarque ses cheveux roux et ses yeux gris. La sorcière qui se penche sur ses premiers années prédit à la fillette un avenir tumultueux : "Marion Tromel, Marion du Faouët, pouvoir et liberté, argent et amour, sang et chagrin ; qu'elle se méfie du feu, de Quimper viendra le malheur". Sans doute, les Marion du Faouët furent-elles nombreuses, mais l'histoire a retenu celle qui connut le destin le plus spectaculaire, marqué par un long combat contre la loi et ses représentants.

² Éditions Alain Bargain
Le Faouët

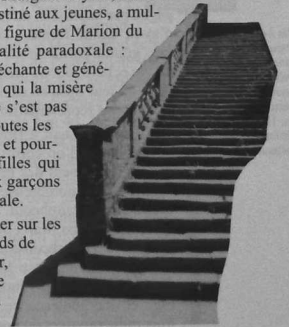
³ Liv'Éditions,
Le Faouët

À l'opposé de la sainte, Marion, la "brigande" dénonce le système injuste qui maintient les pauvres dans leur condition. Le spectacle de sa famille indigente, la découverte des inégalités, alors qu'elle est placée dans une famille aisée, alimentent sa révolte. Le père absent, puis disparu, n'a pas aidé la fillette à intégrer la loi, et sa mère, indirectement, la dirige vers une autre voie. Vendeuse ambulante, la mère fréquente foires et pardons, Marion dans ses jupes. Elles circulent parmi les camelots et les merciers, les tenanciers de jeux de hasard, les vagabonds et les journaliers. Il y a tant d'or dans la poche des gros fermiers. Voler les riches n'est pas un péché, car s'ils sont riches, c'est qu'ils ont prélevé cette richesse sur la sueur des pauvres. Marion a une certaine idée de la redistribution sociale. Elle adopte un procédé efficace, servi par son esprit rusé et son intelligence. Les lascars de sa compagnie, habiles de leurs mains, rapides quand il s'agit d'échapper à la maréchaussée, sont enrôlés en une bande dont elle devient la tête et la trésorière. Larcins et vols, emprisonnements et relâches ponctuent leur chemin.

Marion du Faouët est sensible à l'organisation sociale. Elle a un sens politique affirmé. Elle vole pour les pauvres et s'auto-proclame "déléguée à l'ordre sociale". Les chemins de la forêt balisent son terrain d'action. Son rêve, qui est encore aujourd'hui celui des enfants de prolétaires, est d'installer sa mère, puis ses enfants, dans une vie confortable. Elle se durcit à l'ouvrage, devenant impitoyable pour les faibles. Chef de bande, elle hait la couardise des hommes et leur audace mesurée. Mais les forces de maintien de l'ordre finissent par avoir raison d'elle. La voilât captive, emmurée. Au fond de son cachot, elle nie l'évidence et refuse d'implorer le pardon. Elle a vécu l'amour sans le mariage, la liberté sans limites, l'échange sans contrat. Elle a gagné souvent et, finalement, perdu.

L'étudiante Marion n'est pas sans connaître des histoires comparables mais elles mettent en scène des hommes, des bandits au grand cœur, des voleurs sublimes, rarement des portraits de femmes. Margot Bruyère, l'auteur de l'ouvrage *Les aventures de Marion du Faouët* destiné aux jeunes, a multiplié les occasions de rencontre avec les élèves. La figure de Marion du Faouët les enchante et les émeut par sa personnalité paradoxale : femme intelligente mais analphabète, tour à tour méchante et généreuse, une sorte de Robin des Bois en jupons, pour qui la misère justifie le vol. Jusqu'à dix ans, tant que l'esprit ne s'est pas accommodé de la pesanteur de la règle, il y a dans toutes les filles une Marion qui sommeille, ni fée, ni sorcière, et pourtant plus qu'une femme. Battante, elle plaît aux filles qui rêvent de mener leur bande ; intrépide, elle plaît aux garçons et, aujourd'hui, tous sont sensibles à l'injustice sociale.

Marion Dutour ne résiste pas à l'envie de cheminer sur les pas de la brigande magnifique. Au Faouët, aux abords de la chapelle Sainte-Barbe, sur le monumental escalier, sous les halles au grand toit d'ardoises de la petite ville, dans la forêt de Pont-Calleck, on entend un murmure, celui de la révoltée que la mort a apaisée.



La militante

Nous poursuivons notre pérégrination dans cette galerie de portraits de femmes de Bretagne. À Brest, sa ville natale, nous avons quelque peine à découvrir la rue qui porte son nom. Marion l'étudiante s'étonne que la ville lui attribue une si petite voie. À croire que son évocation pourrait choquer les riverains ! Pourtant, notre persévérance est récompensée : il y a bien une rue Nathalie Le Mel à Brest. À Morlaix, sur le plateau, la rue qui porte son nom est parallèle à celle dédiée à Louise Michel, et la reconnaissance populaire semble y être plus franchement exprimée.

Longtemps, Nathalie Le Mel fut ignorée de ses compatriotes bretons. Si l'on excepte les historiens, les militants, les fervents de culture révolutionnaire, peu d'hommes et de femmes connaissent son étonnante vie. Le temps, les hommes, les femmes et les institutions, ont effacé jusqu'au souvenir de son existence. Pourtant, sa vie fut exemplaire, mais cette sorte de sainte laïque n'a pas eu la faveur du peuple croyant. Nathalie n'était pas du bon côté de la barrière. Une amie de Saint-Thégonnec, la cinquantaine bien sonnée, me rappelait il y a peu, alors que je recueillais sa biographie, un fait qui éclaire l'état d'esprit du monde rural. Appelons cette amie Marie-Louise. Après son mariage avec René, en 1967, et leur installation sur l'exploitation familiale, Marie-Louise, formatrice en agriculture, est tentée de s'engager, comme René, dans les organisations syndicales liées à la profession. Une injonction pressante de sa belle-mère, ponctuée de : "Et rappelle-toi ce qui est arrivé à Louise Michel !" stoppa net son projet. Marie-Louise, qui ignorait l'existence de la grande Commune, fit des recherches : elle comprit que sa belle-mère avait des lettres, mais aussi des principes bien arrêtés. Une jeune femme n'a rien à faire dans les instances de débat, de réflexion, de contestation.

Le parcours de Nathalie Le Mel, le bras droit de Louise Michel pendant la Commune, a longtemps été ignoré. C'est à Eugène Kerbaul, un militant gagné par la passion de la recherche historique au soir de sa vie, que l'on doit d'avoir donné forme à cet itinéraire étonnant qui court sur un siècle⁴. Si la plus grande partie de son existence se déroule hors de Bretagne, cette histoire de vie éclaire tout de même, et de façon particulière, notre propos. L'oubli des êtres ou leur mise en exergue, sont socialement construits et également significatifs des représentations en vigueur dans une population.

Nathalie naît à Brest le 26 août 1826 : son père Alain Duval est corroyeur et fils d'un corroyeur de Landivisiau. Les corroyeurs sont spécialisés dans le traitement des peaux. La ville de Landivisiau comptait, au début du 19^e siècle, de nombreuses tanneries. La mère de Nathalie, Catherine Hardy, originaire de Paimboeuf, tiendra plus tard un bistro, place Médéance à Brest, rebaptisée place Marcellin Berthelot, aujourd'hui disparue dans la redéfinition de la ville reconstruite. C'est là (son emplacement est approximativement celui de la place Marc Sangnier aujourd'hui) que se tenait un marché destiné aux paysans venus des confins brestoïses. Nathalie y vécut "une enfance sage et une adolescence studieuse". À cette même époque, Brest comptait trois mille ouvriers du port, et le paysage social de l'enfance et de la jeunesse

⁴Nathalie Le Mel, une bretonne révolutionnaire et féministe, secrétaire de l'Union des Femmes de la Commune de Paris, 1871, auto-édition d'E. Kerbaul, 1997

de Nathalie était fait de travail et de grèves, de solidarité et de luttes. Elle fut témoin des efforts accomplis par les assemblées charitables qui tentaient de soulager la détresse humaine, sans toutefois s'attaquer aux véritables causes. La ville de Brest reçut 511 insurgés de 1848, arrêtés et condamnés par l'Instruction militaire aux pontons de la rade.

Scolarisée à une époque où les filles l'étaient peu, Nathalie épouse à 19 ans, Adolphe Le Mel, ouvrier relieur, qui lui apprend le métier. Après la naissance de leur fille Aglaé, le couple quitte Brest pour Quimper où ils ont en gérance une librairie doublée d'un atelier de reliure. Nathalie s'instruit à la presse socialiste. On la dit "exaltée, avec des allures d'indépendance". Le milieu commerçant quimpérois (qui ne l'aime guère), ses idées politiques et l'attrait de la capitale, peut-être des affaires déplorables, se conjuguent pour amener le couple et leurs trois enfants à déménager pour Paris en 1861. Nathalie y connaît Pindy, militant brestoïse émigré, et les frères Varlin, relieurs. Dès leur arrivée dans la capitale, elle est engagée dans un atelier de reliure où, dira plus tard un rapport de police, "elle lisait à haute voix les mauvais journaux". Durant les grèves de 1864 et 1865, elle prend une part active au mouvement. Ce qui semble le plus urgent à ses yeux, c'est de "nourrir les gens et les éduquer politiquement, secourir l'apathie des gens écrasés de misère". Pour aider les ouvriers, Nathalie, qui a une conscience politique structurée, ne se livre pas au brigandage comme Marion, mais devient la gérante du restaurant populaire La Marmite, où les travailleurs trouvent "une nourriture saine, de provenance avouable, et répartie entre tous au prix coûtant". Adolphe Le Mel ne partage ni les idées ni le dévouement de son épouse à la cause ouvrière. Il voudrait bien lui interdire toute activité militante (la loi lui en donne le droit), mais il y renonce. Il sombre dans l'alcoolisme et le couple se disloque.

Vientent les jours tragiques de 1870. Le chômage se joint à la pauvreté ordinaire pour aggraver la détresse ouvrière. Assiégé puis bombardé, le Paris populaire s'insurge et proclame la Commune le 17 mars 1871. L'idée des chambres syndicales féminines a fait du chemin. L'Union des Femmes, qui a comme Secrétaire Nathalie Le Mel, défend celles qui souffrent d'une double exploitation, des outrages et de l'agressivité masculine. Puis "elle enregistre les citoyennes prêtes à servir aux ambulances, aux fourneaux et aux barricades". Désormais, la résistance armée à l'occupant prussien a besoin de tous les bras, et la Bretonne de 1 m 40, "combative, énergique, lucide et désintéressée", tient avec 120 femmes la barricade de la Place Blanche, se replie sur celle de la Place Pigalle ; puis elle est arrêtée et emprisonnée. Embarquée sur la frégate La Virginie avec Louise Michel, elle partage l'exil des bannis de Nouvelle-Calédonie, après cent jours de navigation. Le bagne dura six ans. Nathalie, bénéficiant d'une amnistie, retrouve Paris à 52 ans. Devant les prises de position de plus en plus radicales de Louise Michel, Nathalie prend ses distances et reprend sa lutte pour l'instauration d'un parti ouvrier structuré, alors qu'elle gagne sa vie comme plieuse de journaux à l'Intransigeant. "Par la noblesse de leur caractère et la profondeur de leurs convictions, Louise et Nathalie étaient bien de la même race.



Mais Nathalie avait certainement plus de bon sens", écrit l'un de leurs compagnons de route.

Sa fille Aglaé est décédée, ses garçons ont disparu. C'est sa petite-fille qui prendra soin d'elle, tandis qu'elle se consacre à la renaissance du syndicalisme, sans oublier la cause des femmes. Sa petite-fille disparaît à son tour. Alors, vieille et aveugle, elle entre à l'hospice d'Ivry à 90 ans, en 1916. Elle y survivra cinq ans et, le jour de son enterrement, le 9 mai 1921, le convoi funèbre de cette femme "sans profession" ne comptera que trois personnes, dont la fille d'un militant qui a relaté l'événement dans l'*Humanité*.

Marion l'étudiante est émue par ce magnifique récit. Nous quittons la rue Nathalie Le Mel que nous trouvons bien étroite, au vu de la grande figure qu'elle évoque. Mais la voilà tout de même sortie de l'ombre. L'engagement féminin n'est plus tabou. Il le fut longtemps. La fonction maternelle, placée au centre de la vie des femmes, est censée absorber toutes leurs énergies. Elles sont dispensées de penser l'organisation sociale dans laquelle, il est vrai, à l'époque de Nathalie, elles demeurent asservies. L'histoire de l'émancipation des femmes est aujourd'hui écrite, la lente émergence des citoyennes, connue. La lenteur des forces révolutionnaires à reconnaître, puis à combattre l'oppression des femmes en dit long sur l'aveuglement des sociétés. Les sociétés paysannes sont les dernières à admettre l'idée même d'égalité des droits. La sensibilisation des femmes bretonnes à l'égalité des chances hommes/femmes fut tardive. Ce retard est dû, en premier lieu, à la force de l'Église qui œuvra longtemps au maintien des femmes dans une position de sujétion. Le clergé installa solidement une idéologie de la conservation sociale : "Chacun à sa place, à son rang" et l'épouse à côté. Bénéficiaient d'une relative visibilité l'épouse du notable, sa mère et sa fille. Mais la distinction sociale dont jouissaient ces dernières ne leur venait ni de leur travail, ni de la mise en œuvre de leurs talents.

Une seconde cause à l'émancipation des femmes en Bretagne est à mettre au compte du récent phénomène d'urbanisation. L'extension du fait urbain est récente et, longtemps, les représentations de la ville ont été des images d'étrangeté, de danger. Le "rester entre-soi", préconisé comme devoir filial, s'est avéré un principe de sécurité qui sécrète ses effets pervers. Il installe la pauvreté et la médiocrité dans les maillons les plus faibles. On l'a dit depuis longtemps, la ville libère, et la grande ville libère grandement. De même qu'on ne devient jamais vraiment adulte si on demeure chez ses parents, de même un enracinement sans infidélité à son terroir ne permet guère une émancipation de l'être. Le passage obligé par la grande ville a tenté bien des femmes et a soutenu leur émancipation. D'autres y ont été contraintes. Les plus démunies surtout, celles qui n'avaient rien à perdre, ont pris le chemin de fer qui fut aussi le chemin de l'exil. Prendre en main sa destinée, choisir son parcours, prendre des risques n'est toléré que depuis une période tout à fait récente chez les femmes. Le discours le plus légitime dans les familles s'enrichit de recommandations de prudence, de renoncement, de conservation. Il y a de la noblesse à envisager ce que les autres envisagent pour vous.

Marion Dutour semble de plus en plus absente. À la fascination qu'a exercée sur elle la grande Nathalie, font suite de longs temps de silence. Puis elle sort de sa réserve et bafouille quelques mots : "C'est pareil chez nous !" Et ce qui pouvait, à première vue, la satisfaire, semble la décontenancer. Bien des schémas d'interprétation seraient transposables, dit-elle, dans sa société d'origine. Qu'à cela ne tienne, j'encourage Marion à mener une investigation comparative, d'autant plus riche. Elle reste perplexe, semble accablée. Elle lutte contre elle-même. Elle doit faire le deuil de son idée de départ, une idée forte qui l'a portée depuis longtemps, qui lui a donné l'énergie nécessaire pour faire des dossiers, abandonner son petit ami pour six mois. La quête de cette femme bretonne, unique, irréductible à toute autre, supposait un bouleversement dans sa vie. Elle en a pris les moyens, elle a osé la rupture, le bagage, le voyage. C'était le prix de la connaissance.

Maintenant, à la réflexion, les contours de cette mythique femme bretonne s'estompent. Elle redevient diaphane, impalpable, indéfinissable. Il y a dans les grands-mères et les mères québécoises quelque chose des grands-mères et des mères d'ici. L'Église, là-bas, semble avoir été embaumée par les mêmes thuriféraires, et les femmes également invitées à procréer au-delà de leur désir.

À force d'éducation idéaliste et exigeante moralement, on a fabriqué, de part et d'autre de l'Océan, des escouades de filles dociles et dévouées, des mères fertiles, des nonnes patronnes d'institutions rigides, et des travailleuses sans faiblesse. C'est ainsi, dit-on, que l'on bâtit les pays faits pour durer.

La femme au rouleau

Le séjour de Marion touche à sa fin. Des centaines de pages de notes alourdiront son bagage. Cependant, une certaine confusion subsiste dans son esprit. Un inconfort l'habite. Je la rassure. C'est un état normal connu de tous les intellectuels, le doute. C'est une maladie contagieuse, mais non mortelle, qui l'habitera désormais. Elle sera à la base de ses tourments comme de ses plus grandes joies.

Pour la distraire et remplir mes devoirs de tutrice, je lui suggère, avant qu'elle ne s'envole pour le Québec, de visiter les enclos paroissiaux qui sont une curiosité du patrimoine architectural breton. Je lui signale aussi que de ces églises et de ces paroisses sont parties de vaillantes familles, soutenues par des prêtres à l'esprit missionnaire, pour les terres proches du Saint-Laurent, comme celles, plus lointaines, du Manitoba. Beaucoup d'entre elles y ont fait souche. D'autres se sont disloquées et certains de leurs membres, inaptes à une telle rupture, sont revenus vivre dans leur paroisse.

L'intérêt de Marion pour la Bretagne renaît. Elle dévore les brochures et les plaquettes qui l'informent sur cette aventure bâtisseuse qui court du 16^e au 18^e siècle. À Sizun, nous voilà face à "la femme au rouleau". Personne n'a pu la dénommer autrement. Sentinelle incrustée à l'ossuaire, à hauteur d'homme, elle semble posée là pour dénombrer les visiteurs. Elle est aussi

vieille que l'édifice, achevé en 1588, et garde le silence parmi les rubans entrelacés et perlés, les pilastres et les cariatides. Au-dessus d'elle, les apôtres, habillés des pieds à la tête, le Credo en écharpe bien lisible, reconnaissables à leurs attributs traditionnels, sont en représentation perpétuelle.

Pour elle, pas de draperies mais une nudité à peine dissimulée par une sorte de rouleau de papier qu'elle tient à bout de bras, à la hauteur de son ventre. Je plaisante avec Marion. "Elle vient de passer sa thèse et de recevoir son diplôme !" La jeune étudiante réplique : "Elle aurait pu s'habiller pour la circonstance !" Sans doute la représentation est-elle de nature plus complexe. Quelle est donc l'intention du sculpteur du 16^e siècle ? Le rouleau ne porte pas d'inscription, on n'y lit aucun message, mais un losange est taillé, comme une fenêtre ouverte sur la connaissance.

C'est dans l'ouvrage *Enclos paroissiaux, Livres de bois, livres de pierre* de l'Atelier de Recherche Sémiotique³ qu'une interprétation de "la femme au rouleau" est proposée. On ne lit aucun message sur le parchemin, parce que la connaissance est cachée, qu'il faut la construire, qu'elle n'est pas donnée, immédiate. Ce rouleau, posé à hauteur du ventre, signifie que le savoir vient de l'intérieur ou qu'il doit être incorporé, ingéré, pour exister réellement. On peut imaginer que sur le rouleau sont consignés les actes de la vie, d'où procède la véritable connaissance et la parole humaine. Le sculpteur inspiré livre sur la façade de l'ossuaire deux états de la parole : l'une éclatante et symbolisée par le Credo, proclamée théâtralement par des apôtres en déclamation, l'autre silencieuse, mystérieuse, qu'il faut aller chercher en soi-même.

La véritable connaissance est le fruit d'un apprentissage qui passe par le corps tout entier, et non seulement par le corps réduit à la tête ou au tronc. Si la parole de la femme a désormais un sens, c'est qu'elle est passée par elle-même, digérée en quelque sorte. Ce qui nous touche chez ce sculpteur génial, c'est d'avoir choisi une femme pour dire une vérité universelle. Sans doute a-t-il joué de la fonction maternelle, immédiatement lisible : la vie sort du ventre des femmes. Il poursuit ce qu'on a oublié dans les siècles suivants : la connaissance aussi. Et cette femme au rouleau exhibe "le résultat d'une longue délivrance et d'un harassant tiraillement vers la lumière. Or, en portant ce livre qui est le livre de la vie, son misérable petit tas de secrets, de doutes et d'angoisses, c'est elle-même qu'elle porte ; de sorte que s'il y a naissance, c'est naissance à elle-même par la parole, c'est-à-dire " connaissance "".

Saisies par la force de l'image, nous voilà réconciliées avec les enclos qui regorgent de maternités triomphantes et de "pietas" douloureuses. La femme au rouleau réhabilite toutes les femmes, les mères de familles nombreuses et les femmes stériles, les filles consacrées et les filles dévoyées, les jeunes apprenties et les vieilles pleines de sagesse. La parure des femmes est leur connaissance, elle descend comme une tunique jusqu'à leurs genoux. Leur parole, qui n'est nullement une péroraison, les habille, et cette parole a un sens, car elle est passée par elles-mêmes.



Dans l'avion qui la ramène au Québec, Marion, les yeux fermés, semble somnoler. En fait, elle travaille, récapitule, agence la moisson de données accumulées, données qu'elle a extraites du socle breton. Comment ordonner ce qui lui paraît épars, dépareillé, dispersé ? Tragédies et après bonheurs, espérances et désespoirs, colères et abandons, les chapitres ordinaires de la vie des êtres visités, variations improvisées de l'humaine condition. À quelques détails près, le destin est identique. Entreprendre et se résigner, négocier et subir, rêver et exécuter, une besogne toujours imparfaite pour croiser, au moment, un regard indulgent, un sourire d'enfant, un désir d'homme. Derrière les couleurs et les formes qui habillent les femmes en Bretagne, un schéma unique, une trame universelle.

(Photos de l'auteur)

Je rassemble mon corps

Séverine Baur

Séverine Baur est née à Paris en 1974. Elle suit des études de Lettres Modernes à Montpellier où elle crée une association de réalisation de spectacles. Elle parcourt ensuite l'Europe du Sud et développe en parallèle un artisanat d'art itinérant. Elle est l'auteur de nombreux textes et nouvelles et a écrit un roman poétique : *Le Bleu immense*.

La terre grossit à l'horizon. Je la regarde avec beaucoup de calme en écoutant le vent gonfler la voile. Cet endroit m'attend, je sais que tous les endroits sont bons. Tous les chemins vont de la vie à la mort et je n'ai plus peur de me tromper. Le temps s'est confondu avec le ciel. Je vis en boucles depuis des jours et des jours, dans l'immuable.

Les fumées sortent de la terre. C'est l'aube avec le froid et la lumière pâle, l'engourdissement des bras et des jambes. La chaleur du lit encore dans le corps. Il n'y a jamais de silence en mer, toujours le bouillonnement autour, la rumeur sourde de l'océan, les cliquetis du bateau.

La terre avance en rêve. Muette. J'ai l'impression d'être immobile dans la contemplation de ma destinée. De là où je suis, la terre oscille au rythme du bateau. J'ai le cœur qui bat.

À l'aube... Une nouvelle terre, une nouvelle vie. C'est étrange comme les grands changements dans la vie surviennent souvent le matin, avec le soleil naissant. Je me demande quel jour nous sommes. Il y a si longtemps que j'ai quitté le monde des horloges.

Face à cette terre, je remonte les siècles. Ma vieille âme plombe le soleil. Tout est rouge. J'ai de vieilles rides au cœur, je le sens toujours vibrer dans la solitude de la mer. J'étais pirate, j'étais gitan et l'océan est le même. J'ai déjà parcouru ces miles, mon sang me le dit. Il reconnaît les vagues de cette partie du monde. L'âme a ses sentiers battus, ses aimantations, elle revient sur les ses lieux d'échec et de gloire pour y déposer d'autres bagages. Je sens la lumière sur mon visage et mes mains tremblent devant tant de lumière.

Cette terre toute proche dans les frissons de l'aube et des songes.

Cette terre mi-rose, mi-mauve, comme une grosse bête assoupie dans le creux d'une vague.

Cette terre suspendue dans le ciel, mes yeux pleins de fatigue et pleins de force. Ce n'est encore que l'esquisse d'une terre, un écran sombre dans l'horizon. La goutte de rosée s'étire au bout de la feuille, elle tombera au premier rayon de soleil.

Une terre équilibriste dans le balancement du ciel et de la mer, s'agitant au gré du vent, disparaissant dans la brume au crépuscule pour surgir comme un fantôme blanc, humide et fraîche dans la lueur de l'aube. La terre irréaliste, comme l'oasis dans le désert, le mirage de mes jours de solitude... à force de tant l'attendre, à force d'imaginer sa courbe noire et ses filets de nuages accrochés aux montagnes. La terre montre les dents avec ses pics déchiquetés, les lances de bambou pointées vers le ciel les nuits d'orage et le grondement lourd de l'océan au loin.

La terre gercée, mordue et l'immense silence, après, dans la déchirure, l'immense silence et les yeux inquiets derrière les portes et les bouches fermées. La terre injectée de sang. La terre ventre ouvert sous la pluie. La terre des chutes et des recommencements et les ombres le longs des murs, la peur du ciel, la grande punition de Dieu, le silence devant les mystères et les doutes. Les yeux roulent dans le tonnerre, les genoux ramassés sous le menton, la croix sur le cœur. L'attente interminable, le tambourinement de la pluie sur les crânes, les feuilles, les tombes.

Petite terre perdue dans l'horizon, toi qui te lève dans mon œil bouffi de sommeil, souris au ciel ! Il fait beau aujourd'hui. Fais éclater tes rires et tes rares fleurs. Les hommes piochent ton ventre et les enfants, en file, tous en couleurs, chantent ton nom "Gaïa, Gaïa". Ton nom leur fait l'effet d'une formule magique avec un grand mystère derrière et ils chantent "Gaïa, lève-toi" avec la légèreté d'un merle. L'air vibre de ton nom et tu trembles sous les pas des enfants.

Les vieux sourient "Gaïa n'est pas oubliée". Gaïa, brûle ses champs, Gaïa pleure et se cache dans les plis de la mémoire et les enfants chantent sans savoir, sans rien savoir.

La terre est si loin et si proche, dans les nuées de mouches et de fruits pourris, dans l'humus et la pierre. Cette terre de l'aube, accrochée aux vagues et à la brume, je crois la rêver. Elle balance ses hanches, ensorceleuse de coquillages et de feux follets, danseuse orientale aux chevilles chargées d'argent, clignotant comme un phare, jouant avec ma solitude de marin, éphémère et inaccessible.

Lentement la terre a grossi. Lentement, je suis venu à elle, toutes voiles dehors, comme un bateau au ras de l'eau. Mon cœur léger avec un amour tenace qui n'a jamais voulu me lâcher et qui me sifflait à l'oreille lorsque je prenais la mer "Ne te trompes-tu pas de direction ?"

Mais j'aimais battre la vague et claquer du vent, jouer avec le sel sur ma peau. J'aime l'océan, l'exigence qu'il impose, l'immensité de la courbe, le ricanement de la vie et de la mort, accrochées l'une à l'autre comme deux sœurs jumelles. Et tous les marins le diront, cette petitesse, l'humilité. L'éphémère absolu se glisse dans le rayon vert, indiquant une nouvelle direction et la terre tourne différemment depuis.

La terre lentement s'étire dans le sommeil, s'ébroue de mille gouttes d'eau, ouvre un œil glauque dans le froissement des feuilles et m'apparaît simple et belle dans sa tenue de jour.

Comment exprimer? Quels mots désignent l'anxiété et la joie, le gris et le rose, le soleil et la nuit, mes perceptions infimes de cette terre qui s'éveille en secouant ses ailes?

Je sais qu'au bout, il y a les hommes, tous les autres "moi", et les autres en dehors de moi. Je vis les derniers instants où je peux m'approprier l'horizon. Bientôt, il faudra partager. Il faudra quitter ce dialogue lourd qu'on entretient avec soi-même dans les vertiges de la mer, dans l'irrésistible solitude où on se fait un ami d'un oiseau de passage. Il faudra quitter le chant incessant de la mer et du vent, quitter le claquement des vagues, quitter ce corps endurci, râper la corne de mes mains. Mes pensées tourbillonnent comme le vent en haut d'un mât. J'ai envie de rompre avec cette solitude. Maintenant que je suis devant la terre, je suis étrangement calme. Elle est là, toute proche, un tronc tape ma coque. Je rassemble mon corps. Une grande paix en moi.

Être femme et poète

Nicole Laurent-Catrice

"Je m'excuse de m'exposer ainsi devant vous ; mais j'estime qu'il est plus utile de raconter ce que l'on a éprouvé que de simuler une connaissance indépendante de toute personne et une observation sans observateur". C'est avec l'aval de Paul Valéry que j'ose évoquer brièvement ci-dessous mon parcours en poésie, supposant qu'il est assez représentatif du statut de la femme créatrice.

Paul Valéry,
Variétés,
Gallimard

1. Le temps de l'innocence

Tout enfant j'ai aimé la poésie. J'allais voir à la fin de mon livre de français ces textes rimés et rythmés qui me parlaient plus que tout autres, mais ils n'étaient pas au programme et n'étaient là, semble-t-il, que comme un ornement, cependant j'avais un livre de poésies, que j'avais pris à ma sœur, et dans lequel je lisais auprès de ma mère dans nos moments d'intimité. J'écrivais de petits textes que je cachais dans ma serviette de table. Il est important que nous retrouvions ce temps d'innocence.

2. Le temps incertain

J'ai surtout écrit en pension (de 9 à 13 ans) et cela avait partie liée avec le chagrin et le mal être. Là, la poésie est devenue une activité publique. On savait dans l'école que j'écrivais "des vers" et parfois des élèves m'en demandaient. À l'adolescence j'ai écrit encore mais de façon cachée ou pour quelques amies et je me souviens que c'était considéré comme quelque chose de bizarre. J'étais la seule, jusqu'à l'Université, à écrire de la poésie dans mon entourage. J'écrivais également mon journal. Ceci est important car il fut en quelque sorte cause de la rupture. Je suis tombée un jour sur un jugement définitif d'un écrivain important et respectable qui disait en substance que le journal intime était bon pour les jeunes filles mais qu'il devait être abandonné très vite dès qu'on passait aux choses sérieuses. Je ne sais vraiment plus qui était cet homme, ni la phrase exacte mais je me souviens de la brûlure et de mon acquiescement honteux. Sitôt mariée, du jour au lendemain pour ainsi dire, j'ai cessé toute activité d'écriture.

3. La rupture

Outre ce que je viens de dire, les raisons de la rupture sont multiples. Le fait de partager tous les lieux de vie avec quelqu'un, même quelqu'un qu'on

Née dans le nord de la France, Nicole Laurent-Catrice a été professeur d'espagnol de 1962 à 1967. Elle fut secrétaire des rencontres poétiques internationales de Bretagne de 1983 à 1993. Poète et traductrice, elle a dirigé et animé l'espace Orphée aux Tombées de la Nuit de Rennes de 1984 à 1997. Elle a publié notamment *La Sans Visage* 1996 (éd. Ere) et plus récemment *Métacritique* aux éditions de l'Arbre à paroles, 1998 (10 recueils de poèmes au total). Elle a récemment traduit des poètes lituaniens et dirigé la publication de cette traduction (*Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui*, éd. du Petit Véhicule, Nantes 1997).

aime, empêche le recueillement et le secret nécessaires à l'élaboration d'une écriture. Un certain état de fusion affective empêche aussi l'émergence d'une parole personnelle. D'autre part, je l'ai dit, l'écriture avait partie liée avec le malheur (la pension, le malaise de l'adolescence, les chagrins d'amour). Mariée, j'avais la vocation du bonheur et devais être une femme s'occupant de son ménage et de son mari et plus tard de ses enfants.

Je ne savais pas non plus si j'étais vraiment faite pour écrire. La phrase de Rilke à un jeune poète me trottait dans la tête : "Suis-je vraiment contraint d'écrire?" car une certaine expérience de l'écriture au temps où j'étais étudiante m'avait beaucoup isolée et j'avais eu parfois la sensation que j'allais vers une sorte d'enfermement qui pouvait conduire à la folie.

Une saine réaction d'équilibre et une volonté de bonheur m'ont donc fait cesser toute activité littéraire pendant douze ans. Douze années pendant lesquelles je n'ai pas écrit une ligne, mais mis au monde et élevé cinq enfants.

4. Le déclin

Je me rappelle que le déclin se produisit un jour où je réalisai que j'écrivais une lettre avec l'encre de mon mari. Moi qui avais toujours écrit à l'encre noire, je m'étais mise à écrire avec ce qu'il y avait dans la maison, à savoir de l'encre bleue, son encre. L'encre est éminemment symbolique, mais sur le coup ce fait très réaliste m'a fait prendre conscience que je n'étais plus moi. Tous les poètes que je lisais auparavant, je les avais abandonnés, les mots ne tournaient plus dans ma tête et je n'étais plus qu'une machine à laver, torcher, tricoter, cuisiner...

Je me rappelle encore le premier jour où je me suis mise à l'écoute des mots dans ma tête. Je promenais un de mes enfants dans une poussette sur un trottoir plein de gravier. Je crois que si je m'en souviens aussi bien, c'est probablement que la difficulté à avancer et le crissement des roues correspondaient à la difficulté d'assembler les mots et à leur manque de musicalité. Une autre fois, mon mari étant parti trois jours, je m'étais mise au défi d'écrire pendant ce temps-là. Mais la machine était trop rouillée et je ne pus que reprendre mon journal, abandonné de nouveau aussitôt après. Il a fallu attendre la naissance de mon cinquième enfant et la volonté affirmée (cela n'est pas forcément indépendant) de ne pas en avoir d'autre pour que je me rende à des réunions de poètes et ouvre mes cahiers de poèmes.

Quand je vois le parcours des écrivains, je m'aperçois que beaucoup d'entre eux sont allés vers des aînés qui les ont encouragés, conseillés. Or ce sont toujours ou presque des hommes. Une jeune fille qui se tourne ainsi vers un écrivain confirmé risque plus de se faire draguer que conseiller, elle est donc très seule à se débattre dans son désert de jeune écrivaine. Il a fallu attendre, après ces douze années de silence, ma rencontre avec Angèle Vannier, notre grande poète surréaliste aveugle, pour qu'enfin quelqu'un me conforte dans ma vocation, croie en moi, et m'amène à pousser ma réflexion sur le rôle de la femme et sa condition d'écrivain.

5. La remontée

Je sentais de plus en plus nettement que j'avais abdiqué une part de moi-même en abandonnant la poésie. Je me remis à écrire, avec d'énormes difficultés dues au fait que pendant trop longtemps j'avais refoulé toute tentative d'expression personnelle. Je laissais s'enfuir tous les mots, toutes les idées sans les retenir. Il m'a fallu de longues années pour que peu à peu je prenne l'habitude d'écrire ces mots, ces rythmes que j'avais dans la tête. J'ai commencé à noter, avec des mains mouillées bien souvent, sur ce qui me tombait sous la main, bande de journal, liste de courses souillée. Puis j'eus enfin un petit carnet dans mon sac pour recueillir quelques bouts de phrase, quelque bricbe musicale. Ce n'est qu'au bout de sept ans que je publiai mon premier vrai recueil chez Guy Chambelland : *Paysages intérieurs*.

Il ne faut pas croire que la partie était gagnée. Chaque fois que je me mettais à une table pour écrire, j'avais la sensation de manquer à mon "devoir d'état", de voler de l'attention à mon mari, à mes enfants. C'est un sentiment que les femmes qui travaillent disent avoir souvent éprouvé. Alors, quand en plus on ne gagne pas d'argent et qu'on se fait plaisir, quelle culpabilité ! Trop souvent, je devais abandonner une cuisine en désordre, des lits pas faits, des pièces pleines de poussière pour pouvoir me livrer à ce que j'étais tentée d'appeler mon vice favori ! Cependant je savais que si je ne commençais pas ma journée par cela, je ne le ferais jamais. Je savais que cela m'était indispensable pour ne pas devenir une horrible bonne femme, acariâtre et aigrie. Heureusement, depuis, j'ai acquis quelque humour vis-à-vis de cette époque-là.

La seule excuse que je trouvais à ce temps volé aurait été que je sois un génie et reconnu comme tel. C'est ce que j'ai appelé le syndrome de Claudel (l'homme, je précise, et non Camille). C'est-à-dire : on peut prendre du temps pour écrire si on est suffisamment génial pour pouvoir témoigner de ses convictions et aider les autres par son œuvre. C'est dire que je ne m'accordais pas encore le droit d'écrire, je le donnais à quelqu'un d'autre, qui n'était pas tout à fait moi, un homme et un homme de génie ! En même temps, paradoxalement, je m'insurgeais contre l'idée de poésie engagée, que j'appelais poésie inféodée.

La deuxième étape de cette remontée fut d'accepter de ne pas être Claudel, mais moi-même. Ce qui m'autorisait à écrire (et à publier) était le sentiment qu'en m'exprimant moi, j'écrivais aussi les tourments, les joies, les interrogations de l'autre. "ô insensé qui crois que je ne suis pas toi". Je souhaitais aider d'autres par ma parole comme la parole d'autres poètes m'avait aidée, moi. Ce n'était pas si modeste que cela et le regard de l'autre, des autres, était fondamental pour me libérer du soupçon de paresse ou de complaisance. Décidément ce regard-là avait la vie dure !

Troisième étape de cette remontée : se permettre d'écrire, même si ce n'est pas génial, même si personne ne le sait, même si on ne sait pas ce que cela produit sur le lecteur, même s'il n'y a pas de lecteur.

Écrire parce que on se sent fait pour cela, parce que sans cela on est un mort-vivant. Parce que l'écriture est une façon d'aborder la vie, le monde et de les ressentir à la puissance deux. Plus aucune auto censure pour donner l'image du "bon écrivain", du poétiquement correct. Tout ce qui remonte à la conscience contribue à l'édifice et le plaisir d'écrire s'installe.

Deux problèmes annexes viennent compliquer encore la vocation de poète de la femme. L'un est le manque de reconnaissance de la femme en tant que créatrice. Cela est flagrant chez les compositrices. Il en est de même en France pour les poète(sse)s, mais non les cinéastes ou les romancières pour lesquelles la tendance s'est déjà inversée. Bien souvent en France on m'invite à faire une lecture en tant que femme et non en temps qu'écrivain à part entière, pour faire un quota (qui n'est pas du 50/50 loin s'en faut, mais plutôt du 10%) et le temps de parole est réduit à la portion congrue. Quand inviterait-on telle ou telle pour la qualité de son écriture et ce qu'elle a à dire?

Lorsque j'ai cherché à faire éditer l'anthologie des poètes irlandaises que nous avions traduites Anne-Bernard Kerney et moi, je me suis entendu répondre par un éditeur, avec mépris: "Il n'y a que des femmes"! Lorsqu'il n'y a que des hommes, cela ne lui semble pas poser de problèmes. Et j'ai dû aller au Québec pour trouver un éditeur sans a priori.

Devant l'attribution du Prix Nobel de Littérature à Gabriela Mistral et plus près de nous à Wislawa Szymborska, j'ai entendu des écrivains et critiques dire: "Ce n'est pas de la poésie", ou "Elle ne mérite vraiment pas le prix Nobel", sans que ces remarques soient en rien justifiées par des arguments, si ce n'est leur misogynie inavouée.

L'autre problème est celui du nom. J'avais commencé à écrire sous mon nom de jeune fille. Puis j'ai publié mon premier recueil sous mon nom de femme mariée. Enfin les recueils suivants ont été publiés sous mes deux noms accolés. Cependant cela fait un peu long et de plus en plus, au moins pour ma signature, le nom de mon mari se réduit à une initiale et je retrouve presque mon patronyme. Cette évolution paraphique est le parfait décalque de mon évolution dans l'écriture.

Si j'écris depuis que je sais tenir un crayon, jamais je ne m'étais posé de questions sur mon identité jusque vers les années 80. C'est donc au niveau social, parfois éditorial, que le regard des hommes me catalogue "femme" plutôt que poète, ce qui trop souvent revient à dire inférieure. Ce que nous avons à dire, la façon dont nous le disons est-il donc si étrange, si étranger à la commune raison, si dérangeant qu'il faille toujours prendre des précautions et nous mettre dans une catégorie à part? Pour se défendre de cette discrimination, beaucoup clament haut et fort qu'il n'y a pas d'écriture féminine. Et pourtant les thèmes abordés et la façon de les exprimer ne peuvent être indifférenciés.

Quand j'écris, je ne me sens a priori ni homme ni femme. Je suis une personne, pensante, sentante, agissante. C'est avec mes expériences diverses: physiques, intellectuelles, affectives, esthétiques, religieuses, que j'écris; avec mes arrachements, mes doutes, mes peurs, mes émerveillements, mes gaietés. Mais, bien sûr, si j'écris sur la maternité, sur l'amour, ce ne peut être qu'avec ma sensibilité de femme. Je suis femme comme je suis blanche, européenne, du 21^e siècle, pas plus, pas moins.

En psychanalyse, on dit que l'écriture, c'est du corps. Comment mon écriture pourrait-elle être asexuée?

Mon territoire c'est ma langue
Femme des marges, des marches
de la margelle
je n'ai pas d'autre territoire
que mon puits

Ainsi au lieu d'être dans le ressentiment par rapport à la place qui leur est faite (ce qui serait encore une aliénation et un acte d'allégeance) il me paraît important que les femmes assument leur écriture, aussi bizarre et surprenante qu'elle puisse leur apparaître à elles-mêmes.

Qu'elles se posent comme écrivains à part entière.

Qu'elles revendiquent la forme de leur écriture.

C'est alors seulement que pourra s'instaurer un autre style que celui qui fait trop souvent la loi chez les éditeurs, et que la parole vraie, en prise sur la vie profonde se fera entendre.

2000/2001

nombreux. On attend avec impatience les prochaines expositions (et peut-être un ouvrage ?) qui devraient porter sur le thème qui l'occupe depuis quelque temps : le cheval et la femme. À suivre... En attendant, nous tenons à la remercier pour sa participation à ce numéro d'*hopala* !

© Michèle Le Braz



Repères

bibliographiques

Chevaux du bout du monde (Introduction par Jérôme Garcin), Rue des Scribes Éditions, Rennes, 1998 ;

Regard sur soies (dédicace de Jean-Claude Dreyfus), Rue des Scribes Éditions, Rennes, 1998 ; et aussi

Le Cheval, anthologie de textes et poèmes par Jean-Louis Gouraud, Éditions Favre, 2000 ; Karine Lou Matignon, *Sans les animaux le monde ne serait pas humain*, Albin Michel, 2000 ;

Jean-Louis Gouraud (avant-propos photographique de Michèle Le Braz), *Le cheval est une femme comme une autre*, Pauvert Édition, 2001.

Pour contacter Michèle Le Braz : tél. 02 98 46 50 93 courriel : michele.lebraz@wanadoo.fr

Novembre 1996, Paris. Dans une tour en béton de dix-huit étages, un appartement exposé à la fureur des hommes, suffocant dans l'anonymat et l'indifférence. Environnement tragiquement moderne.

Collision avec la violence, l'humiliation, la cruauté. Explosion d'une personnalité, écartèlement entre le désir de vie et celui de mort. Pour tenter de me reconstruire, je me réfugie dans le giron de la nature. Loin des bêtes sauvages qui rôdent dans les grandes villes. Des êtres humains, parait-il.

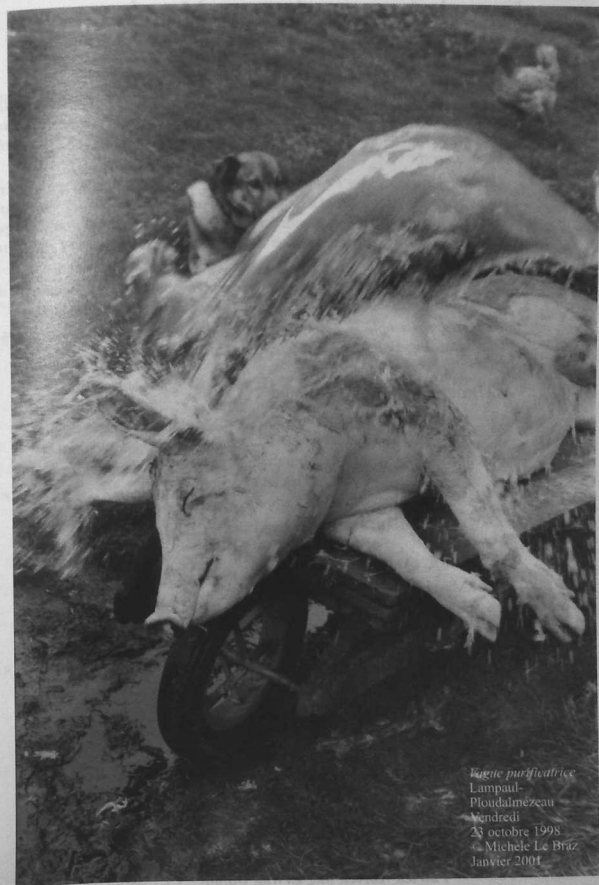
C'est alors que se produit une nouvelle rencontre avec l'animal. À travers la détresse de cris inacceptables. Violation de l'espace rural, atteinte à mon intégrité. Autre rendez-vous avec moi-même, avec mon vécu. Dans un long bâtiment en béton, un camp de la mort dissimulé au fin fond de la campagne morbihannaise.

Elle est là, assise dans l'inconfort de sa seule existence, et contrairement à ses compagnons de cellule terrifiés par ma présence, elle, l'innocente, la sans-nom, la bannie, me regarde avec sérénité*. Je lui parle, elle m'écoute. Je sais qu'elle va partir pour un long, un trop long voyage. Et, brutalement, je comprends qu'à travers ce face à face fortuit, je vais pouvoir montrer et, peut-être, comprendre l'indicible. Terrible miroir au teint blafard. Pendant quatre ans, le cochon fera partie de ma vie, il sera mon interprète pour dire l'enfermement, la promiscuité, le délit de faciès, l'abandon. Grâce à lui, je découvrirai le poids de la parole qui a tué l'image d'un être vivant et en a fait un stigmate de la déchéance, l'ascendant du regard qui peut construire ou détruire l'Autre, l'individualisme d'une société au comportement suiviste qui ne fait plus la différence entre l'apparence et l'essence. Une société trop soumise aux diktats de la mode, trop soumise au monde qu'elle crée.

Il me semble qu'à travers ce travail sur l'animal, je me suis approchée, au plus près, de l'être humain, l'authentique, le sauvage. Recherche de l'originel, d'une pure vérité, réflexion sur cette vertigineuse expérience qu'est la vie. Riche de mon seul scepticisme, je photographie pour comprendre au lieu de juger, en refusant de mentir sur ce que je sais, pour parler de tous, et à tous, d'une réalité sans laquelle mes photographies ne seraient rien. Mon expérience existentielle, l'errance, la rencontre et le hasard constituent le levain de ma création photographique.

À Brest, mai 2001

* Michèle Le Braz fait ici allusion à la truie en couverture de ce numéro d'*hopala* ! (n.d.l.r.).



Truie purificatrice
Lampaul-Ploudalmezeau
Vendredi
23 octobre 1998
© Michèle Le Braz
Janvier 2001



© Michèle Le Braz

L'êtré humain et l'animal... rencontre ou retrouvailles ?

Michèle Le Braz

Théâtre Équestre
Zingaro, Faculté Victor
Segalen de Brest,
Conservatoire de
l'Agriculture, Château
de la Roche Jagu,
Musée Vivant
du Cheval de Chantilly,
Bibliothèque d'Aix-en-
Provence (où elle était
tout récemment invitée
d'honneur
des rencontres intitulées
"Nous, les animaux") :
depuis deux ans,
Michèle Le Braz
la discrète expose et
explose. Son regard
photographique
sur le monde animal,
exigeant, plein
de tendresse mais sans
complaisance, étonne,
séduit, dérange,
interroge un public
toujours plus

"Tout mur est une porte"
Ralph Waldo Emerson (1803-1882)

Mars 1992, Saint-Samson, dans le Nord Finistère. Sur un petit bout de lande, suspendu dans le temps et préservé de la fureur des hommes. Paysage fabuleusement primitif.

Elle est là, assise dans le confort de sa beauté rustique, le regard mouillé de nostalgie, le crin étoilé de brume. Je ressens un sentiment étrange, une violente attirance envers cet être vivant qui semble m'attendre. Depuis combien d'années ? Ma seule certitude, à cet instant précis, c'est que nous devons nous rencontrer. Elle, Alizé, cheval de trait breton, et moi, femme perdue dans mes interrogations, dans ma solitude, errant en permanence dans mes doutes. Alizé allait être le délice d'un long travail photographique. Pour dire la nature à l'état brut, la sensualité des formes pleines, la nostalgie. Et, enfin, l'opportunité de pouvoir exprimer la puissance fertile du silence, de la lenteur, de la paresse. Grâce au cheval de trait, figure tranquille, symbole d'une force sereine, d'une vie corporelle totale. Animal libre et généreux. J'ai vécu une passion mystérieuse pour ces chevaux, je les ai photographiés pendant plus de six ans, du matin au soir, sous la caresse du soleil ou les morsures de la tempête, je leur ai parlé, les ai regardés vivre, les ai écoutés, j'ai partagé leurs siestes sur le matelas végétal. La peur a parfois été ma compagne, mais j'ai toujours aimé être avec eux, je retrouvais alors les joies de l'innocence, j'apprenais à mieux comprendre l'humain en observant cet animal qui m'aura permis de venir à ma rencontre.



© Michèle Le Braz

Le printemps des poètes/ Nevez-amzer ar Varzhed

hopala !, a-gevret gant Nevez-amzer ar Varzhed, a ro da skrivagnerien yaouank an tu da vezañ embannet. Setu ar skridoù loreet er genstrivadeg barzhonegoù brezhonek aozet gant Sked, ti ar yezh hag ar sevenadur breizhek e bro Vrest.

hopala ! s'associe au Printemps des Poètes, fête nationale de la poésie inaugurée en 1999, en offrant à de jeunes écrivains bretonnants l'opportunité d'une publication. Voici les poèmes lauréats du concours de poésie en langue bretonne organisé par Sked, maison de la langue et de la culture bretonnes du pays de Brest.

Le thème proposé cette année se veut en résonance avec l'actualité du Conseil de l'Europe qui a proclamé 2001 "Année européenne des langues".

Le jury, rassemblé le 28 mars, était composé des personnes suivantes : Ffran May, Angeline Le Brun, Charlez ar Gall et Fulup Plouzane.

ALC'HOUEZ AL LIVIOÙ BURZHUDUS

Ur wech e oa un enezenn
E lec'h ma oa kuzhet un alc'houez.
An alc'houez-mañ a oa burzhudus
Burzhudus rak, ur wech lakaet er genou,
E oamp gouest da gomz : an holl yezhoù...

Donasian, Jean-Félix hag Elisa – CE2 Skol Diwan Roazhon

AR YEZHOU FARSUS

Ma vefen eus Bro-Sina
E komzfen Sinaeg
Ma vefen eus Bro-Rusia
E komzfen Rusianeg
Ma vefen eus Bro-Vrazil
E komzfen Brazileg
Ma vefen eus Bro-Ganada
E komzfen Galleg
Ma vefen e Bro-India
E komzfen Italianeg
Ma vefen e Bro-Sina
E komzfen Portugaleg
Peogwir e plij din
Ober ar furlukin.

Patrick Abiven hag Erwan Billant – CE1 Skol Diwan Landerne

AR WEZENN O KOMZ GANT AN AVEL

Ur wezenn er prad a zo o ouelañ.
C'hoant he deus komz gant ar mor glas
Meur e bell emañ
Goude ar wezenn a grog da huñvreal
Emañ o nijal.
Ur wezenn vihan a zihun anezhi.
Ar wezenn vras eo.
Hag e flapont evel bugale er c'hlas.

Izold Guegan – Skol Diwan Montroulez

AR YEZHOU

Komz a ran saozneg
Arabeg ha sinaeg
Galleg ha brezhoneg
Met ar pezh a blij-din
Ar muiañ eo lâd d'an dud :
"serr da c'henou !"

AN ANVIOÙ HAG AR YEZHOU

Gaellig a gomz Gaellig
Brieg a gomz Sinaeg
Elisa a oar yezh Australia
Antonio a oar yezh Bro-Varoko
Ha me Mari hini bro Chili

Mari – CM1 Skol Diwan Roazhon

AR YEZHOU

Ar yezhoù a zo evel ar bleuniou
Al loar a zo klouar
Yezh ar wezenn a zo hini un enezenn
Yezh ar voull-douar a zo hini ar mouar.

Eloise – CE2 Skol Diwan Landerne

Arabad fazia !

Chanig Ar Gall

Au moment où l'influence orientale est plus vive que jamais, où le haïku captive plus d'un écrivain breton, où cette forme de poésie intéresse un certain public, on ne peut nier la répercussion de son importance. Je comprends bien que les poètes soient tentés par cette nouvelle forme d'écriture, ainsi que par des échanges internationaux. Personnellement, je me sens dépassée dans ces espaces courts où je n'arrive pas à trouver de plaisir immédiat, ni d'émotion, pour moi base de toute poésie. Il me semble que le breton, malgré sa richesse et sa musique, ne peut s'adapter à cette écriture tellement éloignée de notre esprit. Il tend à céder à une mode et, de ce fait, entre dans un jeu artificiel. Toutefois, il serait étrange de repousser toute forme d'évolution, de cheminement, de pensée, de style. Tant mieux donc si les haïku bretons font des heureux. Pour ma part, je crois qu'il me faudra attendre encore un peu.

N'em-eus ket lavaret morse ne oan ket a-du gand a re a skriv barzonegou berr, stumm an haiku ganto. Ar pezh a ra diouer din kentoh, eo ar feson da gompren seurt skridou, pezh a zo kuzet dindan ar gerioù, an uhelsoñjou.

Ar hiz a zo deut amañ ive d'ar varzed gand skwer an haiku, da skriva en eun doare all o menozioù evel ma ra ar Japoniz, dre ma cheñch ar Bed, liou ar Bed. Ne chom ket pep pobl en he arzoù he-unan, an dud en em gemmesk, an doareoù beva, an doareoù soñjal ive. Pep hini a gemer gand unan all pezh a gemer unan all gand unan all. Ar pezh a zo bet gwelet sklêr abaoe pell' zo gand ar zonerez, ar hiz gwiska, ar hiz c'hoariva, ar sportou. Den ebed ken ne huch pa vez gwelet war al leurenn binviji seni dihortoz : taboulinou Texas, hag all. Den ebed ne huch pa vez kinniget dañsou ispisial digomprenus a-wechou gand dañserien dam-noaz, pe noaz-pill, war eur zonerez di-aozet. Pa vez ! An dud a zered da weled, mall ganto dizolei eun dra nevez, diouz ar hiz. Red eo beza "in the wind !"; Daoust hag an arvesterien a lar beza kavet braodispar an traou-se, pe ne anzavont ket o gwirionez dezo ?

Red eo mond war raok ! Ya, med ez-poelleg. Klask mond donnoh-donna er sevenadur etrevroadel evid beza tostoh an eil d'egile, heb arzoù speredel kennebeud ? Pal ar 21st kanved? Ha posubl e vefe gwir ?



Koroll an haiku,
Kuniyuki Fujii,
éd. Skol Vreizh,
96 p., 1999

Hag an haiku neuze ?

Eur skritur nevez, (pe koz) deut deom euz pell Bro evid klask tostaad ouz Poblou ar Bed ? Tu a zo eveljust d'ober euriou gand pinvidigezioù disheñvel ! Skriva e brezoneg barzonegou hervez reolennoù an haiku, perag chom heb ben ober? Gand ma sav e spered al lenner eur blijadur glok ; da lared eo : plijadur an intent, drant, sklêr, savet dioustu en e benn hag en e galon.

Plijadur an daoulagad ive, hervez tresadennoù ar gwerzennoù. Med sioaz l'Arabad lakaad e renk haiku ar re a seblant din beza traou dister, div-laz, berr, heb an disterra gounid evid al lenner, nag e keñver ar menoz, nag e keñver ar varzoniez. Ar varzoniez da genta a zo gerioù, ment, lusk, heson ar gerioù.

Eul lezenn eo, evid pep yez. Ar gerioù klozet en eur frazenn a vez skoulmet en eur menoz. Gwelet vez dioustu pe hini eo pal ar skrivagner gand al lenner, pa vez hemañ skiant awalh da gompren etre daou her eveljust !

Se zo gwir evid pezh am-eus merzet a-hed ugent vloaz, da geñver an abadennoù barzonegou diouyezeg meus grêt dirak an dud.

Med, evid dizolei donder eun haiku, ez eo red beza ampart war sevenadur Bro-Japan, war perziou orin, ha dreist-oll temz-spered an dud se, disheñvel kaer o doare-beva, o doare soñjal diouz on hini. Ar vro, an natur, ar plant, an dud hag o relijion a zo eun tamm mad pell diouz on buhez deom-ni. Kredi a ran n'emaom ket gouest da bakaad, da beurdañva an elfennoù silet pe damveneged gand ar varzed japaneg, nemed eur sevenadur a vefe on hini hag a glotfe gand o hini dezo. Evidon-me, heb lavared a ran, poan am eus o ober gant seurt poëmoù. Chom a ran e diavêz dezo, o selled nemetken. Ne ya ket dañvez ar gerioù berr-se betek lakaad va halon da froma, na ma krohenn da gridienna, na va daoulagad da zourenni.

Pa n'emaom ket bamet gand eur barzoneg, pa n'em-eus ket eur blijadur wirion da santoud musik ar mentadur, braventez ar gerioù etrezo, pa ne red ket trivliadennoù en ma gwaziennou, pa ne santen ket eun hirradur-munut a-hed va hein, neuze ez an pelloh da weled. Evel se eo !

Skrivet vez haiku e brezoneg ? Gwell-a-ze ma'zeus tud dedennet ganto, me n'on ket. Ne gavan ket danvez da esmae enno, da vaga spered ha kalon. Laouen on, daoust da ze, gweled barzed Breiz oh en em avanturi war an hent nevez-se : Peru, Milin, Biger, Kervern, Brusk, Helias zoken e neus klasket ober ive.

Gwelloc'h eo digeri dor an ti, eleh prenna an abavantoù, neketa ?

Marteze on deut eun tammig pell gant ma hent evid mond bremañ da glask bokedou lotus. Balan ha loaou-dour a-vez kavet dre amañ ! Evidon-me, eo trawalah evid poent.

paol keineg
35 HAÏKU

35 haïku,
Paol Keineg,
Éditions Bretagnes,
1978, 40 p



35 haïku
Youenn Brusk,
éd. Brud Nevez, 1984,
84 p

Illustrations :
quelques repères
bibliographiques
dans l'histoire du haïku
en Bretagne

Du haïku à la fatrasie

Gérard Prémel

Le dernier numéro d'*hopala* ! a présenté les résultats du concours de Haïku organisé par la revue. Ce concours et ses résultats ont fait l'objet d'une lecture publique à la librairie Dialogue de Brest, à laquelle assistait un public nombreux. Cette lecture devait faire l'objet d'un débat animé, dirigé avec compétence par notre ami Alain Kervern et auquel participait le professeur Ichikawa de l'université de Waseda. Les règles du Haïku traditionnel avaient alors été évoquées, en particulier sa rythmique si singulière : deux vers pentasyllabiques, un vers heptasyllabique. Le caractère tout à fait singulier et caractéristique de cette structure prosodique était mis en relief comme spécificité d'une forme de la tradition poétique japonaise, dont Alain Kervern a par ailleurs retracé l'histoire¹. Des interrogations se manifestaient alors – elles se manifestent de façon récurrente – sur la pertinence de la translation "brutale" en français (et de façon plus générale dans les langues latines) de règles poétiques – donc langagières – propres à une langue aussi éloignée de la plupart des langues indo-européennes qu'est le japonais.

Pour autant la vogue du haïku en France ne date pas d'hier, à preuve le succès de la transcription libre de haïkus effectuée par Paul Claudel en 1942². Ce qui est étonnant, c'est son massif succès actuel, illustré ici par ce concours (127 participants), ailleurs par le parti-pris de la revue nantaise TRACES, attestant d'une appropriation relativement aisée des règles du haïku, en particulier de la fameuse structure rythmique 5/7/5.

On peut alors poser l'hypothèse qu'une telle aisance à se couler dans un mode syllabique aussi singulier n'est possible que s'il y a dans la langue qui accueille la forme étrangère, des rythmes structurels qui rendent possibles une telle appropriation. Si l'on devait s'en tenir à la grande tradition prosodique française, l'alexandrin et l'octosyllabique, dont l'impératif catégorique a régné sur la poésie de langue française, de la fin de la Renaissance au début du 20^e siècle (et même au-delà), on ne peut pas comprendre une telle familiarité avec la rythmique penta et heptasyllabique. Par contre si l'on remonte un peu dans le temps, jusqu'à François Villon par exemple, on peut trouver – dans son testament comme dans certaines de ses ballades – une prosodie décasyllabique. Si Villon passe couramment du décasyllabique à l'octosyllabique, on remarque que ses ballades les plus fortes sont construites sur dix pieds. Qui dit dix dit cinq et dans ses petites formes caustiques, Villon utilisait volontiers la forme en cinq pieds comme dans le fameux Rondeau.

Jenin l'Avenu,
Va-t-en aux estuves ;
Et toi la venu
Jenin l'Avenu

Si te lave nud
Et te baigne es cuves.
Jenin l'Avenu,
Va-t-en aux estuves

Si Villon utilisait cette forme, c'est qu'elle existait avant lui. On connaît la verve, parfois la truculence et souvent l'irrespect – pour ne pas dire l'insolence – de la poésie française d'avant ces normalisateurs et ces codificateurs qu'ont été Malherbe, Boileau et Cie. Cette verve s'est exprimée, du 13^e siècle à la fin du 14^e, en se jouant des contrôles sociaux – de ceux du Prince comme de ceux de l'Église – et on voit là les poètes être tout à fait au diapason des maîtres tailleurs de pierre de l'époque. On remarque alors que parmi les textes les plus anciens, ceux du 13^e et du début du 14^e siècle, la prosodie pentasyllabique et heptasyllabique est chose courante. On la trouve en particulier dans les fatrasies, cette forme poétique si oubliée du paradoxe impertinent. Certaines d'entre elles combinent les deux métriques, telles les fatrasies d'Aras (anonyme), avec six vers de cinq pieds et cinq vers de sept pieds :

Un nid des marais
Le devant derrière
Contait son histoire.
Une jongleresse
Avait pour manière
De montrer ses fesses
Un fromage de mouton
Portait dans sa gibecière
Le jeudi de l'ascension
Qui avait dans l'aumônière
Quarante jours de pardon

Il en va de même de celles du chancelier Philippe de Beaumanoir (mort en 1296 à la cour de Bourgogne) :

Un caillou velu
Qui s'était fait moine
Pleurait ses péchés
Une vieille danse
Occit quatre ducs
Son corps défendant.

¹ Alain Kervern, "Pourquoi les non-japonais composent-ils des haïku ?", *hopala* ! n°6

² Paul Claudel, *Cent phrases pour éventail*, Gallimard 1942, réédit. 1996

Leur fut bien peu convenable
 Un énorme éternuement
 Qu'ils firent tous trois en dormant
 Qui dit que le Roi Arthur
 Était gros d'enfant vivant

Par contre, les fatras de Watrquet, natif de Namur (qui vécut dans les années 1320-1330) comportent treize vers (une strophe d'attention ou de dédicace de deux vers, et les onze vers du corps de la fatrasie). Tous les vers y sont uniformément heptasyllabiques :

Doucement me reconforte
 Une chatte à moitié morte
 Qui chante tous les jeudis
 Une alleluia si forte
 Que tous les gonds de nos portes
 Disent : "nous voilà lundi"
 Y eut un loup si hardi
 Qu'il alla malgré sa sorte
 Tuer Dieu en Paradis
 Et dit : "Ami je t'apporte
 Celle qui mon cœur a pris"

Les moules poétiques de la Pléiade et plus encore ceux du "grand siècle" ne sauraient nous faire oublier cette liberté de musique et de souffle que nous léguent ces malins ancêtres. Leur rythmique, fondée pour une grande part sur des parlers dialectaux romans de langue d'oïl (picard, bourguignon, poitevin) semble s'avérer très actuelle, en phase avec d'autres rythmiques du monde, tout comme leur contenu nous enseigne que la facétie, le coq à l'âne et le non-sens avaient droit de cité dans l'écriture, et relevaient de plein droit de l'art poétique. Ce que l'obsession de la distinction et du grand style, héritage durable de l'ancien régime et de ses tout-puissants modes de façonnage avait censuré *de facto*.

Certes André Breton³ n'avait pas manqué de s'approprier les fatrasistes dans sa recherche des origines du surréalisme ; mais la brève évocation que nous en faisons les situe bien au-delà de cet embrigadement. Ce sont suivant le mot de Jean-Pierre Foucher⁴ "des poèmes éternellement neufs qui, longtemps oubliés puis méprisés, revendiquent, par la puissance de leur liberté, de leur vie profonde..." et qui nous rappellent que, suivant le mot de Bachelard : "quand c'est la mémoire qui respire, toutes les odeurs sont bonnes"...

³ André Breton et Paul Éluard, *Dictionnaire abrégé du surréalisme*, José Corti, 1991
⁴ Jean-Pierre Faucher (éd. : introduction et traduction) : *Fatrasies*, Guy Levis-Mano, 1964

Serge Tomé

Vacances 2000

(Extraits)

Nous avions loué une maison dans l'estuaire de la Gironde (France), juste à la limite entre la terre, l'eau et le ciel.

Entre le marais et la nuit
 le moustique et un héron se croisent
 dans la lumière

Sur le bord de plage
 parmi les débris rejetés par la mer
 une rose en plastique

pluie fine –
 couvrant l'odeur du chèvrefeuille
 le chlore de la piscine

sur ce trait de lumière
 entre la nuit et les marais
 le vol d'un moustique

Au bout du Cotentin, un petit port vide de mer

marée basse –
 au fond du port reste un peu de
 l'odeur de la mer

On est toujours bien reçu en Gîtes de France

petit déjeuner –
 dans les pots de confitures
 l'éclat du soleil

Week-end à la mer (Extraits)

2-4 mars 2001

Ostende. La mer du Nord. Des plages sans fin, entrecoupées de briselles. Il fait beau mais froid. Tant mieux, ainsi la plage est vide.

la mouette
et l'avion se croisent
midi –

marée montante –
le bruit des vagues
sur le silence

le chien
et son reflet sur le sable
mouillé

le sable au matin –
du lignite noir de 100 000 ans
apporté par la mer

Noyelles sur mer. Un cimetière de la guerre de 1914. Un enclos perdu dans les champs dans lequel on pénètre par une porte gravée de caractères chinois, un pin immense et le silence. J'y passe quand je peux. C'est un lieu de mémoire. Une famille, le père parcourt les tombes. Les gamines s'ennuient. Un peu de vie, juste un moment.

cimetière de guerre
quatre gamines boudeuses
sous la pluie

Cayeux. Retour sur le passé. il y a 12 ans, nous étions seulement trois. Une plage de galets de silex, noirs, ronds. La mer qui monte à l'assaut de la pente fait un bruit inoubliable.

la plage dans la nuit
la moitié du monde
fini ici

Le lendemain, surprise : la neige au réveil.

petit déjeuner –
la lumière de la neige
sur les croissants

l'oiseau
et son image dans la flaque
se séparent

Place aux sens

Entretien avec Jean-Yves Guigot

hopala ! : Quelles sont les raisons qui ont motivé les fondateurs actifs de *Place aux Sens* à créer cette nouvelle revue ?

J.-Y. Guigot : La revue est par essence le lieu de réflexion et de création le plus propice à notre façon de penser. Rien n'y est définitif, tout s'y crée dans un mouvement perpétuel que nous engageons à partir du socle de valeurs (en rien définitives) et de nos réflexions passées. Ce qui s'y dit n'accepte nulle concession sur les plans qui nous paraissent essentiels : l'exigence, le fond, la sincérité et le style.

D'autre part, la Révolte, dans l'acceptation qui est la nôtre, réclame le sens, le débat, l'énergie et l'imagination. Seule la revue est à même de réunir, de cristalliser pourrions-nous dire, ces différents éléments. Les livres nous permettent de poser les ponts nécessaires pour relancer l'élan se continuant dans la revue.

hopala ! : Pourriez-vous nous éclairer sur le titre "Place aux Sens", choisi pour votre revue ?

J.-Y. G. : Il n'est pas simple de donner un éclairage définitif sur la dénomination *Place aux Sens* – derrière laquelle vous pouvez toutefois nettement distinguer la multiplicité de significations.

L'injonction accompagne ici la localisation de ce lieu exemplaire qu'est la revue qui, comme je l'ai dit précédemment, est le lieu par excellence de revitalisation de la pensée. Il est plus que temps d'agir, de porter haut l'acte de Révolte, et le titre affirme clairement le mot d'ordre qui est le nôtre.

Le "sens" est bien entendu à prendre, entre autres interprétations, dans une perception rimbaldienne – à savoir dans toutes les acceptions sémantiques du terme.

Une des velléités affirmée ici est la volonté de briser les frontières trop longtemps érigées par l'ordre rationnel et utilitariste occidental. Les séparations poésie/philosophie, par exemple sont fermement attaquées par nous. Autant dire que le titre pose déjà lui-même, par sa polysémie, cette volatilité.

hopala ! : Vous mettez en avant, dès le 1er numéro, la notion de Révolte. En quoi cette idée vous paraît-elle essentielle aujourd'hui ?

J.-Y. G. : La révolte affirmative, que tous les Authenticistes portent en eux, est un état d'esprit dont nous ne dirons jamais assez qu'il ensoleille et plante l'œil énergétique dans l'être jusqu'au tréfonds de l'âme humaine. Son nom

seul est porteur des plus folles espérances, donc de ce qui sera très certainement possible pour peu que l'on s'en donne les moyens.

Nous ne pensons pas qu'elle soit, proprement dit, d'actualité. Elle n'appartient pas à une époque particulière. Celui qui découvre le Feu fut sans aucun doute le premier Révolté ! Il est incontestablement notre contemporain – son acte, son regard nous parle !

La Révolte échappe au temps linéaire. Chaque Révolté de l'Histoire humaine dialogue avec nous. Nous nous percevons comme les contemporains du Temps.

Je compléterai ceci en disant que la Révolte affirmative, la seule qui soit authentique à nos yeux, réinstalle la pensée, l'imaginaire, la beauté et la poésie au centre de toutes nos préoccupations. C'est à ces sources que nous revitalisons chaque objet, chaque projet, qu'il soit politique, philosophique ou autre, le quotidien s'enracine dans ces terrains.

hopala ! : vous venez de parler de l'Authenticisme. Dans l'éditorial, vous nous parlez de la revue *L'Authenticiste*. Dites-nous en plus sur ce néologisme étonnant ; d'où vient-il ? Pourquoi ce mot nouveau ?

J.-Y. G. : La notion d'authenticité, rejointe depuis par celle de Révolte (toutes deux je le précise, ne sont nullement "perçues contradictoirement" pour reprendre une expression célèbre d'André Breton), nous a portés dans les tous débuts de notre aventure, voici 7 ou 8 ans. À cette époque, la perception de l'authenticité diffusée par l'intelligentsia politique, intellectuelle ou médiatique ne me convenait nullement. Elle était statique, rétrograde – rien d'humain n'en émanait. Il lui manquait l'idée de mouvement, de projet, l'énergie indispensable sans laquelle il est impossible de la voir porteuse d'avenir – et encore moins d'espérance.

De là m'est venue l'idée d'adjoindre le "isme" du projet – qui donnera le nom à la revue *L'Authenticiste* – la rendant ainsi actrice de cette espérance jamais éteinte qui nous porte. Nos recherches, nos textes, nos travaux divers avaient désormais une dénomination. Cette personnalité à part entière, annonçant *Place aux Sens*, illustrera notre perception de l'authenticité.

Nous nommons donc "Authenticisme" l'énergie qui cristallise l'ensemble des projets réalisés par un individu, au cours de son existence. La tension, ce qui en a été le vecteur, ce qui a transcendé l'aventure est sans doute presque indéfinissable, mais la Beauté, la Révolte, un ensemble d'étincelles ont porté cet individu et ce projet réalisé que constitue une existence.

L'authenticité d'un objet se décide à sa création, mais celle d'un individu ou d'une œuvre s'envisage à la fin, et se doit d'être perçue dans le mouvement.

hopala ! : Cette pensée qui porte la revue s'exprime au travers de textes de nature différente. Comment en percevez-vous le lien ?

J.-Y. G. : *Place aux Sens* se divise en deux grandes parties, que nous nous attacherons à rendre le moins étonné possible au fur et à mesure des numéros.



Couverture de *Place aux Sens* n°1

Nous avons tout d'abord des articles de type "essai" qui interrogent des personnages, des notions qui nous paraissent essentiels. Puis des textes de facture plus poétique (en prose ou en vers) répondant à un degré d'exigence qui nous est propre. Les revues dites de poésie sont légion, l'est tout autant la pauvreté qui ne rend pas service à cette énergie indispensable de la pensée.

Nous tenons également à illustrer les articles d'un apport iconographique. Le plaisir et la jubilation importent dans l'activité intellectuelle. L'aération est donc une donnée prise en compte dans *Place aux Sens*.

hopala ! : Nous trouvons dans le 1^{er} numéro des poèmes amérindiens. Faut-il en conclure que vous vous intéressez – comme *hopala !* – aux cultures en danger ?

J.-Y. G. : Il est incontestable que les peuples qui résistent, et dont l'acte de créer accompagne tout autre élément de lutte, sont nos frères en esprit et en cœur. Les Amérindiens, les Afghans au travers de l'intellectuel et poète Latif Pedram et la Bretagne par un entretien de Gilles Servat dès le numéro 2, l'Iran sans doute dès le numéro 3 – et combien d'autres – seront nos invités. La conscience d'une époque et d'un peuple est toujours portée par un œil révolté qu'il convient de saisir et d'interroger inlassablement. Les vivants et les morts dialoguent dans la mémoire et la lecture des œuvres ; cela échappe au temps – du moins à la perception du temps véhiculée de nos jours !

hopala ! : Nous terminerons cet échange en nous tournant vers vos projets, vos ambitions proches ou lointaines...

J.-Y. G. : Nous avons en vue, pour les mois à venir, deux directions dont vous devinerez les liens évidents. D'une part la consolidation de nos fondations intellectuelles par la redéfinition de certaines notions (authenticité, le rapport de l'individu au temps, et le lexique émanant de la Révolte : révolution, résistance, insurrection...). Dans le même temps, la mise en place du Clos des Authenticistes, sorte de lieu de réunion, de laboratoire en quelque sorte, dans lequel nous interrogerons le moyen de penser et d'agir conformément à nos ambitions.

D'autres projets viendront par la suite, une fois ceux-ci suffisamment mis en place. Je ne pense pas cette réalisation possible d'ici décembre.

Propos recueillis par Jean-Yves Le Dizé

Place aux Sens se présente sous la forme d'un "tabloïde" (de type *Libération*) et comporte 36 p. La revue est imprimée à Lannion. Prix du numéro : 24 FF

Adresse abonnement :
Association
Place aux Sens,
77, avenue Joliot Curie,
92000 Nanterre,
4 numéros : 80 FF,
frais de port compris
Tél. 01 47 24 59 60
Tél. Rédaction
06 83 56 50 36

Mizab (extraits)

Paul Mériaux

Mizab – Aveuglements d'un appelé du contingent trimbalé dans la guerre d'Algérie retrace en une centaine de pages l'expérience d'un jeune incorporé dans une unité combattante du sud des Aurès. À cette époque, en l'absence quasi générale d'informations et de débats, rares étaient les appelés qui avaient pu se forger une opinion sur cette guerre. Ils étaient pour la plupart d'une inconscience puérile et, de ce fait, sujets à toutes les manipulations et à toutes les dérives. Le récit montre comment des hommes ordinaires, au fil des accrochages (deuxième extrait) ont pu être amenés à donner libre cours à une violence rarement légitime. Il faudra attendre les temps de répit qui ont précédé le cessez-le-feu pour que se fasse jour, à la faveur d'une réflexion sur des informations sérieuses, une prise de conscience sur les vraies réalités de cette guerre (troisième extrait). Ce récit veut aussi perpétuer le souvenir de ceux qui ont souffert ou sont morts là-bas (premier extrait).



Second d'une famille de huit enfants (père vendéen, mère savoyarde), l'auteur est né à Luçon (Vendée) en 1939. Mobilisé de septembre 1960 à octobre 1962, il a été en Algérie de janvier 1961 à septembre 1962. Il était caporal au 24^e Rima (régiment d'infanterie de marine) pour la plupart du temps dans le sud des Aurès. À l'issue de son service militaire, il a fait des études supérieures de Lettres à Nantes, a été enseignant en Tunisie (1966-1968) et à Brest (1968-1969), puis journaliste à Nantes (1970-1996) dans un quotidien régional.

Vue aérienne
de Mizab
© Paul Mériaux

Premier extrait (préambule)

"J'ai écrit ce récit quarante ans après les événements pour plusieurs raisons. Comme je commence à vieillir, je voulais que mes enfants sachent, au cas où il m'arriverait quelque chose, que leur Papa n'a ni tué, ni blessé personne en Algérie. Je réponds aussi aux questions d'un jeune neveu, de nationalité allemande, qui a fait valoir la présence de ses oncles français en Algérie pour obtenir le statut d'objecteur de conscience dans son pays. Ces pages lui permettront peut-être d'y voir plus clair.

Enfin, l'ami le plus marquant que j'ai eu en Algérie est mort le 28 août 2000. Il a joué un rôle important dans ma vie. Mes yeux se sont couverts grâce à lui sur les réalités de cette guerre. Ce fut, hélas, bien tardivement. Peu avant le cessez-le-feu. Ainsi il a contribué à réorienter ma façon de voir le monde et je ne le regrette pas. C'est le Paulo dont je parle dans les pages qui suivent.

Nous nous étions revus six ans après la guerre. Puis je n'ai plus entendu parler de lui pendant vingt-cinq ans. Je le savais en Afrique. Il n'a jamais donné de ses nouvelles. Je me demandais s'il était mort car, plus que pour d'autres, la vie n'était pas facile pour lui. La guerre n'avait rien arrangé. Un beau jour de 1995, j'ai été ahuri de le rencontrer à Nantes. Il n'avait pas tellement vieilli.

Nous avons juste déjeuné ensemble et nous nous sommes séparés. Quelques mois plus tard, il m'a accueilli chez lui, près de Brest. Nous avons parlé de tout ce que nous avons vécu, avec une grande pudeur. Et je ne l'ai plus revu. Seulement trois ou quatre lettres assez laconiques. Quelque chose paraissait brisé. Chez lui, chez moi, et peut-être entre nous.

Pourtant quinze jours avant sa mort, sa dernière lettre fut pour moi. Quelques mots d'une écriture tremblée, à peine lisible. Sa femme, qui m'avait prévenu de son décès, n'a pu m'apporter ce mot que deux mois après sa mort car j'étais en Irlande pour une errance de plusieurs semaines.

Ce message d'outre-tombe est resté sur ma table pendant plusieurs jours. Il m'obsédait. Tout le passé a resurgi. D'autant plus fort qu'il avait été bien enfoui. Un soir j'ai craqué. J'ai pleuré à gros bouillons pendant un quart d'heure. Je ne pouvais pas ne pas écrire.

C'était un devoir de mémoire. Pour lui et pour tous ceux qui étaient morts ou qui avaient souffert là-bas. Quel que soit leur bord. Que ces pages les maintiennent dans notre souvenir, lui et tous ceux qui ont souffert ou ont disparu dans ces années de sang."

Deuxième extrait

[...] "La vie à Mizab aurait pu être supportable et parfois agréable si le commandant de compagnie avait su attendre patiemment la fin de la guerre sans faire prendre de risques inutiles à ses soldats. On était en janvier 1961. Le combat s'était déplacé sur le plan diplomatique. Les activités militaires avaient perdu beaucoup de leur intensité. Les accrochages se raréfiaient.

Dans ce poste, le commandant précédent dont les anciens regrettaient le départ l'avait bien compris. Il avait dirigé paternellement sa compagnie en

s'efforçant de ne pas l'exposer au feu. Il considérait aussi que ses hommes subissaient suffisamment de contraintes pour ne pas leur imposer, en plein désert, une stupide discipline de caserne. C'était trop beau. Il fut tué.

Son remplaçant débarqua à Mizab presque en même temps que nous. C'était un simple lieutenant, mal dégrossi, borné, court sur pattes, et n'ayant qu'une idée en tête, décrocher le grade de capitaine, voire de commandant, le plus rapidement possible et par tous les moyens. L'un des hommes les plus odieux et les plus méprisables qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Fraîchement débarqués France pour la plupart, les soldats n'avaient aucune expérience du combat. Cela n'empêcha pas le nouveau commandant de concevoir une ruse de guerre que seul aurait pu mener à bien un commando bien entraîné.

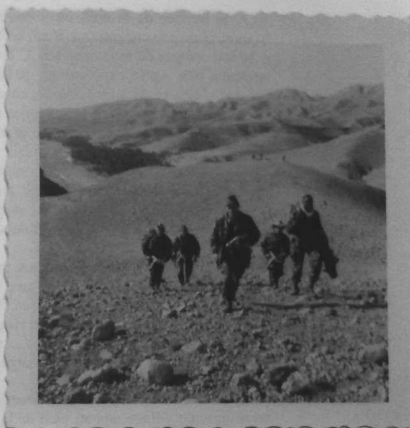
Le principe était de sortir du poste, de jour, en grand nombre (environ soixantaine d'hommes) et de se rendre en colonne jusqu'au pied de l'Amar Khaddou, montagne redoutable dont les falaises s'élevaient semblables à des forteresses à une demi-journée de marche du poste. Ces falaises avaient la réputation d'abriter des nids d'aigles inexpugnables où se réfugiaient des groupes de rebelles.

La troupe devait se mettre en évidence pour se faire repérer par les choufs. Ainsi appelait-on les sentinelles, armées ou non, postées par les rebelles pour surveiller les mouvements des troupes françaises.

La ruse consistait à faire une pause dans une ravine, bien dissimulé à la vue de tout observateur. Deux heures avant la tombée de la nuit, le gros de la troupe faisait demi-tour ostensiblement en direction du poste. Mais des hommes au nombre d'une vingtaine devaient rester planqués.

On pensait que les choufs ne prendraient pas la peine de compter les soldats qui rentraient au poste. C'est ce qui s'est passé. Ils furent convaincus que l'ensemble de la troupe avait fait demi-tour et qu'ils avaient donc le champ libre.

J'étais de ceux qui furent obligés de rester sur le terrain, astreints à demeurer invisibles et à ne faire aucun bruit. Faisant fonction de caporal, j'avais pour mission de commander la pièce, c'est-à-dire trois autres soldats au service du FM (fusil-mitrailleur), arme à forte puissance de feu. Il y avait donc le tireur qui s'appelait Guillaume, le chargeur qui alimentait l'arme en bandes de cartouches, et le pourvoyeur dont la tâche essentielle, comme aussi celle du chargeur, consistait à transporter les munitions.



En opération
(© Paul Mériaux)

À la tombée de la nuit, on a ouvert nos rations de guerre en silence. Comme je ne pouvais pas ouvrir ma boîte de conserve, Guillaume l'a ouverte avec son couteau de paysan breton. C'était un gars baraqué, taciturne et spontanément bon. Après avoir mangé, je lui ai offert une cigarette. Je ne savais pas que c'était sa dernière, celle du condamné.

La nuit noya bientôt les montagnes et tout le paysage. Pas assez malheureusement. Car la lune s'était levée et jetait son éclat argenté sur le relief, les rochers et les soldats. Le commandant a donné l'ordre de remonter le petit oued encaissé où nous étions dissimulés. On progressait silencieusement à l'exception du pourvoyeur. Par une aberration incompréhensible, il portait des brodequins avec des fers qui dérapaient sur les rochers et bien que Guillaume et moi on devait fréquemment lui donner la main pour le hisser plus haut.

Au-dessus de nous pesaient les parois énormes de l'Amat Khaddou trouées de grottes et couronnées d'une crête dentelée d'où le danger pouvait survenir à tout moment. C'était insensé d'aventurer des soldats novices et si peu nombreux dans un endroit aussi risqué en pleine nuit. Le petit groupe progressait tant bien que mal, avec les armes, les sacs à dos, les munitions. Le commandant suivi de son radio chargé comme un mulet ne portait que son pistolet qui lui battait la cuisse.

On arriva à découvert. Dans l'obscurité on distinguait à deux cents mètres un minuscule village tapi au pied de la paroi montagneuse. Le commandant donna l'ordre de se scinder en deux groupes, l'un devait attaquer par le nord en s'abritant dans les rochers, et l'autre par l'est, complètement à découvert.

J'avais encore tiré le mauvais numéro, j'étais dans ce dernier groupe composé d'une dizaine d'hommes. On avançait silencieusement, bien déployés en tirailleurs. Lorsque nous fûmes à une centaine de mètres du village la foudre a éclaté. Des rebelles passaient la nuit dans le village abandonné. Ils nous avaient aperçus et nous tiraient dessus.

On s'est jeté à terre, souhaitant s'y enfouir car il n'y avait pas de cailloux plus gros que le poing pour s'abriter des balles. Par comble de malchance, la lune blanche et énorme paraissait nous éclairer comme en plein jour. Seul le sergent, un homme courageux qui avait fait l'Indochine, continuait d'avancer. Pas pour longtemps. On le vit très vite s'écrouler en criant : "Je suis touché, je suis touché, ah ! les salauds, les fumeurs".

Il roula vers nous et se mit à hurler : "Tirez ! mais tirez donc !". J'ai commencé à ouvrir le feu mais Guillaume allongé derrière son fusil-mitrailleur, canon sur la fourche, restait muet comme s'il cherchait à viser soigneusement avant de tirer. Pas un mouvement. Pas un coup de feu non plus.

Alors j'ai crié : "Guillaume !". Pas de réponse. "Guillaume !". Toujours rien. Étreint d'un doute horrible, je me suis jeté sur lui. Il ne bougeait pas, visage dans la terre, le corps dans la position réglementaire du soldat couché, jambes écartées, légèrement décalé par rapport au viseur. Alors de toutes mes forces, je l'ai retourné. Il avait une grande flaque sombre sur le cou, son treillis était noir et humide sur tout le haut de la poitrine. Et à mon tour, je me suis mis à crier : "Guillaume a reçu une balle !".

Le sergent, blessé au bras, est arrivé tandis que j'extirpais mon pansement

individuel et que je tentais d'en arracher l'enveloppe avec mes dents tout en pleurant à moitié. Ça tirait toujours. On était aplati au sol, la peur au ventre, et Guillaume était mort.

"Repliez-vous", a crié le sergent blessé. Personne ne s'est fait prier. On s'est dirigé par bonds vers un creux. Seul l'homme aux brodequins y est allé en rampant, creusant dans le sol une sorte de sillon dans lequel il semait ses cartouches. La peur lui avait fait perdre toute dignité et tout comportement sensé. Il ne se remit jamais de cette embuscade. Devenu à moitié zinzin, il fut affecté par la suite à une poste d'intendance et ne ressortit jamais sur le terrain.

Un grand diable de Noir habitué au combat bondit dans la nuit et se saisit du lourd fusil-mitrailleur de Guillaume toujours à terre. Ça continuait de tirer. Malgré sa blessure, le sergent restait très attentif. "Attention, cria-t-il, ils vont nous prendre à revers, attention !". Alors le grand Noir a braqué le fusil-mitrailleur à gauche sur des ombres qui s'enfuyaient, et il a ouvert le feu par courtes rafales. Il était debout, l'arme à la hanche. Je voyais sa haute silhouette se découper au-dessus de moi sur la nuit claire avant qu'il ne nous rejoigne dans le creux pour se mettre enfin à l'abri. Cet homme s'appelait Traoré. Il avait des scarifications sur le visage. Il était courageux et attentif aux autres. Il me semble qu'il était du Tchad.

On était tous là, atterrés, comme des bêtes, sans pouvoir rien dire. On entendait des coups de feu. Et on songeait au grand corps de Guillaume resté là-bas sous la lune. Il fallait aller le chercher. Alors j'y suis allé avec l'infirmier. Je pensais que j'allais peut-être y laisser ma peau mais je devais y aller, je ne pouvais pas m'en empêcher, je ne pouvais pas laisser tomber mon pote.

Il y avait encore des tirs. On ne savait pas s'ils venaient des nôtres ou des autres. Avec l'infirmier on a plutôt traîné que porté le cadavre. Le corps était tellement lourd et tellement mou. Ses membres refusaient la prise. Il était tout flasque. J'ai roulé à terre plusieurs fois. Le corps heurtait les pierres. Je me souviens d'une idée bête : "J'ai peur que le cadavre ne se fasse mal". Enfin, on s'est retrouvé de nouveau à l'abri dans le repli du terrain.

Le feu a cessé. Deux autres soldats sont venus nous prêter main forte pour transporter le mort. Chacun son membre. La tête renversée frôlait le sol et on voyait l'éclat de sa gorge blanche déployée sous la lune. On l'a déposé dans la cour d'une mechta détruite ; et je suis allé prendre la garde avec trois autres



Contrôle
(© Paul Mériau)

soldats derrière une murette écroulée. C'était l'hiver dans la montagne en bordure du désert. La nuit fut glaciale. Je n'ai pas dormi du tout et j'ai claqué des dents le plus silencieusement possible jusqu'à l'aube.

Le jour a blanchi les falaises énormes et le petit village déserté. Nous avons rejoint le gros de la troupe et nous avons pénétré dans la cour de la mechta abandonnée. Guillaume était toujours là, dehors, tout raide, avec son sang noir, sa bouche ouverte, sa peau blanche et bleue et ses yeux, ses yeux grands ouverts qui, allez savoir pourquoi, m'ont fait penser à deux gros escarbots morts qui auraient perdu leur coquille.

J'étais atterré et indigné. J'ai demandé avec colère : "Pourquoi on ne s'est pas occupé de lui ? Pourquoi est-ce qu'on ne l'a pas mis dans une mechta en bon état". Et je pensais : "Pourquoi ne lui a-t-on pas fermé les yeux ? pourquoi ne l'a-t-on pas recouvert d'un tissu ?"

Un soldat m'a répondu : "Quand on lui a demandé quoi faire, le "deux barrettes" (le lieutenant qui commandait la compagnie), le "deux barrettes" a dit : le mort ? eh ! bien, le mort, il est mort !"

Une heure plus tard, un hélicoptère s'est posé. Le sergent, bras en écharpe, a pris place à bord. Et puis on a chargé Guillaume, sans la moindre cérémonie, comme une caisse de matériel. Je me demande ce qu'on a écrit sur sa tombe, dans son cimetière breton. Peut-être "Guillaume, 1941-1961, mort pour la France".

On a remis le cap sur le poste, le moral à zéro, par des sentiers à peine marqués dans la rocaïlle. On y est arrivé vraiment hébétés et fourbus. Le commandant nous a rassemblés, au garde-à-vous et nous a déclaré : "Vous n'avez pas été très courageux. Guillaume a été tué. Il ne vous reste plus qu'une chose à faire : venger votre camarade. Il faudra le venger. Rompez." [...]

Troisième extrait

[...] "L'ensemble de la compagnie à laquelle j'appartenais a été affectée alors à la garde de la base aérienne de Biskra. Jamais on n'avait joui d'un tel confort. C'était l'équivalent d'une caserne en France qu'il s'agisse des vastes chambrées, des réfectoires, des cuisines, des logements et locaux pour officiers ou sous-officiers.

Pour la première fois depuis notre arrivée en Algérie, nous avions le sentiment d'être en sécurité. On était tranquille. Personne ne nous embêtait vraiment. C'était des conditions propices à la réflexion et aux discussions.

Après au moins six mois de séparation, j'étais de nouveau avec mon copain Paulo dont la capacité de réflexion provoquait le respect. Nos discussions ont rapidement porté sur l'expérience différente que nous avions de cette guerre. Il fut stupéfait lorsque je lui déclarai qu'on combattait tout simplement des poseurs de bombes qui ne s'attaquaient pas seulement aux militaires mais tuaient aussi des civils, hommes, femmes et enfants. Et je lui brossai un tableau des horreurs dont on parlait dans les postes.

Je l'entends encore me répondre : "Mais ce n'est pas du tout ça !" Les bras lui en tombaient. Mais je crois qu'il a reconnu tout de suite ma conster-

nante sincérité. Au lieu de se laisser gagner par l'indignation, il m'a parlé posément attirant mon attention sur le fait qu'on était en présence d'une guerre coloniale et que les Algériens luttèrent pour leur indépendance.

C'était un homme intelligent. Plutôt que d'essayer de me convaincre immédiatement au risque d'entraîner chez moi une réaction de révolte, de refus ou d'entêtement stupide, il préféra me donner le temps de la réflexion. Il tourna les talons et alla chercher une dizaine de numéros de France-Observateur et de l'Express. C'est tout ce qu'il avait sous la main, et ce n'était pas si mal à cette époque et sur un tel sujet. Il me cala la pile dans les bras et me dit : "Tiens, lis ça, ça te dessillera les yeux".

Je me plongeai pendant plusieurs jours dans la lecture des journaux et ce fut exactement comme si le jour se levait sur la guerre d'Algérie. Il m'apparut en pleine clarté que les Algériens combattaient pour une juste cause, même si les moyens employés pouvaient être parfois horribles. Les Français se protégeaient sans doute de cette violence mais ils combattaient surtout sans merci pour conserver leur domination, leurs privilèges et leurs avoirs. Ils usaient à cet effet de tout l'arsenal d'une répression massive par les armes, le quadrillage, les déplacements de population, les exécutions sommaires, la torture et, surtout avec l'OAS (Organisation de l'Armée Secrète), les massacres.

Le nombre des victimes algériennes, civiles et militaires, était sans commune mesure avec celui de leurs adversaires. Bref on était en présence d'une guerre de type colonial face à des gens qui, en grand nombre, pensaient que l'indépendance de leur pays valait le sacrifice de leur vie.

Ce n'était pas du tout ce qu'on nous avait dit. On nous avait berné en long et en large. Mes amis étaient morts, d'autres blessés, pour qui ? pour quoi ? Certains avaient tué, ou failli tuer, pour quelle cause ? Comment avait-on réussi à influencer une génération entière avec autant de facilité ? Qu'avait-on fait ou pas fait pour que tirer, tuer, tabasser, voire violer et torturer devienne presque aussi simple que planter des choux, traire les vaches, poser des antennes de télévision sur les toits ou tenir un guichet de banque ? Tout avait été fait pour ne pas éclairer les esprits. Non seulement chez le soldat de deuxième classe (quelle expression !) mais aussi chez les jeunes officiers à qui l'on faisait croire à Cherchell ou Arzew (écoles de formation) qu'ils luttèrent contre le communisme, lequel représentait tous les maux et bien pire encore, comme si on avait voulu en faire les Croisés d'un Occident menacé.

Je virai de bord à 180° et ce ne fut pas facile car il me fallut faire table rase de tout un système de pensée avant de m'en construire un autre, ce qui a demandé des années. Mon vieux monde de croyances et d'opinions simplistes et rassurantes a fini de s'écrouler ces jours-là. Je me rendis compte avec stupeur que je devais plus au hasard qu'à mon niveau de conscience de n'avoir rien commis d'irréparable. Petit à petit, je me sentis devenir plus humain, plus solidaire et plus civilisé. En même temps l'expérience de la violence allait laisser en moi une empreinte indélébile.

C'était une prise de conscience bien tardive puisque le cessez-le-feu devait intervenir une quinzaine de jours plus tard, le 19 mars 1962. La nouvelle se répandit de bouche à oreille sur la base aérienne de Biskra. Ce ne fut pas véritablement une explosion de joie. Plutôt un soulagement lié à un sen-

taient tout nouveau, celui de sécurité, et l'espoir de retourner au pays.

Cependant nous fûmes une dizaine autour de Paulo à nous regrouper pour dîner et faire la fête ensemble. Le cuisinier de la compagnie n'était autre que le soldat qui avait été criblé d'éclats de grenade lors de l'accrochage qui avait fait six morts à Djemmorah. Ce colosse débonnaire ne se contenta pas de nous préparer un repas qui nous parut fastueux.

Il avait aussi déniché une barrique de 220 litres de vin rouge qu'il mit en perce sans rien demander à personne. Le vin avait coulé à volonté dès l'annonce du cessez-le-feu. Le soir, il en restait plus qu'il n'en fallait pour entraîner notre petit groupe jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Ce fut le premier moment de réel bonheur passé sur cette terre d'exil depuis une quinzaine de mois. On partageait les mêmes idées sur cette guerre, on était heureux d'être ensemble et on fêtait des temps nouveaux qui allaient vite mener croyait-on (c'était compter sans l'OAS) à la paix retrouvée. Il n'y avait pas d'excitation. Chacun était gagné par une ivresse paisible. On souriait plus qu'on ne riait.

Il y avait un électrophone sur lequel tournait indéfiniment un disque de Léo Ferré. La nuit s'étirait. Était-il minuit ou deux heures du matin ? Paulo se mit à reciter des poèmes, puis à chanter. Bozo. Une chanson de Félix Leclerc : "Dans un marais - de joncs mauvais - y'avait - un vieux château - aux longs rideaux - dans l'eau... Dans ce château - y'avait Bozo - le fils du matelot - jouant dans l'eau - avec un vieux radeau... Celle qu'il aime n'est pas venue - c'est tout entendu - comprenez-ça - elle n'existe pas... Si vous passez par ce pays - la nuit - y'a un fanal - comme un signal - de bal - dansez, chantez - bras enlacés - pour consoler - pauvre Bozo - pleurant sur son radeau...".

Il avait une belle voix grave, une bonne oreille et une excellente mémoire. Il continua ainsi au cœur de la nuit, entrecoupant ses chansons de fragments de poèmes. Pour la première fois j'ai entendu une magnifique chanson sur un texte de Luc Bérimont. Elle m'a, depuis, toujours ému, car elle semble évoquer les noëls enneigés de mon enfance savoyarde : "Madame à minuit croyez-vous qu'on veuille - Madame à minuit croyez-vous qu'on rit - Le vent de l'hiver me come aux oreilles - Terre de Noël si blanche et pareille - Si pauvre et si vieille et si dure aussi".

On m'avait attribué une citation pour faits d'arme. Je fus invité avec plusieurs soldats également cités à participer à une cérémonie militaire au cours de laquelle un officier supérieur me remettrait ma décoration. Moralement, ce n'était plus possible. La lucidité avec laquelle je regardais désormais cette guerre et mon attitude passée en Algérie m'interdisait de recevoir toute récompense de la part de ceux qui avaient exploité mon inconscience, ma naïveté, mon immaturité. Il était logique que je refuse d'être décoré sur le front des troupes. Ce que je fis.

Ma réflexion sur les événements et sur le rôle joué par les appelés au sein de l'armée s'approfondissait. Et l'inévitable se produisit. Un jour mon nouveau chef de section, pour lequel j'avais humainement peu de considération, exigea de moi le salut militaire. C'était de sa part un rappel à la discipline. Il voulait asseoir son autorité. Je refusai. "Vous êtes à l'armée, vous me devez

le salut militaire", me dit-il contenant mal sa rage. Je répondis : "Je ne suis pas militaire, je suis un civil déguisé en militaire", et je tournai les talons sans plus m'occuper de lui.

J'avais jeté le bouchon un peu loin, surtout à une époque où la hiérarchie s'employait à mater les gars du contingent qui, aspirant à rentrer au pays, traînaient les pieds et pesaient pour en finir avec cette guerre. Le chef de section me mit quatre jours de prison et transmit le dossier au commandant de compagnie, lequel fit suivre au colonel du régiment, lequel fit remonter l'affaire au général commandant le Sud-constantinois. A chaque fois la peine s'alourdissait. Au final, j'écopai de quarante-cinq jours de prison dont quinze de cellule.

Dans les faits, la sanction n'était pas appliquée, du moins dans mon unité, car la hiérarchie considérait que le soldat en prison jouissait d'une qualité de vie meilleure que sur le terrain où il était astreint à la garde, aux opérations, aux contrôles et au combat.

Mes rapports avec le chef de section devinrent tellement tendus et chargés de haine que je pris rendez-vous avec le commandant de compagnie. Il m'avait commandé à Djemmorah. C'était un homme bien, vraiment ! Un ami du lieutenant Dalle mort au combat. Il a acquiescé tout de suite à ma demande d'être muté dans une autre section "pour incompatibilité de caractère"...



La version intégrale de Mizab (112 p) est co-éditée et distribuée par hopala ! auprès de laquelle on peut se la procurer pour 50 F (frais de port compris).

Les deux Paul, Paul Goulard dit Paulo dans le texte, et Paul Mériaux, à Mizab (© Paul Mériaux)

LU ET RELU PAR LES VOLEURS DE FEU

- Chroniques et critiques -

Présentation

Lorsque la rédaction d'*hopala !* nous proposa lors d'une rencontre à Camaret, pour la création de la Fédération des Associations, Revues et Éditions de Poésie de Bretagne (FARÉ...), de tenir une rubrique littéraire régulière dans *hopala !* nous en fûmes honorés.

Notre proposition, reçue par *hopala !*, c'est de faire sur deux à quatre pages des critiques de livres (poèmes, proses, essais, etc...) qui ne soient pas seulement et exclusivement des ouvrages récemment parus et traités par l'actualité littéraire mais aussi des présentations de livres et d'œuvres poussés, masqués, enfouis ou occultés - et par suite plus ou moins oubliés - par la très gaspilleuse et très consumériste actualité médiatique et marchande. "Société du spectacle" quand tu nous tiens...

C'est pourquoi nos critiques et chroniques, nécessairement brèves, seront les fruits de lectures et relectures où nous nous efforcerons, en respectant la part d'ombre de chacun, de ramener au jour des textes et œuvres qui - à nos yeux - doivent y être.

Il ne s'agira pas ici de "mérite" mais de plaisir et d'émotion, voire de passion. Pour nous la poésie est et reste un humanisme.

Les voleurs de feu/ Al laerian tan

Au temps des négriers

Une longue silhouette noire qui se détache sur fond de soleil, un bâton sur la ligne d'épaules, ou, plus exactement, une lance aux effrayantes barbelures...

Il marche au pas lent des caravaniers, ses longues mains à la peau couleur de nuit placées en reposoir sur l'acier de son arme... Quelle vision magnifique que ce guerrier rayonnant !

"- Voyageur assieds-toi un moment, tu dois être fatigué. Que cherches-tu par ici ?

- Vous, le blanc négrier, le petit chirurgien barbu. C'est vous que je viens chercher, vous le farceur, le marchand de crins."

Ce fabuleux guerrier, à la noblesse de port sans égale, qui marche dans le soleil, resplendissant d'une altière sérénité comme beaucoup des personnages du livre de Jean-Pierre Gourmelon : *Les Crins du négrier*, pourrait tout droit sortir d'un album de Hugo Pratt, être un de ces mystérieux amis qu'affectionne Corto Maltese, le beau et aventureux marin au long cours, il pourrait aussi sur les routes de l'ivoire et du café abyssins, les hauts-plateaux éthiopiens avoir croisé les caravanes d'Arthur Rimbaud.

En "réalité" : "Il s'est mis en marche à la minute même ou Glaoda est né, et depuis, jusqu'à cette rencontre, il marche".

En réalité, en réalité... c'est vite dit, car aussi noir que soit l'Ankou personne ne l'a encoré vu sous la forme d'un noble guerrier africain, parlant breton de surcroît. En vérité c'est Glaoda qui rêve, cauchemarde, phantasme, prend ses désirs pour la réalité ou prolonge la réalité de ses désirs, on ne sait plus bien...

Car abandonné à ses grands-parents : *manig* et *tud-koz* par une mère qui, nous dit l'auteur, a "le feu aux fesses" le petit Glaoda imagine, invente, dérive, rêve, phantasme, dérape, il ment comme il vit et il vit comme il ment, réalité ? vérité...? sa bousole est folle et ses portulans imprécis, ses cartes comportent des blancs, des terrae incognitae.

C'est cette aptitude, on pourrait presque dire ce don à "disparler", à "mésogner", à "enchâtoier" la vérité qui va décider de la vie de Glaoda : de sa fortune, de ses bonnes fortunes, de son ascension, puis de sa chute et enfin de sa "rédemption".

Cette fabuleuse aventure de Glaoda, de ses compagnons, du vaisseau Le Bon Negrite commence à Plougastel, comté de Cornouaille, Province de Bretagne, le 8 avril 1700. Glaoda va avoir 7 ans et quitter la robe de fille pour la chemise, le gilet et le *bragou*.

Les mensonges et la duplicité de l'enfant, de l'adolescent puis du jeune homme amèneront mort d'homme et misère pour les victimes, amèneront Glaoda à se déclarer diplômé de l'École de chirurgie de Lorient, puis Primus de sa promotion, ce qui gonfle d'orgueil son forgeron et barbier-chirurgien de grand-père. De là vient le titre du livre, les crins de chevaux servant de drains dans les plaies et le même mot voulant dire mensonge en Haoussa.

Cornaqué par le Comte de Keréroul, leur maître, Glaoda ira à la Cour à Versailles accompagner un convoi de fraisières de Plougastel pour les potagers du Roy. Il y séduira avec des astuces dignes des contes de Boccace de belles courtisanes.

Mis à jour il devra partir, s'engager sur un vaisseau négrier avec tous les préjugés obscu-

rantistes de son temps sur les noirs. Il connaîtra la cruauté des officiers de marine, la duplicité des armateurs, les fabuleux paysages et étranges populations de l'Afrique. Mais il a eu la chance d'avoir pour compagnon Sambo, un ancien esclave affranchi qui parle le breton, a trouvé asile à Plougastel et a conçu un dictionnaire Breton/Haoussa. Alors notre faux médecin et vrai Breton va connaître le roi Akel *ou* de fourrures de lionceaux blancs, la belle *Amoy* la gerboise qui enchantera ses nuits, *Amoy* les Tamernas, les Kel Tamashers et *Amoy* les tribus, avec les odeurs de muse et d'annonces d'épices, de cuir et de nectars de fleurs, il va aussi découvrir la noblesse et le confort de sociétés structurées, aux moeurs tout à fait pas plus étranges ni dissolues que celles de Versailles, il aura donc trouvé des hommes, rien que des hommes, pas des bêtes.

Revenu en France, il entreprendra de mettre en accusation les armateurs des navires négriers.

Une des grandes qualités de ce livre, c'est qu'il nous permet d'aborder plusieurs univers, aux plans qui se croisent, où se meuvent, aiment et souffrent de vrais personnages. Si c'est cela écrire un roman alors Jean-Pierre Gourmelon est un vrai romancier.

Et puis il est écrit dans cet ouvrage : "Ah, cette étrange manière de traduire le Breton, mot pour mot, tout en conservant ses tournures de phrases, qu'il le connaît bien ! chez lui on parlait de cette façon, comme par fierté, pour bien faire valoir que l'on comprenait les deux langues". Moi qui suis Breton et Brestois et hélas orphelin de ma langue, j'ai néanmoins retrouvé toute mon enfance dans l'écriture de Jean-Pierre Gourmelon qui est un savoureux parler et je l'en remercie.

Yann Orveillon

Michaux

C'est en 1950.

Michaux vient d'être pris en photo

Sans qu'il le sache

Et, furieux, il dit :

"On vole mon âme".

Maintenant c'est en 68.

Devant une de ses peintures,

Il pose pour Gisèle Freund.

L'œil est le même.

Lisse, propre, cravaté.

Il dit : "Ce n'est pas moi".

Sur les deux photos,

Il porte sa tenue d'ange

Faites seulement

De la blancheur de sa peau.

Rien de plus.
De sa peau qui vous nargue :
"Michaux n'existe pas
Sur ces images".
Il dit : "Ce qui compte
Est dans mes livres.
C'est mon périmètre
Qui me fait des nœuds d'angoisse,
C'est ces vieux sentiments coupables
Qui traînent dans des coins sales,
Se coïncent et qui bouchonnent,
C'est l'abeille colère
Qui soulève ma ligne de cœur
Et qui bourdonne.
Pourant si vous regardez bien
Dans le clair de son œil bulle
Vous verrez sur ces photos
Le ciment noir
De ses crimes cachés
Ceux qu'il garde
Aux secrets de son corps,
Au chaud malsain de ses terreurs
Et vous verrez aussi
Que ces crins n'attendent
Que la lueur de votre œil
Dans le sien
Pour faire mille petits :
Crimes de lèse-charité,
Crimes de sang versé,
Crimes des origines,
En pleine lumière au sein de votre été.
Et mêfiez-vous...
Il n'y a pas de porteurs sains...
La première langue de l'homme
C'est la page blanche : "Rien à dire".
Alors on crie.
Michaux c'est ça souvent.
Michaux hurle
Et aussitôt la page blanche
Est pleine de son cri
Et le papillon silence de l'enfance,
Tout hébété
S'enfoncé dans la nuit,
Dans sa nuit tout au centre du cri.
Michaux appuie sur la réalité
Et il en sort du pus.
C'était un abcès, dis donc !
Il vide ainsi
Le sac à malices de la littérature
D'une quantité considérable
De possibles...
S'éteindre.
Ouvrir, tourner trois pages
Puis s'étendre sur la page de droite...
Ou de gauche.
La passer au crible de soi.

Œuvres complètes,
Michaux, La Pléiade
Gallimard, Tome 1,
1584 p., 440 F,
Tome 2, 1488 p.,
445 F

La Longue Errance de Jean Trema, Anna Stirwen, 96 p., 78 F, Éditions du Mange-Mots, Lyon 2000

Note du rédacteur : Si, après avoir beaucoup cherché, vous ne trouvez pas ce livre – et que vous êtes très motivé – il ne vous reste plus qu'à l'écrire. Beaucoup d'entre nous portent en eux : un Jean Trema, une longue errance et une grande part de rêve.

La difficulté avec Michaux
C'est qu'on y entre trop facilement
– Comme dans du beurre –
Un beurre dont on n'a jamais
Ailleurs trouvé le goût.
Mais comme dans du beurre.
R.V

Lisez !

Les deux premiers volumes du "Michaux complet" sont parus dans la *Pleïade* il y a un an ou deux. La sortie du troisième est annoncée.

De toute façon, chez Poésie Gallimard : vous trouverez tout ce qu'il faut pour une approche approfondie du bonhomme.

Aussi le *Michaux* de Bertelé dans *Poètes d'aujourd'hui* chez Seghers. Un peu ancien, hélas (le trouverez-vous?)

Pierre sur la tombe de cette magnifique collection, monument de la poésie du 20^e siècle.

RV Mesdon

La longue errance de Jean Trema, roman

La petite Maison d'Édition Mange-Mots à Lyon vient de publier le 2^e ouvrage d'Anna Stirwen, un bonheur ! Je remercie RV Mesdon de m'avoir prêté les œuvres de cette femme, écrivain de grand talent, hélas peu connue. Son premier roman *L'envers du feu*, passé inaperçu en 1991 et semble-t-il épuisé, racontait déjà de façon délicieuse et tragique la vie secrète d'une femme sortie d'un long séjour à la prison de Fleury Mérogis pour avoir été complice de manipulations frauduleuses et trafic d'armes. Passionnée de peinture et de

poésie, la jeune femme tente de s'en sortir en vivant sa passion avec toute l'énergie qui lui reste et par la rencontre d'étranges et attachants personnages...

L'écriture d'Anna Stirwen est belle, dense, émouvante. *La longue errance de Jean Trema* en témoigne une fois encore. Ici l'aventure naît dans la bouche-même de Jean Trema qui raconte à l'auteur, dans un bistro du port de Lorient, son parcours "initiatique" depuis son adolescence – quand il quitte le milieu familial et les amis pour aller "chevaucher le monde" – Une vie de galère et de petits bonheurs !... Anna Stirwen, qui reçoit par hasard toutes les confidences de ce bonhomme, en tombe amoureuse et, "dans les sinitis des intimes lumières", peu à peu "s'approche du silence le cri de l'errance et des tragiques solitudes"...

Il a tout fait Jean Trema, plongeur, pion, photographe, chanteur, planteur de choux, maçon, serveur, videur, plombier, vendeur de journaux, pêcheur et cantonnier. Mille petits métiers, mille petites misères, mais le grand bonheur de regarder le monde en face, de rester éveillé, ne pas sombrer dans la triste somnolence des routines... Il se dégage des paroles de Jean une grande tristesse devant les faits et gestes de cet horrible animal préhistorique qu'est l'homme, mais aussi un grand espoir : "une lumière pas comme les autres est en train de naître derrière la souris des inconus qui se côtoient"...

Entre l'auteur et son héros s'est installée doucement une relation très forte. L'écrivain ne peut dissimuler son émotion ni les liens de grande sympathie qui se tissent au cours de leurs rencontres régulières dans ce café de Lorient. Des pages émouvantes, et un dernier chapitre qui décoiffe !

Jean-Paul Kermarrec



Pêle-mêle... La chronique d'Alain-Gabriel Monot

(1)

On nous écrit, on nous envoie des livres. Toute une littérature – prodigieusement diverse – cherche son chemin, sa reconnaissance, comme un pays qui se lève vers le ciel, comme un orchestre qui s'assemble et s'accorde et s'envole.

Des mots sont mis en ordre, et creusent. Ils creusent le sommeil, l'absence, la mémoire qui défaille, les brumes et les hauts murs. Ils vont leur route entêtée, coulent, se répandent et nous parcourent. Toujours, ils arrivent à leur heure.

(2)

Jean-François Roger est poète, indéniablement poète. Ses *Saisons d'encre et d'écume* publiées fin 2000 dans la collection *Interventions* à haute voix sont un "chant du monde" en même temps qu'une réflexion ininterrom-

pu sur l'expression poétique. Fragmentaire, ramassée en petites boules de beauté sombre sur la pâleur de la page, l'écriture s'y dévoile, fragile, petite, solitaire, retenue, patiente, errante – prodigue.

Écrire...

"Sauter sans fin creusé dans le vif du jour et menant à la mer où se mire le visage des roses".

Écrire...

"Briée dans cet interstice marin d'une épaule noire sur la blancheur de l'horizon. Nourrir le silence du temps où la parole se désolde à l'écoute d'elle-même. Réinventer la mémoire, écho de chant premier, s'élevant vers le ciel, vibrant de milliers d'ailes égarées aux portes de la mer."

Écrire... il n'est que cela. Nous vivons dans l'ombre d'un mot perdu.

(3)

Romancier, Jean-Claude Le Chèvre donne un troisième récit aux Éditions Folle Avoine. *Après Lucienne, ou la vie des autres* (1988), *Au printemps, peut-être* (1996), *Le Voyage de Mélanie* (2000) est une promenade oppressante dans une campagne défigurée, empuanti, souillée par une "usine à mochons" – "les mochons ne désignent jamais les bêtes connues sous ce nom mais ceux qui en tirent bénéfice, de près ou de loin". Sombre, emportée, rageuse, la façon de ce roman bref oscille entre la colère blanche et la satire outrée. En somme, sans prétendre à la "grande littérature", *Le Voyage de Mélanie* dit, cruellement, – nul souci ici de retenue – un monde décomposé, devenu invivable, et que seule la mer parvient à racheter le temps d'un éblouissement émerveillé.

"En Bretagne, la mer à les yeux d'Athéna, m'avait-on appris à l'école pour m'expliquer l'adjectif 'pers'. Comme je m'y attendais, les bords de son immense jupe étaient ourlés de franges d'écume. Et cette splendeur était soulignée par le liseré blanc du sable qui éclatait au soleil et dont je ne percevais encore que quelques pointillés."

(4)

"On rappellera seulement que les vacances scolaires chaque année le ramènent invariablement à Lorient ou à Saint-Brieuc chez les grands-parents. De ses dispositions d'alors nous ne savons rien, tout juste peut-on penser qu'il recut de nos ciels et de leur lumière quelque chose de la palette qui devait colorer son esprit sinon sa langue, une certaine tournure aussi, faite d'individualisme, de révolte et de cette propension au rêve qu'on attribue volontiers à "l'âme celtique". Qui, 'il' ? Mais André Breton, bien sûr, dans le très riche

ouvrage que lui consacre Marc Le Gros, collection Bretagne, terre écrite, Éditions Blanc Silex. André Breton donc en "Duc de la Montagne Noire chevauchant [...] Brocéliande", André Breton aimant jusqu'à l'extase "les fontaines bleues devant lesquelles on se met à genoux", et André Breton encore prenant pension successive à Huelgoat, Guimiliau, Sein, Paimpont, Pont-Aven, Combours, "enfant de Bretagne" enfin et exaltant ses landes, ses "fleurs d'indigence".

Communiant en poète, d'âme à âme, toujours à la hauteur parfaite de celui dont il (re)trace les très riches heures et les multiples itinéraires, Marc Le Gros file le "portrait sensible" d'un exilé de naissance qui porta la Bretagne en lui "comme on porte son étoile au front". Non la Bretagne des "chantres locaux du" bragou-braz "et de la gavotte", mais celle qui est "cosa mentale", à l'exacte dimension de "l'enfance perdue", "fraîcheur première du monde".

Par l'entremise encore, délicate, suave – c'est la merveille au plein sens du terme qui est ici offerte en partage – d'une écriture savante, ourlée, précise et comme nimbée des rayons pâles d'un soleil en suspens, Marc Le Gros nous ouvre la forêt de symboles, la quête originelle d'un marche de nos grèves : "il aimait à longer les laisses humides, il ramenait des galets ou des hiéroglyphes qui parfois lui donnaient de ses nouvelles..."

Un livre rare, un livre de styliste, entre Pierre Michon et François Bott. Ce n'est pas un mince éloge.

(5)

Une autre fois, nous avons rendu hommage au premier volet de la tétralogie *Les quatre Saisons d'Ys* aux Éditions Terre de Brume (*hopala !* n° 6). Après *Ys en automne*, Martial Caroff offre à notre plaisir un *Ys en hiver* toujours nourri de l'exacte ambition d'une langue impeccable, celle d'un romancier noir d'aujourd'hui – en même temps que du sens très maîtrisé de l'intrigue – hale-tante – sur fond de paysage universitaire plaisamment disséqué.

Soucieux de ne pas trop en dire, on s'autorisera quand même cette chétive joie à révéler que le meurtre du professeur d'histoire Daoudal devra (encore ?) être élucidé par l'improbable duo Krafft / Le Louarn respectivement lieutenant de police à Quimper et étudiant en paléontologie à Ys.

La superbe photo de couverture de Jean Distel ajoute une belle touche noire et blanche à ce petit chef-d'œuvre hivernal, inventif et drôle, bordé d'intelligence acide en même

temps que d'un amour exigeant pour la Bretagne, terre forte, terre lucide.

(6)

Les éditions du Liogan à Brest sont discrètes. Mais en prose comme en vers, elles publient à leur rythme sage des écrivains inattendus, presque inclassables. Des livres comme autant de fleurs insoumises au péril d'une rencontre de hasard.

Il y a quelques saisons nous avons aimé *l'Ombre bleue* de René Le Corre, le déroulement serein d'une phrase en majesté, d'une voix accordée à toute aube qui lève, à tout soir qui décline. Il nous semblait que ce "recueil d'impressions" sous nos yeux décollés, prêtait à vivre, davantage, et autrement – vent dans les hautes futaies, souffle salubre.

Noémie de Roger Richard est autre. Même, il est juste de dire que ce roman court publié fin 2000 n'est pas sans maladroites et pourra irriter. Certaines facilités surprennent. Pourtant on lira dans le portrait du héros Loys-ar-Mud (Louis du Silence), la peinture de l'île Vierge, ou l'évocation émue de Brest, la marque d'une très vraie sensibilité, alourdie d'inquiétude, fervente, bourne, rêche enfin, aversé d'intranquillité, grêle imprévisible hachant les terres paisibles où nous pensions avoir établi refuge.

(7)

En avril, au salon du livre maritime de Concarneau, nous avons rencontré la responsable des Éditions du Laquet. Près l'église, Rue Droite, à Martel, dans le Lot (46), elle anime cette petite collection Terre d'encre qui s'obstine à mettre en livres des lieux et des pays. Mais que l'on ne s'y trompe pas, cette vaste géographie est uniquement celle de l'âme et ses connaissances ne sont jamais intangibles, vérifiables, scientifiquement établies. Tout au contraire. Elles n'ont à voir qu'avec ce qui lie, retient, séduit ou éblouit.

Pierre Bergounioux, Claude Duneton, Dominique Sanpiero, Denise Le Dantec (voir *hopala !* 6 et 7), plusieurs autres encore, non des moindres, livrent leurs paysages élus, lieux du cœur, pierres écrites, et partant, la souveraine singularité de leur voix haute sur le ciel.

(8)

Je suis incorrigible. C'est toujours la même rage qui m'habite en silence. Elle m'empêche d'être jamais heureux cette rage enrouée. "Elle me tue en secret". Ce pourquoi je persiste à lire Jean Guéhenno, que chacun oublie sur

ces malheureux jours. *La Mort des autres*, *Journal d'une "révolution"*, *Journal des années noires*, je m'enivre seul de ces vieilleries. Et j'aime jusqu'à la dérision que cet autre moi-même écrive : "J'ai du mépris pour une certaine espèce d'hommes. Je sentirai toujours de la gêne rien qu'à les regarder. C'est l'espèce de ceux qui ont le goût du commandement et qui toujours marchent d'un pas trop pressé par un besoin naïf qu'ils ont d'être toujours les premiers. [...] Ils ne doutent jamais d'être né pour être des chefs et ne se définissent les rapports humains que par la hiérarchie et leur domination [...] Je me suis dès lors toujours défié de la puissance et j'ai mis mon honneur à rester un homme commun".

Ou bien c'est cette phrase d'un synonyme qui me poursuit, entêtante, inclinée, imparable, parfaite :

"Ils font semblant de nous payer, alors nous faisons semblant de travailler".

(9)

Boris Naour est un tout jeune homme. Il étudie le génie électrique et finance ses études par des emplois d'agent de fabrication, d'ouvrier dans les entreprises agro-alimentaires finistériennes. Ses pastels, ses sculptures d'autodidacte (son "atelier" est Rue Pasteur à Audierne) dressent le rude portrait des "nouveaux serfs". Ceux-là qu'il croise au travail et qui n'ont reçu en partage que mal-être, absence de devenir, épanouissement nul et salaire ridicule (dans un numéro récent et obscène, "les 20 plus grandes fortunes de Bretagne et des Pays de Loire", *Le Nouvel Observateur* la pitétine qui préfère exalter leurs bourreaux).

C'est le Moyen Âge là-bas, rien n'a changé, me dit Boris Naour, il y a toujours le château-fort et la plèbe au-dessous. Et comme je l'écoute en silence, il ajoute de sa voix tranquille : "Oui, vraiment, c'est l'exploitation, les jeunes en intérim tournent sans espoir, sans foi, sans croyance dans l'entreprise. Mes pastels ne sont que ce "ressenti" immédiat".

Tâchez de voir les œuvres maladroites encore de ce témoin effaré.

Voici quelques titres : "À chacun sa place", "la vie en suspens", "le deuil", "liberté conditionnelle", "la machine à soumettre", "efficacité toxicité propriété", "compression de soleil", "interdit d'espace", "Usine nouvelle".

Pèle-mêle...



Tracer la marge

La maison d'édition associative An tu all ar mor est née au début de l'année 1999. Ses bénévoles ont d'abord lancé un concours de nouvelles sur le thème de la marge, puis ont réuni les dix lauréats dans le présent livre.

Une centaine de personnes ont participé à ce concours, en provenance d'un peu partout en Bretagne (jusqu'au territoire d'Outre-Mer) et de Belgique. Le recueil, depuis, a fait des petits puisqu'un deuxième livre est sorti des presses en décembre 2000 (L'affreux bonheur, récemment ré-écrit) et qu'un troisième paraîtra bientôt : deux textes retenus parmi les nombreux manuscrits parvenus au siège de l'association.

Écrire à propos de la marge, écrire depuis ou dans la marge sociale, cela peut sembler évident, surfait. Quelques générations de littérateurs, geignards et d'authentiques incompris sont passés par là et ont accoutumé le lecteur à leur panoplie colorée ou dépeignée, selon les cas. Écrit celui qui est différent, à côté... en marge. Après tout, tant mieux : le livre serait d'un effroyable ennui si seuls s'en emparaient les biens mis, les biens nés, les beaux minets.

L'originalité de certaines nouvelles est d'avoir associé différentes formes de la marge sociale (folie, chômage, "misère de position"...) à des lieux marginaux de l'expression écrite ou orale : la marge de la feuille, la rédaction, l'aparté... traduites dans la mise en pages elle-même (ainsi Le cas marge, Jérémie et Marginalisation). J'y reviendrai.

Commençons plutôt par la fin. Dans l'art de la nouvelle, la chute est cruciale, dit un de mes amis. La position en marge, souvent inconfortable, induit une tension dans la vie des personnages, qui doit, qui peut les amener à changer de position, dans un sens ou un autre. Différentes réponses sont ici proposées.

Dans quatre nouvelles, on assiste à un retournement de situation. Dans *Le Cas Marge* de François Pernel, il s'agit de la lutte vitale entre un enfant et son psychologue et de l'épanouissement soudain de l'enfant dans la marge du cahier d'apprentissage de la lecture. On le rejette, le banni, prend sa revanche. État de crise, nouvelle futuriste (à peine) de P.-A. Sicart, présente un dominant, adepte de programmes virtuels hétérodoxes menacé de dépossession de sa personne par son propre ordinateur... La marge de l'agenda raconte la dérive déambulatoire d'un couple au bout du rouleau du côté de la pointe du Raz, leur existence en suspens, dans un style un peu trop littéraire pour moi. Celle enfin de J.-P. Gouigou, Marginalisation,

aurait pu illustrer *La domination masculine* de Pierre Bourdieu : il y est question d'un couple fondé sur la position supérieure de l'homme (sociale, intellectuelle, économique), puis de la naissance ou de la renaissance de la femme par puis contre son mari (ils sont narrateurs chacun à leur tour). Je n'ai pu m'empêcher de penser à L'ex-reine de Merthyr Tydfil de Alan Richards (*Quelques nouvelles du Pays de Galles*, éditions Terre de Brume).

Pour Myriam Farsed (La marge), Michèle Raphael (La photo) et Valérie Goma (Gobbi), la chute est plus réaliste, dans la continuité pas nécessairement spectaculaire de l'histoire contée. On se rapproche d'une fatalité, peut-être même d'un destin. Ces trois-là sont peut-être mes préférées car elles abordent des questions sociales de façon sensible. La marge, rappelle le Marseille de Izzo, polar, trafic humain, mer pourvoyeuse de rêves et de défaits. La photo, évoque le chômage d'un jeune homme vivant (chez sa mère) de façon plausible et ce n'est déjà pas si mal. Gobbi, c'est le crépuscule d'un vieux berger (des Pyrénées ?). Il y a déjà là une maîtrise du genre. Si le style frôle parfois le typisme, il révèle en mot un Sud familier, quelque chose de sombre et d'ensoleillé.

En revanche, trop noire, complaisamment noire, est la Nuit, île tendre (bleue) de Jérôme Balet. On peut être jeune, alcoolique, chômeur et foutu... avec en prime la caution de l'humain... on peut toujours... Mais ici on n'atteint pas les pochardeurs magnifiques de Bukowsky, qui soit dit en passant avait un autre sens de l'ellipse.

Dans Jérémie, Marine Bachelot, l'auteur joue avec les marges réelles de la page (rédaction, dialogue, monologues et scènes simulées... juxtaposés) pour raconter la vie d'un petit garçon confronté à un pédophile (?). L'exercice de style apparent permet au mystère de se loger dans la zone indéfinie qui sépare les narrateurs, même si la typographie en fait un peu les frais.

Enfin, Les Kias, d'Isabelle Buisson, raconte les aventures souteraines d'un groupe anarchisant et le goût renaissant de son héros pour la lumière.

Prometteuses ou expérimentales, ces marges forment au final un ensemble cohérent, résultat d'un travail éditorial soigneux et l'on se dit que c'est une chance pour ces auteurs en devenir d'avoir trouvé An tu all ar mor comme interlocuteur.

À suivre.

M. Cortella



La Marge, éd. An tu all ar mor, 125 p., 1999, 69F

L'affreux bonheur d'écrire

Pluchon, "un homme condamné à traverser la vie un cimetière dans la tête", découvre le bonheur un peu malgré lui. Placé sous le signe de Céline (le chat de Pluchon s'appelle Ferdinand...), le livre doit sans doute encore plus à Proust. Réflexion sur l'écriture, sur sa nécessité et sa futilité, il semble osciller entre ces deux pôles littéraires, cherchant peut-être à les réconcilier. L'affreux bonheur est sans doute avant tout l'affreux bonheur d'écrire. On peut sans aucun doute parler de bonheur de l'écriture à propos de Jean Le Carrère mais le livre explore peut-être justement le hiatus qui existe entre bonheur de l'écriture et impossible bonheur d'écrire. Même s'il y a de la première gorgée de bière dans ce livre-là, son ambition est bien plus grande : il s'agit moins de retrouver le chemin des plaisirs simples (ou complexes) de la vie – la nature toujours changeante, la neige en Bretagne, "faire éclater entre ses doigts les pendentifs grenats des fuchsias", les toiles d'Uccello... – que d'essayer de les retenir dans les rets de l'art, de réfléchir à la relation entre réel et écriture, réel et représentation. D'où la référence à la photographie, passe-temps favori de la compagne de Pluchon, et la satire de certaines dérives de l'art contemporain. Saluons aussi la qualité technique de l'ouvrage, deuxième titre d'un nouvel éditeur.

Jean-Yves Le Dizet

Au cœur des ténèbres mexicaines

Un ouvrage qui mérite un vrai coup de sembro : *War hent ar Chiapas* de Pierre-Yves Marzin, aux Éditions Skol Vreizh. En 35 photos en noir et blanc et à peu près autant de pages de texte le jeune photographe-reporter évoque avec pudeur et sensibilité sa rencontre avec l'un des conflits les plus emblématiques de la planète. Le livre, en breton, est accompagné d'un cahier séparé comprenant une version française. Un bel exemple de réflexion sur les possibilités qu'offre l'édition bilingue.

J.-Y. L. D.

Éducation, Culture et Société au travers des jeux et sports traditionnels

Savez-vous que le Kilhoù Kozh se joue, à tout âge, avec des quilles de trois valeurs différentes, en cinq lancers, avec priorité à la stratégie fine, et qu'outre le plaisir de jouer, il développe ou met en œuvre : latéralité, calcul mental, adresse, et esprit d'équipe ? Voici un livre qui traite des jeux traditionnels. D'emblée, un a priori de conservatisme

pourrait nous rebuter. Or, non seulement on est admiratif devant la diversité des formes que prend l'affrontement ludique, aux Canaries, en Val d'Aoste, en Flandre, au Pays Basque etc., mais on y apprend peut-être la genèse de la res publica, et des conditions de la paix.

L'ouvrage collectif, bilingue français/espagnol, aborde de manière vivante les points de vue, états des lieux et perspectives qui en dressent divers intervenants issus de plusieurs régions d'Europe. Il est édité par la très dynamique Fédération des Amis des Luttes et Sports Athlétiques et d'Adresse de Bretagne.

En Bretagne aujourd'hui, si seuls subsistent 80 joueurs de Boullou Pok, et à l'opposé 13000 pratiquants de palet sur piste disséminés en 320 amicales ou clubs, une action vers l'école a été entreprise, pour faire connaître ces jeux. En cinq ans, plus de 15000 enfants ont été sensibilisés. Mais le risque, le "paradoxe mensonger" consiste parfois à isoler les jeux de leur héritage culturel et de leurs règles. Or, "participer à l'activité du groupe, c'est une sorte de cérémonie d'initiation [...] met les générations en harmonie". En remplaçant "certains conflits locaux par des défis ludiques", il est "un régulateur de tension".

L'action des CEMEA, du musée de Campo en Espagne, ainsi que les recherches sociologiques sur la logique interne des jeux traditionnels sont parmi les sujets traités.

D'emblée, Jean-Jacques Barreau de l'Université de Rennes nous rappelle qu'une civilisation se caractérise par sa capacité à conjurer la violence, mettant également l'accent sur la vigilance nécessaire à ce que les pratiques traditionnelles ne soient pas récupérées dans une "visée consumériste et mercantiliste – ou pire – dans une professionnalisation".

La situation est préoccupante car la "sportivisation" laisse de moins en moins de place aux jeux non organisés. Or "les jeux sont l'expression d'une façon de vivre et d'agir, d'une façon d'entrer en contact et de communiquer avec les autres. Dans les jeux traditionnels le résultat est mesuré, moins importante la victoire, moins importante aussi la défaite [...] La notion de record, à l'origine de bien des ambiguïtés trompeuses n'existe pas". Ce dont il s'agit en effet c'est de "partager sa victoire dans la convivialité", ajoute Guy Jaouen, président de la FALSAB.

Le danois Henning Eichberg, de l'Institut de Gerlev, a son tour : "Les sports, les jeux et la fête ont dans les temps anciens toujours été mariés [...] La musique, la danse, la variété et l'intégration d'activités forment la fête [qui célèbre] l'idée que la vie a une signification [...] Il n'y a pas d'identité sans identité culturelle. La fête rend ce rapport concret, visible et perceptible".

Une autre qualité de ce livre très documenté est de nous mettre en garde contre la fausse image de ce que la vie ne serait que sérieuse : "elle est grotesque [...] Les vainqueurs dans le tir à la corde tombent finalement sur leurs fesses..."

En résumé un très beau livre, plein d'allégresse, illustré d'innombrables affiches et photographies, ainsi p 119 : la courbe du corps et le superbe mouvement de bras d'un enfant de cinq ans lançant le disque.

Jaquette jaune orangé, prix : 17,50... euros, bien entendu.

Danièle Prunghaud

Des naissances

Les éditions des Cahiers Blanc Silex nous invitent à embarquer pour *Les lies internes* de Louis Bertholom. C'est plutôt agréable, avec de jolies trouvailles, sur le thème de l'île et de l'eau : "les grains de sables/sont les oufs de l'île"; ou encore : "L'âme de l'île est un nuage blanc".

Beaucoup de scories heurtent à mon goût le fil de la lecture. Il y a trop de passages abstraits, bavards, ou de jeux de mots un peu faciles. Le tout gagnerait à être épuré, tant sur le plan des textes que de celui des illustrations. On sent une dynamique qui reste inachevée. "Comme certaines musiques le poème fait chanter le silence", disait Guillevic, dans son Art Poétique. "Car la poésie est un difficile exercice d'équilibre entre silence et paroles".

Malgré ces réserves, on devine les recherches en profondeur de quelqu'un qui nait à une parole que l'on pressent consistante. Il y a même parfois de lointains échos au célèbre chant cosmique de Taliesin, le barde gallois, que l'on trouve dans le "Combat des arbrisseaux" (Kat Godeu).

Il faut saluer le travail de la traductrice, Claire Sauvaget, dont la tâche n'était pas facile. Le breton, langue concrète, devait s'adapter à un texte où les abstractions abondent. Et cela est rendu avec un souci de musicalité où les réussites sont incontestables.

Cette sympathique plaquette est riche de plaisirs immédiats et de promesses à venir.

Alain Kervern



Louis Bertholom, *Les lies internes*, an Inizi diabarzh, illustrations de Youenn Gwernig, traduction de Claire Sauvaget, Éditions Cahiers Blanc Silex, 40 F, 6,10 €

À venir

Concours de haïku (suite)

Devant le succès de notre concours, nous avons décidé de rééditer l'expérience l'an prochain, toujours dans le cadre du Printemps des poètes. Le thème du concours 2002 sera annoncé à la sortie du n°9, en novembre. De nombreux lecteurs nous ont dit le plaisir qu'ils ont eu à découvrir les haïkus primés. Du Japon aussi nous sommes parvenus des encouragements, et non des moindres. Le grand poète Ban'ya Natsuisi, président de notre jury, sera des nôtres l'an prochain : "Je voudrais vous adresser toutes mes félicitations pour le grand succès du concours de haïku organisé par vous et vos amis, nous écrit-il. Si possible, je souhaite participer au deuxième concours et assister à la réunion à Brest. J'ai fait connaître par e-mail à quelques amis d'outre-mer cette bonne nouvelle arrivée de Brest. Surtout Jean Antonini et Jim Kacian sont très contents de cette nouvelle magnifique". Et comme un bonheur ne vient jamais seul, nous apprenons qu'un prestigieux site de haïka (haïku d'Elise Tangy (collège Cout-Mez de Daoulas), 1er prix dans la catégorie français-enfants) l'adresse de ce site : http://www.mahoroba.ne.jp/~kumi/haiga_gallery/.

Maoris d'Aotearoa à Douarnenez

Le Festival de cinéma de Douarnenez (18-25 août 2001) accueille cette année les Maoris d'Aotearoa, le "pays du long nuage blanc", autrement dit la Nouvelle-Zélande. Une autre programmation, comme toujours : films d'archives de cinéastes-ethnologues, premières fictions, films militants, fictions d'aujourd'hui... un siècle de représentations et d'autoreprésentations pour mieux comprendre ce peuple aujourd'hui largement méisé qui constitue environ 15% de la population néo-zélandaise. Cette 24^e édition de Gouel ar Fimod, ce sera aussi, le stage littéraire (avec Patricia Grace, auteure de *Poniki, l'homme-amour* (Arlés) et la romancière et éditrice Gweneth Perry), des débats (tous les jours, à 18h), les fameux "p'tits déj" (10h-11h30 à la MIC), des expos, des concerts, des animations pour les enfants, sans oublier le rendez-vous annuel de l'audiovisuel en Bretagne, la Compétition européenne et un coup de chapeau au documentaire Christophe de Ponfily. Pour en savoir plus : www.karys.com/festival ou tél. 02 98 92 09 21.



À VENIR

Qui voit Groix voit son cinéma

Les mordus de cinéma pourront, après Douarnenez, embarquer pour l'île de Groix qui organise, du 30 août au 2 septembre, la première édition de son Festival international du film insulaire. Des fictions, des archives, une compétition, mais aussi des danseurs des îles Marquises, Marie-Claude Djibouti (tiens, tiens) en invitée d'honneur. Prometteur !

4^e salon bilingue des arts en Bretagne4^e salons divyezheg an arzou e Breizh

Organisé par Poellgor an tarv/l'Académie du taureau, Halles de Guerlesquin (29), du 1^{er} septembre au 8 octobre. Cette année, dans ces rencontres des arts plastiques et de la poésie, un hommage particulier à Anjela Duval. Contact : Poellgor an Tarv - Académie du Tauréau

Ti-Ker Gwimaeg 29620 Mairie de Guimaec.

Courriel : poellgoantarv@wanadoo.fr
http://www.allevrig.com/poellgor.htm

À l'est du nouveau (1) :

1^{re} édition du Festival du théâtre celtique contemporain à Bécherel

Organisé par l'association An Arar hag a Stered/La Charrue et les Étoiles, ce festival proposera du 21 au 26 août à Bécherel (35) cinq spectacles : Barzaz Breiz (d'après Th. Hersart de la Villemarqué, mise en scène Jean Moign), Ballade à Swansea (d'après Dylan Thomas, mise en scène Michel Jayat), Faith Healer (de Brian Friel, traduction Alain Delahaye, mise en scène Michel Daniellou), L'Hi-ver, chapitre 1 (de Charles Sirjacq, mise en scène Serge Rest) et Ar Mevel Bras, adaptation de Mevel ar Gosker/Le Grand valet, de Per Jakez Helias, mise en scène Goulc'han Kervella). Également au programme, des conférences, des expositions... Rens. An Arar hag a Stered (Th. Poirier) tél. 02 99 36 78 70.

À l'est du nouveau (2) :

Festival des Libertés Bretonnes à Saint-Aubin du Cormier

À l'initiative du MAB, le collectif qui s'est opposé avec succès au projet d'enfouissement d'ordures sur le site de la bataille de Saint-Aubin du Cormier (1488), le 28 juillet 2001 à partir de 15H à Saint-Aubin du Cormier. Interventions de poètes (Geneste, Bertholom, Manhec, Penven), de musiciens, de chanteurs (dont Gilles Servat), fest noz.

Contact : MAB, Bel-Air, 95140 Cosne, tél. 02 99 66 37 56, courriel : kuz@spray.fr, www.multimania.com/saintaubin

Affluements

Jusqu'au 22 juillet, Maurice Le Meur à l'abbaye de Relec (en Plounéour-Menez, Finistère)

Les 250 personnes (350 le soir à l'heure du vernissage) qui ont participé le 24 juin à la "ballade" organisée par l'artiste invité du n° 6 d'*hopala !* et une pléiade d'amis artistes comme lui pleins de talent (J. Poho, P. Hervé, J. Weber, les musiciens de Yogh Sothoth, C. Denos, Kan Klod Talek, Mathieu Le Meur...) ne sont pas près d'oublier ce grand moment. Aux autres, il reste à découvrir, vite, l'exposition ("À fleur de pierre") et les installations aux abords de l'abbaye (particulièrement un magnifique rideau d'ardoise) ou tout le long du parcours minéral sur les crêtes de l'Arée toutes proches, dans les lieux mêmes où se faisait jadis l'extraction de l'ardoise. Une expo à voir absolument et une belle occasion de découvrir une abbaye superbe dans un cadre enchanteur et le dynamisme d'une association (Abati ar Releg) qui affiche pour la seule saison estivale trois expositions et une dizaine d'événements musicaux majeurs.

Site : www.abbayedurelec.com.
Courriel : contact@abbayedurelec.com.
Site : www.maurice-le-meur.com

Rectificatif

L'adresse web que nous avons communiquée dans l'article intitulé "comment peut-on être un roman breton ?" (*hopala !*, n° 7) a changé. La nouvelle adresse est : <http://www.romanbreton.org>. D'autre part, la date limite de réception des contributions a été reportée au 31 décembre 2001.

BON DE COMMANDE / URZH-PRENAN

Nom / Anv

Adresse / Chomlec'h

détente commander / a ra urzh da gas

- hopala !* n°..... (préciser de 0 à 7) : 60F / L (9,14 €) franco de port*
 hopala ! n°8 (juillet-octobre 2001) 70F / L (10,67 €) franco de port*
 Cocher les n° concernés / Lakit ur groaz dirak an niverenn divizet
 Montant de la commande / Sammad F / L TTC
 Paul Mériaux, *Mizab* (texte intégral), 50F / L (7,62 €) franco de port*

TOTAL F / L

Ci-joint mon règlement par chèque bancaire ou postal établi

à l'ordre de *hopala !*Kavit aman ur chekenn pe ur chekenn-bost e gourc'hennenn *hopala !* /

Date / Deiziad

Signature / Sinadur

Bon de commande à retourner à / Urzh-prenan da gas da :
hopala ! abonnements, 4, rue Diossin, 29800 Plouédern

* Sauf étranger : + 10% de port. Pour les modes de paiement, nous consulter / Goulenit kuzul diganeomp evit an doareou da baeañ

ABONNEMENT / KOUMANANT

Nom / Anv

Adresse / Chomlec'h

souscrit un abonnement à la revue *hopala !* / a asant da vezañ koumanantet d'ar rollen *hopala !* à partir du n° / adalek an n°..... (compris)

Entourer le tarif et la durée choisis / Kelc'hit ar feur hag ar badalezh divizet :

	Normal	Soutien	Étudiants Chômeurs	Institu- tionnels (Biblioth.)	Étranger*
1 an / bloaz (3 n°)	180 (27,44 €)	220 (33,54 €)	150 (22,86 €)	280 (42,68 €)	220 (33,54 €)
2 ans / vloaz (6 n°)	350 (53,38 €)	440 (67,07 €)	260 (39,63 €)	540 (82,32 €)	410 (62,50 €)

Date / Deiziad

Signature / Sinadur

Chèque bancaire ou postal à établir à l'ordre de *hopala !* / Chekenn pe ur chekenn-bost e gourc'hennenn *hopala !*À retourner, accompagné de votre paiement sous enveloppe affranchie à / Kasit ho chekenn da :
hopala ! abonnements, 4, rue Diossin, 29800 Plouédern

*Pour les modes de paiement, nous consulter / Goulenit kuzul diganeomp evit an doareou da baeañ

Couverture
© Michèle Le Braz

4^e de couverture
© Michèle Le Braz

*Achevé d'imprimer
sur les presses de Cloître Imprimeurs à Saint-Thonan
le troisième trimestre 2001*

Dépôt légal n° 1059



70 FF (10,67€)